



TÉLÉMAQUE

CLASSE DE SIXIÈME



FÉNELON

BIBLIOTHÈQUE DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE MODERNE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE MM.

EUGÈNE MANUEL
Inspecteur général de l'Université,
Membre du Conseil supérieur.

VICTOR DUPRÉ
Inspecteur de l'Académie de Paris.

CLASSE DE SIXIÈME

FÉNELON

LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE

EXTRAITS ANNOTÉS

PAR

Henri LION
Agrégé des Lettres,
Professeur de rhétorique au lycée de Moulins.

PARIS

ANCIENNE MAISON QUANTIN
LIBRAIRIES-IMPRIMERIES RÉUNIES
7, rue Saint-Benoît
MAY & MOTTEROZ, DIRECTEURS.



ÉTUDE PRÉLIMINAIRE

SUR

FÉNELON ET LE TÉLÉMAQUE

I

NOTICE BIOGRAPHIQUE

C'est au château de Fénelon, dans le Périgord, que naquit, le 6 août 1651, François de Salignac de Lamothe-Fénelon. Il commença ses études dans sa famille même ; il fit ses humanités à l'Université de Cahors et sa philosophie au collège Du Plessis à Paris ; enfin il étudia la théologie au séminaire de Saint-Sulpice. Il en sortit en 1675, à l'âge de vingt-quatre ans, après avoir été ordonné prêtre.

Fénelon qui, comme Bossuet et avec le même succès, avait prêché à l'âge de quinze ans, songe aussitôt à mettre son éloquence au service direct de la religion chrétienne : il veut partir en mission, d'abord pour le Canada, ensuite pour le Levant. La faiblesse de sa santé, les supplications de sa famille, les ordres de ses supérieurs l'empêchèrent de mettre ce dessein à exécution. Il reste à Paris. Mais bientôt, en 1683, la confiance de l'archevêque l'appelle à la direction du couvent des Nouvelles Catholiques. C'était là que les filles des nobles protestants, converties à la foi catholique, recevaient l'instruction religieuse conforme à leurs nouvelles croyances. Pendant dix ans Fénelon

s'acquitta avec habileté de cette tâche si difficile. Durant ce temps il écrivit pour la duchesse de Beauvilliers son *Traité de l'éducation des filles* qui parut en 1687. A cette époque appartiennent aussi la *Réfutation du traité de la nature et de la grâce du Père Malebranche* (réfutation qu'il soumit à Bossuet avec lequel il était alors étroitement lié) et le *Traité du ministère des Pasteurs*. Il prêcha en outre de nombreux sermons. Les plus fameux sont ceux pour les fêtes de saint Bernard et de sainte Thérèse.

D'ailleurs il allait pouvoir, vers 1685, faire éclater son éloquence sur un plus grand théâtre. L'impolitique révocation de l'édit de Nantes était un fait accompli. Louis XIV envoyait dans certaines parties du royaume des missions chargées de rétablir, soit par la persuasion, soit par la force, la foi catholique. Sur la recommandation de Bossuet, Fénelon fut chargé d'une mission en Aunis et en Saintonge. Il y passa pour le plus doux des missionnaires et le plus persuasif : et de fait il refusa le secours des dragons du roi et fit de nombreuses conversions. Mais sa correspondance privée permet et exige même aujourd'hui certaines restrictions aux éloges enthousiastes qu'on lui a toujours décernés sans compter. Quoi qu'il en soit, il put là aussi, comme à la direction des Nouvelles Catholiques, montrer tout son zèle (ce zèle cachait une grande ambition), déployer toutes ses qualités de finesse, de pénétration, de politique, et apparaître comme un orateur de premier ordre, digne d'être placé à côté d'un Bossuet ou d'un Bourdaloue. Le célèbre sermon pour l'Épiphanie date de 1685.

Fénelon avait remporté de cette mission un grand renom de savoir, de douceur apostolique, d'habileté et d'éloquence. Aussi, à la demande du duc de Beauvilliers, nommé gouverneur du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, et grâce à Mme de Maintenon, il se vit appelé auprès du jeune prince en qualité de précepteur. Il avait alors trente-huit ans. Nous verrons plus loin comment il s'acquitta de sa tâche et les ouvrages qu'il composa pour son royal élève. Il entra à l'Académie en 1693 ; et bientôt, en 1695, le roi le nomma à l'archevêché de Cambrai, tout en lui permettant de continuer à surveiller l'éducation du

duc de Bourgogne. C'est le moment le plus glorieux de la vie de Fénelon. Son autorité était grande, sinon auprès du roi, qui ne l'aimait point, du moins à la cour et sur la famille royale ; il avait les plus illustres amitiés ; le charme de sa personne entraînait les cœurs vers lui ; sa réputation d'orateur éclipsait alors toutes les autres : l'avenir pouvait lui apparaître encore plus brillant que la réalité.

Tout changea bientôt. Fénelon se laissa à la fois égarer par les rêves chimériques de son imagination et par son amitié. Son âme trop sensible fut séduite par la doctrine mystique du *pur amour* que préconisait Mme Guyon dont il était l'ami et le conseiller. Il défendit cette doctrine malgré et contre Bossuet, son maître ; il alla même jusqu'à publier, en 1697, l'*Explication des maximes des saints sur la vie intérieure*, où la doctrine de Mme Guyon était expliquée, commentée, même célébrée par lui. Bossuet dut déférer ce livre à la cour de Rome qui le condamna (1699).

Mais déjà Louis XIV avait enlevé au prélat la charge de précepteur du duc de Bourgogne et l'avait exilé dans son archevêché. En vain Fénelon se soumit à la sentence du Saint-Siège, en vain il abjura publiquement ses erreurs, bien qu'y restant attaché au fond du cœur : Louis XIV ne revint pas sur sa sentence. Les idées de Fénelon sur la royauté ne pouvaient plaire à ce monarque ; il n'avait jamais eu beaucoup de sympathie pour celui qu'il appelait le plus chimérique de tous les beaux esprits du royaume, et il avait fallu souvent tout le crédit de Mme de Maintenon pour éviter à Fénelon la *colère* du souverain.

La publication du *Télémaque* vint encore aggraver les choses. Fénelon avait composé cet ouvrage pour l'éducation du duc de Bourgogne ; il ne voulait pas le rendre public. Un domestique infidèle ravit le manuscrit et le vendit à la veuve de Claude Barbin, imprimeur du palais. L'ouvrage parut en 1699 sous ce titre : *Suite du Ier livre de l'Odyssée ou les Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse.* Le roi, ayant appris que Fénelon en était l'auteur, arrêta l'impression et interdit la publication. Mais, Adrien Mœtsens, libraire de La Haye, acheta le manuscrit de la veuve Barbin et fit paraître tout l'ouvrage. Le roi vit dans le *Télémaque* une violente satire contre son règne. La disgrâce

de Fénelon fut dès lors complète. Retiré à Cambrai il se livra sans aucun doute avec le plus grand désintéressement aux devoirs de son ministère ; pour venir en aide à toutes les infortunes il dépensa largement son argent, ses forces, son éloquence ; il montra au grand jour dans la malheureuse guerre de la succession d'Espagne tous les trésors d'un cœur que rien ne pouvait arrêter dans les élans de sa charité : ajoutons toutefois, pour être juste envers l'histoire, qu'il ne cessa, sous le manteau, de correspondre avec son élève, avec le duc de Beauvilliers, avec le duc de Chevreuse, beau-frère de ce dernier, avec Mme de Maintenon elle-même. Son influence sur tout ce groupe de *dévots* et de politiciens était tellement considérable qu'elle ne diminua en aucune façon, même durant tout cet exil qui ne devait pourtant finir qu'avec la mort ; ce charmeur merveilleux avait su se rendre si entièrement indispensable à tous ces grands personnages, qui étaient d'ailleurs ses *pénitents*, qu'ils ne firent jamais rien, après comme avant, sans le consulter longuement, que tous leurs secrets furent les siens, et qu'ils ne se découragèrent à aucun moment d'intriguer auprès de Louis XIV pour le retour de l'archevêque de Cambrai.

Fénelon conservait donc, quoique exilé, une véritable autorité sur tout un coin de la cour. Les mémoires du duc de Saint-Simon, d'autant mieux placé pour savoir la chose qu'il partageait toutes les idées de Beauvilliers et de Chevreuse et connaissait très bien Fénelon, le prouvent suffisamment. L'exilé ne se contenta plus bientôt de simples lettres : il envoya des *Mémoires au duc de Beauvilliers*, des *Directions pour la conscience d'un roi*, des *Mémoires sur la guerre de succession*, un *Plan dressé pour le gouvernement d'un royaume*. On y retrouve les mêmes idées politiques et sociales que dans sa correspondance et que dans la lettre qu'il écrivit *sous l'anonyme*, en 1693, à Louis XIV pour lui exposer les malheurs du royaume et certaines de ses théories, lettre dont le roi ne soupçonna pas l'auteur, heureusement pour Fénelon.

Il put un instant, en 1711, espérer que ces belles théories seraient appliquées un jour ! Le 14 avril le dauphin mourait et le duc de Bourgogne, élève chéri du plus chéri des maîtres, de-

venait l'héritier présomptif du vieux roi. Il y a plus : Louis XIV, pour unir à lui encore plus étroitement le nouveau dauphin, l'associe au gouvernement. Hélas ! les espérances de Fénelon ne furent pas de longue durée : le 18 février 1712, le duc de Bourgogne suivait au tombeau sa jeune épouse, morte six jours auparavant. Le coup fut rude, mais il ne terrassa pas l'archevêque de Cambrai. Plus que jamais son saint ministère l'occupa, il est vrai ; mais il ne renonça pas toutefois à faire entendre au vieux roi ses conseils politiques : il envoie trois mémoires en mars 1712. Il ne fut pas écouté davantage. Il se consola en composant son *Traité de l'existence de Dieu*, en écrivant à M. Dacier la *Lettre sur les occupations de l'Académie* (1713), qui est comme son testament littéraire. Enfin, après avoir vu mourir, le 30 avril 1714, le duc de Beauvilliers, avec lequel il n'était qu'un cœur et qu'une âme, selon la belle expression de Saint-Simon, lui-même mourut le 7 janvier 1715, à l'âge de soixante-trois ans, après une maladie de six jours, à l'heure même où le roi, pressé par de puissantes sollicitations, allait peut-être lui permettre de revenir à la cour.

Telle fut la vie de François de Salignac de Lamothe-Fénelon. Nous avons mentionné tous ses ouvrages, sauf les *Dialogues de l'Éloquence* dont la date est incertaine ; ils passent pour une œuvre de la jeunesse de Fénelon.

L'histoire n'a pas encore dit son dernier mot sur l'homme illustre qui a rempli de si hautes et si diverses fonctions, qui a été mêlé à des événements si considérables, qui a écrit des ouvrages si variés, politiques, philosophiques, religieux, littéraires. Toutefois sa correspondance privée, récemment publiée, a jeté une vive lumière sur bien des points et nous a montré un Fénelon jusqu'ici caché, dont nous connaissons les pensées de derrière et jusqu'aux derniers replis du cœur : nous voyons chez lui une imagination trop vive et qui l'éblouit parfois au point d'offusquer la lumière de la raison ; une sensibilité extrême ; une susceptibilité ombrageuse ; un désir souvent excessif de commander ; une ambition quelque peu impatiente. Disons vite que nous y retrouvons aussi le Fénelon si populaire, avec ces merveilleuses qualités morales et intellectuelles dont sa vie

donne des preuves éclatantes, et qu'il nous apparaît dans cette correspondance tel que l'a si bien dépeint Saint-Simon dans ses mémoires :

« Le prélat était un grand homme maigre, bien fait, pâle, avec un grand nez, des yeux dont le feu et l'esprit sortaient comme un torrent, et une physionomie telle que je n'en ai point vu qui y ressemblât, et qui ne se pouvait oublier quand on ne l'aurait vue qu'une fois. Elle rassemblait tout, et les contrastes ne s'y combattaient point. Elle avait de la gravité et de la galanterie, du sérieux et de la gaieté ; elle sentait également le docteur, l'évêque et le grand seigneur ; ce qui y surnageait, ainsi que dans toute sa personne, c'était la finesse, l'esprit, les grâces, la décence et surtout la noblesse. Il fallait faire effort pour cesser de le regarder. Tous ses portraits sont parlants, sans toutefois avoir pu attraper la justesse de l'harmonie qui frappait dans l'original et la délicatesse de chaque caractère que ce visage rassemblait. Ses manières y répondaient dans la même proportion, avec une aisance qui en donnait aux autres, et cet air et ce bon goût qu'on ne tient que de l'usage de la meilleure compagnie et du grand monde, qui se trouvait répandu de soi-même dans toutes ses conversations ; avec cela une éloquence naturelle, douce, fleurie ; une politesse insinuante, mais noble et proportionnée ; une élocution facile, nette, agréable ; un air de clarté et de netteté pour se faire entendre dans les matières les plus embarrassées et les plus dures ; avec cela un homme qui ne voulait jamais avoir plus d'esprit que ceux à qui il parlait, qui se mettait à la portée de chacun sans le faire jamais sentir, qui les mettait à l'aise et qui semblait enchanter, de façon qu'on ne pouvait le quitter ni s'en défendre, ni ne pas chercher à le retrouver. »

Sans doute, Saint-Simon ne signale pas l'empire excessif qu'eut sur Fénelon l'imagination, cette « maîtresse d'erreur », et cela dans sa vie et dans ses écrits, mais il dégage merveilleusement ce qui fut la qualité dominante de son ami : à savoir le charme. Précepteur, homme du monde, théoricien, évêque, écrivain, par sa physionomie, par ses manières insinuantes et nobles, par son éloquence facile et agréable, Fénelon charme

élève, amis, disciples, diocésains, lecteurs et auditeurs; et ce charme est si puissant sur notre cœur et notre esprit, il nous pénètre tellement, et parfois malgré nous-mêmes, qu'il ne laisse pas la plupart du temps de nous séduire et de nous captiver, là même où l'imagination entraîne Fénelon, aux dépens de la froide raison, dans le domaine de l'utopie.

II

FÉNELON PRÉCEPTEUR DU DUC DE BOURGOGNE

C'est en 1689, nous le savons, que Fénelon fut nommé précepteur du petit-fils de Louis XIV. Personne ne pouvait paraître mieux doué ou mieux préparé que lui pour un tel rôle : un charme infini se dégageait de sa personne; il avait une éloquence naturelle, simple et persuasive; il avait étudié à la fois et associait dans le même amour l'antiquité païenne et l'antiquité chrétienne; il avait dirigé pendant dix ans la maison des Nouvelles Catholiques, où sa douceur et sa patience, la souplesse de son esprit, s'étaient montrées au grand jour; il avait écrit un traité sur l'éducation des filles; enfin il avait rempli avec habileté la plus délicate des missions. Personne non plus ne pouvait désirer un tel poste plus que Fénelon : son ambition naturelle y trouvait son compte; il servait l'Église tout en restant grand seigneur; il lui était donné par cette merveilleuse bonne fortune de pouvoir exposer ses théories politiques et les inculquer peu à peu à un jeune prince, né sur les marches du trône. Car déjà son imagination, tout imprégnée des poèmes homériques et de la bible, lui présentait sur la royauté les tableaux les plus enchanteurs : il rêvait une royauté idéale où le souverain serait « le père et le pasteur » de peuples vivant non plus dans le luxe et la mollesse, mais dans la plus aimable simplicité et les mœurs les plus pures.

Fénelon n'hésita donc pas à accepter la tâche qu'on voulait bien lui confier. Cette tâche devait être rude et pénible. Le

caractère difficile du jeune prince ternissait en lui les plus belles qualités du cœur et de l'esprit. Tout autre que Fénelon eût échoué : nous verrons comment il put et sut réussir. Mais tout d'abord faisons connaissance avec le jeune prince.

« M. le duc de Bourgogne, dit Saint-Simon, naquit terrible, et sa première jeunesse fit trembler. Dur et colère jusqu'aux derniers emportements, et jusque contre les choses inanimées ; impétueux avec fureur, incapable de souffrir la moindre résistance, même des heures et des éléments, sans entrer dans des fougues à faire craindre que tout ne se rompît dans son corps (c'est ce dont j'ai été souvent témoin), opiniâtre à l'excès, passionné pour tous les plaisirs, la bonne chère, la chasse avec fureur, la musique avec une sorte de ravissement, et le jeu encore où il ne pouvait supporter d'être vaincu et où le danger avec lui était extrême ; enfin, livré à toutes les passions et transporté de tous les plaisirs ; souvent farouche, naturellement porté à la cruauté, barbare en railleries, saisissant les ridicules avec une justesse qui assommait. De la hauteur des cieux il ne regardait les hommes que comme des atomes avec qui il n'avait aucune ressemblance, quels qu'ils fussent... L'esprit, la pénétration brillaient en lui de toutes parts. Jusque dans ses fureurs, ses réponses étonnaient ; ses raisonnements tendaient toujours au juste et au profond, même dans ses emportements. Il se jouait des connaissances les plus abstraites. L'étendue et la vivacité de son esprit étaient prodigieuses et l'empêchaient de s'appliquer à une seule chose à la fois, jusqu'à l'en rendre incapable. »

Nous pouvons compléter ce portrait par la peinture du caractère de Télémaque (liv. XIII), où Fénelon peint évidemment sous les traits de Télémaque le duc de Bourgogne : « Son naturel était bon et sincère, mais peu caressant ; il ne s'avisait guère de ce qui pouvait faire plaisir aux autres ; il n'était point attaché aux richesses, mais il ne savait pas donner. Ainsi, avec un cœur noble et porté au bien, il ne paraissait ni obligeant, ni sensible à l'amitié, ni libéral, ni reconnaissant des soins qu'on prenait pour lui, ni attentif à distinguer le mérite. Il suivait son goût sans réflexion... Il se regardait comme étant d'une

autre nature que le reste des hommes ; les autres ne lui semblaient mis sur la terre par les dieux que pour lui plaire, pour le servir, pour prévenir tous ses désirs et pour rapporter tout à lui comme à une divinité. Le bonheur de le servir était, selon lui, une assez haute récompense pour ceux qui le servaient. Il ne fallait jamais rien trouver d'impossible quand il s'agissait de le contenter ; et les moindres retardements irritaient son naturel ardent. »

C'est pourquoi, comme le montre bien le cardinal de Bausset dans son *Histoire de la vie et des ouvrages de Fénelon,* le précepteur se donna dès le début la tâche difficile « d'observer à chaque moment le caractère du jeune prince, de suivre avec une attention calme et patiente toutes les variations et tous les écarts de ce caractère fougueux, et de faire toujours ressortir la leçon de la faute même. Une pareille éducation devait être en action bien plus qu'en instruction ; l'élève ne pouvait jamais prévoir la leçon qui l'attendait, parce qu'il ne pouvait prévoir lui-même les torts dont il se rendrait coupable par l'emportement de son humeur. Aussi les avis et les reproches étaient toujours le résultat nécessaire et naturel des excès auxquels il s'était abandonné. » L'éducation se faisait donc ainsi tout naturellement, selon les circonstances. Le grand point était de ne jamais perdre de vue un instant le jeune prince, afin de profiter de ses fautes pour lui en étaler toute la honte ou tout le ridicule. Il fallait désarmer les colères de l'enfant royal par un calme inaltérable, ne point le froisser dans les réprimandes, l'instruire sans l'ennuyer ; il fallait attirer à soi cette âme ombrageuse comme vers une âme amie, la gagner peu à peu pour la conquérir tout à fait ; il fallait enfin, sans aucune défaillance dans cette lutte de chaque jour, une humeur toujours égale et une affectueuse fermeté. Toutes ces qualités, Fénelon les eut à un haut degré. La petite scène suivante, dont nous empruntons encore le récit au cardinal de Bausset, va le prouver.

Il arriva qu'un jour, Fénelon ayant vivement réprimandé son élève, le prince répliqua par ces mots : « Je sais qui je suis et qui vous êtes. » Le précepteur ne répond rien. « Le lendemain, à peine le duc de Bourgogne fut éveillé que Fénelon

entra chez lui. Il n'avait pas voulu attendre l'heure ordinaire de son travail, afin que ce qu'il avait à lui dire frappât plus fortement l'imagination du prince. Fénelon, lui adressant aussitôt la parole, avec une gravité froide et respectueuse, bien différente de sa manière habituelle, lui dit : « Je ne sais, Monsieur, si vous vous rappelez ce que vous m'avez dit hier : Que vous saviez ce que vous êtes et ce que je suis ? Il est de mon devoir de vous apprendre que vous ignorez l'un et l'autre. Vous vous imaginez donc, Monsieur, être plus que moi ? Quelques valets sans doute vous l'auront dit ; et moi, je ne crains pas de vous dire, puisque vous m'y forcez, que je suis plus que vous. Vous comprenez assez qu'il n'est pas ici question de la naissance. Vous regarderiez comme un insensé celui qui prétendrait se faire un mérite de ce que la pluie du ciel a fertilisé sa moisson sans arroser celle de son voisin. Vous ne seriez pas plus sage, si vous vouliez tirer vanité de votre naissance, qui n'ajoute rien à votre mérite personnel. Vous ne savez que ce que je vous ai appris ; et ce que je vous ai appris n'est rien, comparé à ce qu'il me resterait à vous apprendre. Quant à l'autorité, vous n'en avez aucune sur moi, et je l'ai moi-même, au contraire, pleine et entière sur vous. Vous croyez peut-être que je m'estime fort heureux d'être pourvu de l'emploi que j'exerce auprès de vous ; désabusez-vous encore, Monsieur. Je ne m'en suis chargé que pour obéir au roi et nullement pour le pénible avantage d'être votre précepteur, et, afin que vous n'en doutiez pas, je vais vous conduire chez Sa Majesté, pour la supplier de vous en nommer un autre, dont je souhaite que les soins soient plus heureux que les miens ! » — Le duc de Bourgogne, que la conduite sèche et froide de son précepteur, depuis la scène de la veille, et les réflexions d'une nuit entière, passée dans les regrets et l'anxiété, avaient accablé de douleur, fut atterré par cette déclaration. Il chérissait Fénelon avec la tendresse d'un fils ; et d'ailleurs son amour-propre et un sentiment délicat sur l'opinion publique lui faisaient déjà pressentir tout ce que l'on penserait de lui, si un instituteur du mérite de Fénelon se voyait forcé de renoncer à son éducation. Les larmes, les soupirs, la crainte, lui permirent à peine de pro-

noncer ces paroles entrecoupées à chaque instant par des sanglots : « Ah ! Monsieur, je suis désespéré de ce qui s'est passé hier. Si vous parlez au roi, vous me ferez perdre son amitié... Si vous m'abandonnez, que pensera-t-on de moi ? Je vous promets que vous serez content de moi... Mais promettez-moi... » — Fénelon ne voulut rien promettre ; il laissa le jeune prince un jour entier dans l'incertitude. Ce ne fut que lorsqu'il eut lieu d'être bien convaincu de la sincérité de son repentir qu'il parut céder à ses nouvelles supplications. »

Quel fut le résultat de cette éducation? C'est encore Saint-Simon qui nous l'apprend : « Dieu qui est le maître des cœurs, et dont le divin esprit souffle où il veut, fit de ce prince un ouvrage de sa droite, et, entre dix-huit et vingt ans, il accomplit son œuvre. De cet abîme sortit un prince affable, doux, humain, modéré, patient, modeste, pénitent..., tout appliqué à ses devoirs et les comprenant immenses. »

Tout en formant insensiblement le caractère de son élève, Fénelon développait en même temps son esprit et son intelligence, en l'initiant aux beautés des littératures anciennes, en composant pour lui une série d'ouvrages capables d'instruire son cœur tout en l'amusant. Il lui fait tout d'abord traduire en latin des fables de La Fontaine ; puis il en invente à son intention : préceptes de morale, connaissances mythologiques, tableaux et satires des vices et des ridicules de l'humanité, tout s'y rencontre. Ces fables faites spécialement pour le duc de Bourgogne sont pour tous les enfants le plus sûr et le plus profitable des enseignements. Quels sont ceux qui, après les contes de Perrault et avec un intérêt égal, n'ont lu les contes si charmants de l'*Abeille et de la Mouche*, du *Loup et du Mouton,* du *Nil et du Gange*, d'une *Vieille Reine et d'une jeune Paysanne?* Et combien de parents, en faisant cette lecture à leurs enfants, y ont trouvé eux-mêmes, je ne dis pas seulement une moralité plus sensible, mais aussi... un plaisir auquel peut-être ils ne s'attendaient pas!

Mais la méthode de Fénelon change à mesure que l'élève grandit. Au lieu de contes, il compose des dialogues; il veut ainsi lui faire connaître le caractère des principaux person-

nages de l'histoire et lui permettre de tirer de leurs actions, bonnes ou mauvaises, racontées souvent par eux, un profit réel. Ici Chiron, le précepteur d'Achille, apprend à son élève à savoir réprimer la fougue de son caractère; là Louis XII, le bon roi, démontre à Louis XI combien la douceur et la clémence sont préférables à l'hypocrisie et à la cruauté; d'un côté c'est l'historien Commines qui refuse en écrivant l'histoire du roi Louis de falsifier la vérité; d'un autre Bayard, près de mourir, flétrit en termes éloquents la trahison du connétable de Bourbon. Que dire des dialogues où Fénelon fait causer Socrate, Alcibiade et Timon, Homère et Achille, Parrhasius, Léonard de Vinci et Le Poussin! Les leçons de morale sont adroitement complétées par des leçons artistiques et littéraires. Les œuvres de l'antiquité y sont étudiées parfois, toujours senties avec une finesse, une intelligence, une sincérité et une émotion qui prêtent à toutes ces lignes un charme inexprimable.

Toutefois, comme Fénelon s'adresse à un prince, les conseils particuliers à ceux qui doivent avoir en main la puissance dominent dans les fables et dans les dialogues. Fénelon parle sans cesse des devoirs et des soucis de la royauté, et parfois même y revient-il quand son sujet semble l'en écarter. Il veut faire pénétrer peu à peu dans l'âme de son élève des idées qui mûrissaient depuis longtemps dans la sienne; il veut faire passer dans son esprit, nous l'avons déjà dit, cet idéal du souverain gouvernant « par les lois et pour les lois », père et pasteur de son peuple; il veut faire briller à ses yeux d'un éclat si vif toutes les vertus, que le jeune prince ébloui ne puisse même un instant se laisser séduire par le vice. Pour compléter l'œuvre des fables et des dialogues, il composa le *Télémaque*.

III

ÉTUDE SUR LE « TÉLÉMAQUE »

Le *Télémaque* est donc avant tout un livre d'éducation. Composé par un maître pour un élève, il est dans la pensée de

Fénelon le complément indispensable des fables et des dialogues et doit nécessairement réunir, pour servir au but constant de l'auteur, leçons littéraires, leçons morales, leçons politiques, mais toutefois dans un nouveau cadre. Ne fallait-il pas répondre d'une façon plus large à la curiosité d'esprit, non plus d'un enfant, mais d'un jeune homme? De petits récits suffisent pour les enfants : ils ne sauraient soutenir trop longtemps leur attention. Les jeunes gens se plaisent à des fables plus étendues ; ils s'intéressent aux personnages qu'ils voient agir ou même qu'ils entendent parler, ils aiment tout ce qui frappe leur imagination, ils trouvent un charme infini dans le merveilleux. Fénelon avait remarqué chez le duc de Bourgogne un goût très vif pour les poèmes homériques : l'admiration enthousiaste du maître pour le chantre ionien avait passé dans l'âme de l'élève. L'*Odyssée* surtout avait été l'objet de leurs communes études : elle pouvait prêter plus que l'*Iliade* et ses combats aux enseignements que se proposait le précepteur. On retrouva d'ailleurs dans les papiers de Fénelon, après sa mort, la traduction de six livres de l'*Odyssée* (V, VI, VII, VIII, IX, X), traduction un peu lâche sans doute, mais qui rend merveilleusement toute la grâce et la naïveté du poète grec. Il devait donc rencontrer tout naturellement pour ainsi dire, dans l'*Odyssée*, le sujet du *Télémaque*.

Ulysse, roi d'Ithaque, un des principaux chefs qui prirent part à la guerre de Troie, ne put, selon la légende, revenir dans sa patrie qu'après avoir erré pendant dix ans à travers toutes les mers, poursuivi par la colère de Neptune, dieu protecteur des Troyens. Le récit des voyages et des épreuves d'Ulysse, telle est la matière de l'*Odyssée* d'Homère. Le poète, dans le III[e] chant de son épopée, suppose que Télémaque, fils d'Ulysse, quitte Ithaque pour aller à la recherche de son père. Télémaque se rend tour à tour chez Nestor et chez Ménélas, mais il est bientôt rappelé à Ithaque par l'audace croissante des prétendants. (Voyez au dictionnaire mythologique les articles Ulysse, Troie et Pénélope, pour la compréhension de ces événements.) — Fénelon emprunte à Homère l'idée du voyage de Télémaque, mais il consacre à ce voyage un ouvrage entier, et non plus quelques pages. Télémaque, sous la conduite de Minerve,

qui a pris la figure de Mentor, ami d'Ulysse, renommé pour sa sagesse, à qui ce dernier avait confié en partant l'éducation de son fils, va chercher son père dans toutes les contrées où il sait ou croit que celui-ci a passé. Télémaque visite successivement la Sicile, l'Égypte, Tyr, Chypre et la Crète, où il subit, comme on le verra, diverses fortunes. Jeté par une tempête dans l'île de Calypso (et c'est là véritablement que commence l'ouvrage : car nous ne connaissons les événements antérieurs que par le récit qu'il en fait à Calypso), il n'échappe à la jalousie de la déesse et à sa propre passion pour la nymphe Eucharis, que par la fuite, grâce à Mentor. Il arrive dans la Grande-Grèce, à Salente, chez Idoménée et de là, après avoir participé à une guerre contre les Dauniens et après que Mentor a donné des lois à la ville naissante, il retourne à Ithaque.

Quel sujet se serait mieux prêté au plan de Fénelon? Toutes les beautés de l'antiquité ne pouvaient-elles trouver place dans un cadre aussi large? N'y avait-il point là matière à un perpétuel enseignement? Enfin, la figure de Télémaque n'étant point historique ni rendue telle par la poésie, quoi de plus facile que de la façonner et de la former à sa guise, de présenter sous les traits du fils d'Ulysse le duc de Bourgogne lui-même, qu'instruiraient de nombreux voyages et plus encore les leçons d'un Mentor, disons plus vrai, d'un Fénelon? D'où l'on peut voir tout de suite que l'imitation et l'invention se partageront le *Télémaque*. Mais tel est le génie de Fénelon qu'il se montrera original, même, surtout dans l'imitation. « Quoique la belle antiquité paraisse avoir été moissonnée tout entière pour composer le *Télémaque*, il reste à l'auteur quelque gloire d'invention, sans compter ce qu'il y a de créateur dans l'imitation des beautés étrangères, inimitables avant et après Fénelon. Rien n'est plus beau que l'ordonnance du *Télémaque*, et l'on ne trouve pas moins de grandeur dans l'idée générale que de goût et de dextérité dans la réunion et le contraste des épisodes[1]. » Fénelon s'inspire d'Homère, de Sophocle, de Xénophon, de Virgile, d'Ovide. L'arrivée de Télémaque chez Calypso (livre I) est empruntée à Ho-

1. Villemain. *Éloge de Fénelon*.

mère ; l'apparition de Vénus et Minerve (livre IV) aux *Mémorables* de Xénophon ; le triomphe d'Amphitrite (même livre) à Virgile ; au livre V, Fénelon imite à la fois Homère, Virgile, Ovide ; au livre VI, Virgile, Catulle et Euripide ; au début du livre VIII, Homère et Virgile ; au livre XII, Sophocle ; au livre XIII, Homère et Virgile, pour la querelle des chefs et la description du bouclier de Télémaque ; il suit encore quelque peu ces deux mêmes guides pour l'idée de la descente aux Enfers (livre XIV), certains combats (livre XV), le dénouement (livre XVIII). Malgré tout, l'œuvre reste originale même dans sa conception. Bien que composée d'éléments divers et variés, elle est en effet véritablement une. L'ouvrier y a laissé sa marque. Comme tous les écrivains du XVIIe siècle, l'auteur prend son bien où il le trouve, mais c'est vraiment son bien. Comme Virgile pour l'*Énéide* il tire de droite et de gauche la matière de son livre : mais lui aussi sait fondre ensemble tous ces éléments si disparates. On peut dire du *Télémaque* ce qu'on a dit de l'*Énéide*. « Il y a là un travail de réunion et de transformation pour le moins aussi original que l'effort d'invention. » Nous n'avons point une série de traductions, un travail de marqueterie. Nourri de ses modèles, il sait les joindre et les mêler, il se les assimile, il en forme de nouveaux corps animés d'une vie propre. Une même couleur revêt tous ses emprunts. Est-ce d'Homère ou de Virgile, ou de tel autre, qu'il s'est inspiré ici ou là ; n'a-t-il point au contraire été son seul maître ? En vérité il faut bien de la science pour le voir, tant les différentes parties se marient harmonieusement entre elles. Tout paraît antique et fait aimer l'antiquité ; tout cependant est bien de Fénelon.

Il agit en effet pour les parties de son œuvre comme pour l'ensemble. Tout en voulant donner à son élève le goût délicat et l'amour de l'antiquité, il ne veut pas pourtant calquer simplement ses modèles : précepteur et chrétien, il choisit entre les légendes, il ajoute ou retranche aux épisodes, en tire la morale, s'il y a lieu ; il donne enfin à la peinture des caractères une couleur toute chrétienne qui augmente encore leur beauté. Il faudrait, pour mettre en pleine lumière cette part si grande d'originalité, placer face à face telle partie du *Télémaque* et tels

passages anciens. C'est ce que nous avons constamment fait dans cette édition. Prenez par exemple le V[e] livre. Vous verrez que Fénelon ajoute toute une partie, et non la moins intéressante, aux jeux tels qu'il les avait trouvés dans Homère et dans Virgile ; vous remarquerez facilement aussi que, même dans les parties communes, choisissant les traits les plus heureux et les plus frappants, restreignant tel passage et développant au contraire tel autre, il est d'autant plus original qu'il suit de plus près les anciens. Une étude comparée d'autres parties nous amènerait aux mêmes résultats. Avec quel art il a su fondre habilement au XII[e] livre les *Trachiniennes* et le *Philoctète* de Sophocle ! Épisodes, narrations, tableaux, discours se suivent et s'entremêlent ; sans cesse un souvenir de Sophocle et aussi d'Homère et de Virgile, se présente à lui ; il s'inspire partout des anciens, parfois même inconsciemment. Qui se douterait en le lisant que ce livre n'est presque composé que d'imitations ? C'est que Fénelon met son âme dans tout ce qu'il écrit. L'antiquité déborde en lui, toujours et partout. La simple comparaison des passages imités avec le texte de Fénelon montrera combien large et souple est cette inspiration antique : il y a œuvre de créateur plutôt que de traducteur. Comparez la descente de Télémaque aux enfers avec celles d'Ulysse dans Homère et d'Énée dans Virgile : « Quelle que soit, dit M. Villemain, la sublimité du silence d'Ajax, quelles que soient la grandeur et la perfection du IV[e] livre de l'*Énéide*, on sentirait tout ce que Fénelon a créé de nouveau, ou plutôt tout ce qu'il a puisé dans les mystères chrétiens, par un art admirable ou par un souvenir involontaire. La plus grande partie de ces beautés inconnues à l'antiquité, c'est l'invention de douleurs et de joies purement intellectuelles substituées à la peinture faible ou bizarre de maux et de félicités physiques. C'est là que Fénelon est sublime et saisit mieux que le Dante le secours si neuf et si grand du christianisme. Rien n'est plus philosophique et plus terrible que les tortures morales qu'il place dans le cœur des coupables ; et pour rendre ces inexprimables douleurs son style acquiert un degré d'énergie qu'on n'attendait pas de lui et qu'on ne trouve dans aucun autre. Mais lorsque, délivré de ces affreuses

peintures, il peut reposer sa douce imagination sur la demeure des justes, alors on entend des sons que la voix humaine n'a jamais égalés et quelque chose de céleste s'échappe de son âme : c'est l'extase de la charité chrétienne enivrée de la joie qu'elle décrit. »

Au reste, le sentiment chrétien ne laisse pas que d'imprégner toute l'œuvre et lui donne un cachet tout particulier. Il y a là sans doute un immense anachronisme, mais comment en savoir mauvais gré à l'auteur d'un livre d'éducation? C'est ainsi que s'il conserve la mythologie ancienne pour ajouter encore par là au parfum antique qui se dégage de son livre, il ôte du moins aux dieux toutes les passions grossières qu'Homère leur avait prêtées, d'après l'humanité. Tout en les rendant moins intéressants, il les peint plus dignes, plus nobles, plus moraux. On ne lit plus chez lui les querelles interminables de Jupiter et de Junon ; les autres dieux n'ont plus soit leur gloutonnerie, soit leur brutalité. Nous sommes en présence d'une divinité plus belle, nous allions dire plus chrétienne. Il en est de même pour les caractères. Sans parler bien entendu de certains personnages, comme Mentor, Télémaque, Philoclès, Arcesius, qui parlent et agissent en chrétiens, et que Fénelon a transformés ou inventés, il a embelli aussi ceux que lui présentait l'antiquité (témoin les peintures d'Ulysse, de Philoctète, de Nestor) et auxquels cependant il a laissé leur caractère légendaire. Calypso elle-même est marquée de traits plus doux et plus purs chez Fénelon : son amour, malgré sa violence, a parfois quelque chose de plus réservé et de plus chaste que dans Homère. Enfin, cette mythologie, employée, corrigée par Fénelon, est bien telle qu'un prélat pouvait la mettre en œuvre : c'est un paganisme adouci, épuré, d'une moralité plus haute, d'une valeur éducatrice qui aurait rassuré d'abord, puis ravi Platon.

Ajoutons enfin que l'originalité de Fénelon apparaît dans tout son jour, même si l'on examine le détail. Par exemple, une comparaison antique lui vient-elle à l'esprit? Il n'ouvre pas son Homère ou son Virgile pour la retrouver et la traduire ; loin de là. Il nous la transmet telle que nous l'a conservée sa mémoire, et telle que l'a souvent ornée son imagination. Ainsi fera,

plus tard, un poète imprégné, lui aussi, de la Grèce : André Chénier, qui produira des vers où l'imitation, répandue partout, à la fois invisible et présente, sera la meilleure marque d'un esprit créateur.

Cette originalité se retrouve et brille davantage encore si nous passons à ce qui fait le fond même du *Télémaque :* les idées morales, politiques et sociales. Fénelon s'est inspiré de Xénophon pour les unes, de Platon pour les autres. Mais là encore « il est permis de croire que Fénelon, corrigeant les fables d'Homère par la sagesse de Socrate, et formant cet heureux mélange des plus riantes fictions, de la philosophie la plus pure et de la politique la plus humaine, peut balancer par le charme de cette réunion la gloire de l'invention qu'il cède à chacun de ses modèles[1] ». Il est juste d'ajouter que nombre d'idées appartiennent véritablement à Fénelon ou, si l'on veut, que l'antiquité chrétienne a complété l'antiquité païenne pour donner au duc de Bourgogne le plus complet et le plus beau des enseignements.

Dans la *Cyropédie* de Xénophon, les événements sont amenés et disposés de manière à devenir un thème perpétuel de leçons morales : Cyrus ne manque jamais d'en profiter. Il en est de même dans le *Télémaque*. Mentor saisit toutes les occasions (au besoin il les fait naître) de parler sur la morale, la politique, le gouvernement, la guerre. Les épisodes sont adroitement unis pour amener des leçons successives. Ce que Fénelon veut avant tout, c'est montrer à son élève tous les malheurs qu'entraînent avec elles les passions, sans oublier la plus puissante de toutes, l'amour. Il nous en dépeint la force et la violence dans les épisodes de Calypso et d'Astarbé. Quel sombre tableau de l'avarice et de la tyrannie que l'histoire de Pygmalion, de l'hypocrisie et de l'impiété que celle d'Adraste ! Mais aussi quelle délicieuse peinture de la douleur de l'Égypte à la mort du plus grand, du plus clément et du meilleur des rois, Sésostris ! L'histoire de Sésostris, de Bocchoris, de Pygmalion, d'Idoménée, d'Adraste, le récit de leurs actions, belles ou laides, bonnes ou

1. Villemain. *Éloge de Fénelon.*

mauvaises, de leurs succès ou de leurs malheurs, est un enseignement constant pour un jeune prince. Au reste, Fénelon ne se contente pas de raconter; il tire la morale des événements. Mentor doit instruire Télémaque. Boileau aurait souhaité un Mentor un peu moins « prédicateur » et une morale « répandue un peu plus imperceptiblement et avec plus d'art ». Mais il avoue lui-même que Mentor dit de « fort bonnes choses ». C'est là le principal. Les conseils et les reproches de Mentor sont pleins de douceur et de tendresse. Ils instruisent Télémaque « à se défier de lui-même, à mépriser la magnificence et les trompeuses amorces de la volupté, à fuir la présomption et la vanité, à être patient et courageux dans l'adversité, prudent et humble dans la prospérité, à préférer la mort au mensonge, à la fraude, à l'hypocrisie, à la trahison, à compatir aux infortunes de ses semblables, à se soumettre avec résignation aux épreuves que lui envoie le ciel pour l'amender, à aimer la patrie plus qu'un père et qu'une mère, et par-dessus tout à ne jamais oublier les dieux ; car les hommes courent un grand péril : celui de rapporter leurs vertus à eux-mêmes et non à Dieu, qui les leur a données ». C'est aussi pour atteindre à ce but moral que Fénelon multiplia (ce que lui reproche Voltaire dans le *Siècle de Louis XIV*) les descriptions de la vie champêtre. Pénétré de la poésie homérique, il aima toujours « l'aimable simplicité du monde naissant » ; il ne cesse de vanter dans ses premiers ouvrages comme dans ses derniers « l'heureuse frugalité » des premiers hommes, qui était pour lui l'âge d'or du monde. Aussi avec quelle complaisance décrit-il dans le *Télémaque* les plaisirs de ceux qui vivent dans la simplicité ! Qu'il parle de la vie des Égyptiens sous Sésostris, des joies divines des bergers (livres II, X, XVII), des habitants de la Bétique, ses descriptions un peu « monotones » respirent toujours le même enthousiasme. Le luxe du temps présent, les malheurs amenés par de longues guerres ne pouvaient que lui faire aimer davantage ces rêves où le transportait son imagination toujours si vive.

Nous n'insisterons pas non plus beaucoup, ici, sur les théories politiques et sociales qu'on trouve exposées dans le *Télémaque* par Mentor. Ces théories, on ne saurait en douter, sont celles

mêmes de Fénelon, et nous avons, dans nos notes, pris un soin particulier pour en rapprocher des passages nombreux tirés des œuvres et de la correspondance de notre auteur. L'analogie est partout frappante ; on retrouve les mêmes mots, parfois les mêmes phrases. Le vrai roi, le seul digne de ce nom, est celui qui règne non pour lui, mais pour ses peuples, qui s'inspire constamment de son affection pour eux, qui se laisse conduire par les lois, qui sait distinguer les bons des méchants, et, enfin, éloigner de lui les flatteurs. Il fait tout pour conserver la paix, tout en préparant la guerre ; il n'a qu'une seule règle de conduite avec ses voisins, la bonne foi ; il bannit tout luxe de sa cour et de ses États ; il donne tous ses soins et le meilleur de son temps au commerce et à l'agriculture. Fénelon ne trouve même pas mauvais que le futur roi passe par les épreuves de l'adversité. — Quant aux théories de gouvernement, aux réformes sociales, qui comprennent tout le livre X et une petite partie du livre XVII, il est inutile même de les résumer ici, puisque nous nous sommes efforcé dans le cours de cette édition d'en montrer soit la justesse, soit la hardiesse, soit le chimérique. Contentons-nous de dire que ces réformes embrassent tout : agriculture, commerce, industrie, éducation, arts, habitations, etc., et que, comme on le verra par nos notes, les utopies les plus étranges s'y mêlent aux vues les plus nettes et les plus hardies, la réglementation la plus étroite à la liberté la plus large, les pensées les plus généreuses du chrétien aux préoccupations les plus mesquines du grand seigneur; le désintéressement du théoricien à la partialité d'un politique qui veut parfois plutôt critiquer que juger.

Est-ce à dire qu'il faille voir dans le *Télémaque*, comme on l'a souvent voulu, une violente satire du gouvernement de Louis XIV, et dans le portrait d'Idoménée la peinture du caractère du grand roi? Fénelon s'est toujours défendu d'un tel dessein. Il écrit au Père Le Tellier en 1710 : « Il aurait fallu que j'eusse été non seulement l'homme le plus ingrat, mais encore le plus insensé, pour y vouloir faire des portraits satiriques et insolents... Je n'ai jamais songé qu'à amuser le duc de Bourgogne par ces aventures, et à l'instruire en l'amusant,

sans jamais vouloir donner cet ouvrage au public. Tout le monde sait qu'il ne m'a échappé que par l'infidélité d'un copiste. Enfin, tous les meilleurs serviteurs qui me connaissent savent quels sont mes principes d'honneur et de religion sur le roi, sur l'État et sur la patrie; ils savent quelle est ma reconnaissance vive et tendre pour les bienfaits dont le roi m'a comblé; d'autres peuvent être facilement plus capables que moi, mais personne n'a plus de zèle sincère. » Et la veille de sa mort : « Je n'ai jamais été un seul moment en ma vie sans avoir, pour la personne du roi, la plus vive reconnaissance et le zèle le plus ingénu, le plus profond respect et l'attachement le plus inviolable. »

Sans doute Fénelon est sincère, sans doute il n'a pas écrit le *Télémaque* pour faire une satire du gouvernement de Louis XIV, mais peu à peu, par la seule force des choses, par le seul fait qu'il exposait à un jeune prince, son élève, ses théories politiques et son idéal social, il a été amené, sans en avoir lui-même une entière conscience, à conseiller et à vanter en toute chose... juste le contraire de ce qui existait alors. Sans doute aussi il n'a pas composé son œuvre avec l'intention bien arrêtée de peindre Louis XIV sous le couvert de tel ou tel roi ; il a voulu, comme il le dit, « mettre dans ces aventures les vérités nécessaires pour le gouvernement et tous les défauts qu'on peut avoir dans la puissance souveraine ». Peu à peu cependant il s'est laissé entraîner : l'aveu suivant est bien caractéristique. C'est toujours la suite de la première lettre à Le Tellier : « Je n'en ai marqué aucun (défaut) avec une affectation qui tende à aucun portrait ni caractère ; plus on lira cet ouvrage, plus on verra que j'ai voulu dire tout, sans vouloir peindre personne de suite. » Que conclure, sinon que le portrait d'Idoménée est bien, en partie au moins, celui de Louis XIV, qu'au reste on trouverait aussi en d'autres personnages d'autres traits du caractère du grand roi. Ne les rencontrons-nous pas en effet chez Adraste, le roi des Dauniens? En quoi d'ailleurs Idoménée ressemble-t-il à un roi homérique ou à l'Évandre de Virgile? N'est-ce point vraiment un monarque du XVIIe siècle? Ne fait-il pas aussi naturellement penser à

Louis XIV, que Mentor à Fénelon et Télémaque au duc de Bourgogne? Sans voir, comme les contemporains, dans les portraits de Protésilas et de Philoclès ceux de Louvois et de Turenne, dans les histoires de Pygmalion et de Baléazar celles de Cromwell et de Charles II, comment ne pas reconnaître dans la coalition des peuples de l'Italie contre Idoménée, une allusion directe à la ligue d'Augsbourg? C'est même « ce mélange du roman et de l'allusion » dans le *Télémaque*, qui est « une des causes du froid qu'on y sent », malgré toutes les beautés de l'ouvrage. « La vérité manque souvent à ces caractères formés de traits qui appartiennent à des civilisations différentes... Nous sommes presque plus souvent à Versailles qu'à Salente, et tantôt il semble voir Télémaque recevant des conseils pour régner sur la France du xviiie siècle, tantôt le duc de Bourgogne instruit à gouverner quelque jour l'île d'Ithaque. Au moment même où l'imagination de l'auteur nous emporte dans le monde d'Homère, une allusion, un détail emprunté à un autre monde, un anachronisme de politique ou de morale nous ramène au temps de la guerre de la succession et du quiétisme[1]. »

Ce livre si imprégné de l'antiquité est écrit d'une façon antique : on y retrouve toute la grâce et la naïveté homériques. Tout est simple et naturel dans ce style « harmonieux » et dans « cette prose cadencée ». Jamais l'auteur ne cherche l'effet; peut-être même l'évite-t-il par trop. Nous nous représentons difficilement « l'aimable auteur du *Télémaque* retouchant les répétitions et les détails inutiles de son roman moral », comme le peint Voltaire dans le *Temple du goût*. Ces répétitions, ces détails, cette prose « encore qu'un peu traînante » parfois, donnent à l'œuvre une fraîcheur toute particulière qui rappelle toujours et partout la poésie homérique : grâce, laisser-aller, poésie, voilà les principales qualités du style de Fénelon dans le *Télémaque*. Il s'exhale de ce livre, comme de sa personne, un charme exquis. Vives et gracieuses images, tableaux enchanteurs, fleurs de l'antiquité, tout contribue à captiver le lecteur. Si le livre est écrit en prose, on sent toutefois que

1. Nisard. *Histoire de la littérature française.*

c'est un poète qui tient la plume. Fénelon est, en effet, un véritable poète bien qu'il n'ait jamais fait que des vers médiocres : il est poète et par cette excessive sensibilité qui fait que toute chose trouve un écho en son âme, et par cette imagination si vive et toujours si fraîche par laquelle il sait faire vivre ce qu'il sent et orner ce qu'il voit de mille traits gracieux et aimables.

Aussi s'est-on plu et se plaît-on encore aujourd'hui à donner au *Télémaque* le titre de « poème épique ». Voltaire s'est élevé contre cette prétention, déclarant, à tort ou à raison, qu'il ne saurait y avoir de poème en prose. Nous ne discuterons pas la chose ici. Qu'importe le titre qu'on donnera à l'ouvrage? Comme Marmontel dans les *Incas*, Bernardin dans *Paul et Virginie*, Chateaubriand dans les *Martyrs*, si Fénelon n'a pas fait dans le *Télémaque* un véritable poème, puisque le livre est écrit en prose, il y a du moins fait œuvre de poète. Combien en retour qui s'intitulent poètes pour avoir composé une longue suite de vers n'ont jamais fait que

... proser de la rime et rimer de la prose!

Nous voulons en terminant cette préface dire quelques mots sur cette édition. Elle est destinée à des élèves qui, tout en n'étant plus des enfants, ne sont pas encore des jeunes gens. Nous nous sommes donc efforcé avant tout d'y mettre toute la clarté et toute la simplicité désirables. Nous avons voulu toutefois que ce livre pût être utile, au besoin, aux professeurs chargés d'expliquer et de commenter le *Télémaque*. De là un certain nombre de citations et de rapprochements, des notes historiques ou littéraires, qui pourront offrir un thème succinct à la parole du maître. Nous espérons avoir réussi à éclaircir la plupart des difficultés, à bien marquer la suite des idées, à citer à propos plusieurs passages des ouvrages de Fénelon, à donner les rapprochements indispensables avec les auteurs dont Fénelon

s'est inspiré, à faire comprendre suffisamment les légendes de la mythologie ancienne, enfin à mettre dans tout son jour le charme de l'ouvrage. Fénelon l'a composé pour faire plus aimer encore l'antiquité à son royal élève : puisse le *Télémaque* donner le goût de l'antiquité à ceux de nos élèves qui ne la connaissent qu'à travers le voile de simples traductions !

On consultera avec fruit sur Fénelon et le *Télémaque* : l'*Éloge de Fénelon* par Villemain, l'ouvrage récent de M. Bizos sur *Fénelon éducateur*, l'étude morale et littéraire de M. Genay (Hachette 1876). Nous y avons trouvé des renseignements utiles.

Pour la mythologie nous avons largement puisé dans le beau livre de M. Decharme : *la Mythologie de la Grèce antique.*

RÉSUMÉ SOMMAIRE

DES

QUATRE PREMIERS LIVRES DU TÉLÉMAQUE

RÉSUMÉ SOMMAIRE DU LIVRE I

Télémaque, conduit par Minerve, sous la figure de Mentor (ami d'Ulysse, à qui ce dernier avait confié à son départ pour Troie l'éducation de son fils), aborde, après un naufrage, dans l'île de Calypso. (Voir, sur Calypso, le dictionnaire mythologique.) Calypso, qui « ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse », reçoit avec empressement le fils du héros et conçoit bientôt pour lui une passion aussi vive que celle qu'elle avait eue pour le héros lui-même. Aussi « pour mieux connaître les moyens de toucher le cœur du jeune homme, elle lui demanda comment il avait fait naufrage et par quelles aventures il était sur ces côtes ». Télémaque fait le récit de ses aventures. Il dit son voyage à Pylos et à Sparte auprès de Nestor et de Ménélas (Voir, sur ces deux princes, le dictionnaire mythologique); il raconte son naufrage sur la côte de Sicile, le danger qu'il courut d'être immolé aux mânes d'Anchise par des Troyens qui s'étaient établis sur cette côte, le secours que Mentor et lui donnèrent à Aceste, chef de ces Troyens, dans une invasion de barbares sur leurs terres, enfin la reconnaissance de ce prince qui, pour les récompenser d'un tel service, les comble de présents et leur prête un vaisseau phénicien pour retourner dans leur patrie. « Mais les Dieux, ajoute Télémaque, qui se jouent des desseins des hommes, nous réservaient à d'autres dangers. »

RÉSUMÉ SOMMAIRE DU LIVRE II

Le vaisseau phénicien est pris par un vaisseau égyptien. Télémaque et Mentor sont emmenés en Égypte avec tout l'équipage. « Si la douleur de notre captivité ne nous eût rendus insensibles à tous les plaisirs, nos yeux auraient été charmés de voir cette fertile terre d'Égypte, semblable à un jardin délicieux arrosé d'un nombre infini de canaux. » Mentor fait ressortir à Télémaque la sagesse du gouvernement de Sésostris. « Heureux, disait-il sans cesse, le peuple qu'un sage roi conduit ainsi ! » Cependant Sésostris lui-même est accessible aux artifices des méchants. On sépare Mentor et Télémaque : le premier est envoyé comme esclave en Éthiopie, le second comme berger dans le désert d'Oasis. Mais, grâce à la protection de Minerve, un prêtre d'Apollon, Termosiris, prend en affection Télémaque, relève son courage par l'exemple d'Apollon autrefois berger chez Admète, roi de Thessalie, et lui montre toutes les douceurs d'une vie simple et vertueuse. Télémaque trouve dans cette existence champêtre, que Fénelon nous décrit avec complaisance, un plaisir extrême. « Nous nous assemblions souvent pour offrir des sacrifices dans ce temple d'Apollon où Termosiris était prêtre. Les bergers y allaient couronnés de lauriers en l'honneur du Dieu ; les bergères y allaient aussi en dansant avec des couronnes de fleurs, et portant sur leurs têtes, dans des corbeilles, les dons sacrés. Après le sacrifice, nous faisions un festin champêtre ; nos plus doux mets étaient le lait de nos chèvres et de nos brebis que nous avions soin de traire nous-mêmes, avec les fruits fraîchement cueillis de nos propres mains, tels que les dattes, les figues et les raisins ; nos sièges étaient les gazons ; les arbres touffus nous donnaient une ombre plus agréable que les lambris dorés des palais des rois. » Fénelon, on le sait, goûtait beaucoup la simplicité des premiers âges, telle, du moins, qu'il l'imaginait.

Sésostris ayant appris que Télémaque « avait ramené l'âge d'or dans ces déserts inhabitables », le rappelle et s'apprête à le

renvoyer à Ithaque, sachant qu'au lieu d'un Phénicien, comme il pensait, il a devant lui le fils d'Ulysse. Mais Sésostris meurt. Son fils Bocchoris, indigne fils d'un tel père, se plaît au mal et à l'injustice. Télémaque est enfermé dans une tour au bord de la mer. Les Égyptiens se révoltent bientôt contre Bocchoris, et de sa tour Télémaque voit ce prince périr dans un combat contre ses sujets, qu'ont secourus en foule les Phéniciens.

Le résumé de ce second livre ne suffit-il pas pour faire comprendre toute la justesse de ce mot de Chateaubriand : « Ceux qui aiment la vertu et chérissent en même temps le beau antique ne doivent jamais s'endormir sans avoir lu le second livre du *Télémaque?* »

RÉSUMÉ SOMMAIRE DU LIVRE III

A Bocchoris, raconte Télémaque, succéda Termutis, qui rendit tous les prisonniers phéniciens faits sous les règnes précédents. Télémaque fut emmené à Tyr sur le vaisseau de Narbal, chef de la flotte, dont il gagne l'amitié. Narbal entretient Télémaque de la puissance des Phéniciens et de l'esclavage auquel les a réduits l'avarice et la cruauté de leur roi Pygmalion. Comme il a fait, dans le livre II, le portrait de Sésostris, de même il fait ici, pour l'instruction du duc de Bourgogne, le portrait de Pygmalion, en traits forts et concis. « C'est un crime encore plus grand à Tyr d'avoir de la vertu; car Pygmalion suppose que les bons ne peuvent souffrir ses injustices et ses infamies : la vertu le condamne, il s'aigrit et s'irrite contre elle. Tout l'agite, l'inquiète, le ronge; il a peur de son ombre; il ne dort ni jour ni nuit... On ne le voit presque jamais; il est seul, triste, abattu au fond de son palais; ses amis même n'osent l'aborder, de peur de lui devenir suspects... »

Télémaque échappe à la défiance de Pygmalion grâce à Narbal, mais les vents contraires le retiennent à Tyr. Il en profite pour étudier la prospérité commerciale de cette ville.

La richesse des Phéniciens vient, selon Fénelon, de ce que leur commerce jouit d'une entière liberté, de ce que le prince

ne s'en mêle que pour punir la fraude. Fénelon expose ici plutôt ses propres théories sur le commerce, que l'histoire véritable de Tyr. C'est toujours son même système de proposer un idéal en toutes choses à son royal élève.

Télémaque est sur le point de s'embarquer quand Pygmalion découvre qu'il est étranger. Télémaque va être arrêté, mais heureusement Astarbé, maîtresse de Pygmalion, le sauve et fait mourir à sa place un jeune Lydien, Malachon, qu'elle aimait, mais qui la méprisait. Télémaque s'embarque sur un vaisseau chyprien, tout en pleurant de quitter Narbal.

RÉSUMÉ SOMMAIRE DU LIVRE IV

Télémaque, sur l'ordre de Calypso, prend quelque repos. Bientôt après il continue le récit de ses aventures. Il raconte que dans sa traversée de Tyr à l'île de Chypre, Vénus et Cupidon d'une part, lui apparurent l'invitant au plaisir, et Minerve d'autre part, le couvrant de son égide, et l'exhortant avec Mentor à fuir de l'île de Chypre. — Il se réveille. — Une tempête a assailli le navire. Les matelots chypriens troublés par le vin « pleurent comme des femmes ». Télémaque sauve le navire d'une perte certaine en prenant en main le gouvernail. On aborde dans l'île de Chypre. Peinture des mœurs voluptueuses des habitants, du culte rendu à Vénus. Télémaque a d'abord horreur de tout ce qu'il voit, puis il s'y accoutume insensiblement. « Le vice ne m'effrayait plus ; toutes les compagnies m'inspiraient je ne sais quelle inclination pour le désordre : on se moquait de mon innocence ; ma retenue et ma pudeur servaient de jouet à ces peuples effrontés. On n'oubliait rien pour exciter toutes mes passions, pour me tendre des pièges, et pour réveiller en moi le goût des plaisirs. » Mais Minerve veille, heureusement, sur le jeune héros. Il retrouve Mentor dont les conseils le tirent d'un si grand danger. — Le Syrien Hazaël, qui avait acheté Mentor à des Éthiopiens auxquels l'avait vendu le ministre de Sésostris, rend au jeune homme son protecteur, dont lui-même d'ailleurs avait fait, non un esclave, mais un ami. Hazaël part

avec eux pour la Crète, où il veut étudier les lois de Minos. Durant le trajet ils jouissent du spectacle magnifique d'Amphitrite traînée dans son char par des chevaux marins.

(Voyez pour les noms de Vénus, Cupidon, Minerve, Amphitrite, Minos, etc., le dictionnaire mythologique.)

LIVRE V

Après que nous[1] eûmes admiré ce spectacle[2], nous commençâmes à découvrir les montagnes de Crète[3], que nous avions encore assez de peine à distinguer des nuées du ciel et des flots de la mer. Bientôt nous vîmes le sommet du mont Ida[4], qui s'élève au-dessus des autres montagnes de l'île, comme un vieux cerf dans une forêt porte son bois rameux[5] au-dessus des têtes des jeunes faons dont il est suivi. Peu à peu nous vîmes plus distinctement les côtes de cette île, qui se présentaient à nos yeux comme un amphitéâtre. Autant que[6] la terre de Chypre[7] nous avait paru négligée et inculte, autant celle de Crète se montrait ornée de tous les fruits par le travail de ses habitants. De tous côtés, nous remarquions des villages bien bâtis, des bourgs qui égalaient des villes, et des villes superbes. Nous ne trouvions ni vallon ni montagne où la main du diligent[8] laboureur ne fût imprimée; partout la charrue avait laissé de creux sillons : les ronces, les épines, et toutes les plantes

1. Hazaël, Mentor et Télémaque.
2. Voyez le résumé du livre IV, fin.
3. Ile de la mer Méditerranée, juste au sud du Péloponnèse.
4. Montagne de l'île de Crète. C'est dans une grotte de cette montagne que fut élevé Jupiter enfant.
5. C'est-à-dire : qui est partagé en branches.
6. On ne dit plus guère aujourd'hui : autant que... autant; mais simplement : autant... autant. La tournure employée par Fénelon se trouve fréquemment au XVIIe siècle. Voyez Racine, *Athalie*, acte I, sc. II :

> Autant que de David la race est respectée,
> Autant de Jézabel la fille est détestée.

7. Ile de la Méditerranée entre l'Asie Mineure et la Syrie.
8. Actif.

qui occupent inutilement la terre, sont inconnues en ce pays. Nous considérions avec plaisir les creux vallons où les troupeaux de bœufs mugissaient dans les gras herbages le long des ruisseaux; les moutons paissants sur le penchant d'une colline; les vastes campagnes couvertes de jaunes épis, riches dons de la féconde Cérès[1]; enfin les montagnes ornées de pampre et de grappes d'un raisin[2] déjà coloré qui promettait aux vendangeurs les doux présents de Bacchus[3], pour charmer les soucis des hommes.

Mentor nous dit qu'il avait été autrefois en Crète, et il nous expliqua ce qu'il en connaissait. Cette île, disait-il, admirée de tous les étrangers, et fameuse par ses cent[4] villes, nourrit sans peine tous ses habitants, quoiqu'ils soient innombrables. C'est que la terre ne se lasse jamais de répandre ses biens sur ceux qui la cultivent; son sein fécond ne peut s'épuiser. Plus il y a d'hommes dans un pays, pourvu qu'ils soient laborieux, plus ils jouissent de l'abondance. Ils n'ont jamais besoin d'être jaloux les uns des autres : la terre, cette bonne mère[5], multiplie ses dons selon le nombre de ses enfants qui méritent ses fruits par leur travail. L'ambition et l'avarice[6] des hommes sont les seules sources de leur malheur : les hommes veulent tout avoir, et ils se rendent malheureux par le désir du superflu; s'ils voulaient vivre simplement, et se contenter de satisfaire aux vrais[7] besoins, on verrait partout l'abondance, la joie, la paix et l'union.

C'est ce que Minos[8], le plus sage et le meilleur de tous les

1. Voyez le dict. myth.
2. Description familière à Fénelon. On trouve au livre I : « Les montagnes voisines étaient couvertes d'un pampre vert qui pendait en festons; le raisin plus éclatant que la pourpre ne pouvait se cacher sous les feuilles. »
3. Voyez le dict. myth. Bacchus ici est la divinité qui préside aux vendanges.
4. Cent est un nombre rond; en réalité il n'y en avait que 90 (Homère, *Odyssée*, XIX, 172). Les mots « fameuse par ses cent villes » sont une traduction exacte d'Horace (*Epodes*, IX, 29).
5. Cérès, déesse de la terre, était toujours appelée chez les Latins *alma mater*, mère bienfaisante.
6. Dans le sens latin de : avidité.
7. Aux besoins indispensables.
8. Un des premiers rois Crétois. Voir le dict. myth.

rois, avait compris. Tout ce que vous verrez de plus merveilleux dans cette île est le fruit de ses lois. L'éducation qu'il faisait donner aux enfants rend les corps sains et robustes : on les accoutume d'abord à une vie simple, frugale et laborieuse; on suppose que toute volupté amollit le corps et l'esprit; on ne leur propose jamais d'autre plaisir que celui d'être invincibles par la vertu, et d'acquérir beaucoup de gloire. On ne met pas seulement ici le courage à mépriser la mort dans les dangers de la guerre, mais encore à fouler aux pieds les trop grandes richesses et les plaisirs honteux. Ici on punit trois vices qui sont impunis chez les autres peuples : l'ingratitude[1], la dissimulation et l'avarice.

Pour le faste et la mollesse, on n'a jamais besoin de les réprimer, car ils sont inconnus en Crète. Tout le monde y travaille, et personne ne songe à s'y enrichir; chacun se croit assez payé de son travail par une vie douce et réglée, où l'on jouit en paix et avec abondance de tout ce qui est véritablement nécessaire à la vie. On n'y souffre ni meubles précieux, ni habits magnifiques, ni festins délicieux, ni palais dorés. Les habits sont de laine fine et de belles couleurs, mais tout unis et sans broderie[2]. Les repas y sont sobres ; on y boit peu de vin : le bon pain en fait la principale partie, avec les fruits que les arbres offrent comme d'eux-mêmes, et le lait des troupeaux. Tout au plus on y mange un peu de grosse viande sans ragoût[3] ; encore même a-t-on soin de réserver ce qu'il y a de meilleur dans les grands troupeaux de bœufs pour faire fleurir l'agriculture. Les maisons y sont propres, commodes, riantes, mais sans ornements. La superbe architecture n'y est pas ignorée ; mais elle est réservée pour les temples des dieux : et les hommes n'oseraient avoir des maisons semblables à celles des immortels. Les grands biens des Crétois sont la santé, la force, le courage, la paix et l'union des familles, la liberté de tous les citoyens,

1. Les Perses aussi punissaient l'ingratitude à ce que raconte l'historien grec Xénophon dans sa *Cyropédie* (enfance de Cyrus).
2. Voyez au livre X les recommandations de Mentor à Idoménée au sujet des habits.
3. C'est-à-dire : sans assaisonnement.

l'abondance des choses nécessaires, le mépris des superflues, l'habitude du travail et l'horreur de l'oisiveté, l'émulation pour la vertu, la soumission aux lois, et la crainte des justes dieux[1].

Je lui demandai en quoi consistait l'autorité du roi; et il me répondit : Il peut tout sur les peuples, mais les lois peuvent tout sur lui. Il a une puissance absolue pour faire le bien, et les mains liées dès qu'il veut faire le mal[2]. Les lois lui confient les peuples comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il sera le père de ses sujets. Elles veulent qu'un seul homme serve, par sa sagesse et par sa modération, à la félicité de tant d'hommes; et non pas que tant d'hommes servent, par leur misère et par leur servitude lâche, à flatter l'orgueil et la mollesse d'un seul homme. Le roi ne doit rien avoir au-dessus des autres[3], excepté ce qui est nécessaire, ou pour le soulager dans ses pénibles fonctions, ou pour imprimer[4] aux peuples le respect de celui qui doit soutenir les lois. D'ailleurs, le roi doit être plus sobre, plus ennemi de la mollesse, plus exempt de faste et de hauteur, qu'aucun autre. Il ne doit point avoir plus de richesses et de plaisirs, mais plus de sagesse, de vertu et de gloire, que le reste des hommes. Il doit être au dehors le défen-

1. Description idéale des mœurs des Crétois, comme au livre II la description de l'Egypte. « Nous ne pouvions jeter les yeux sur les deux rivages sans apercevoir des villes opulentes, des maisons de campagne agréablement situées, des terres qui se couvraient tous les ans d'une moisson dorée sans se reposer jamais, des prairies pleines de troupeaux, des laboureurs qui étaient accablés sous le poids des fruits que la terre épanchait de son sein. » Ces tableaux enchanteurs plaisaient à l'imagination de Fénelon et lui faisaient quelque peu oublier les désastres et les ruines qu'avait entraînés avec elle la guerre de la ligue d'Augsbourg.

2. Le régent, Philippe d'Orléans, rappela un jour adroitement cette phrase dans le conseil de régence. On avait arrêté que tout se déciderait à la pluralité des voix. Philippe accepta la chose, sauf pour un point : « Je veux être libre de récompenser, dit-il. Quand il s'agira de punir j'en reviendrai à la pluralité des voix. Je veux être libre pour le bien et avoir les mains liées pour le mal. » Ainsi donc pour Fénelon, si le roi peut tout sur les peuples, les lois peuvent tout sur lui. Il faut, dit Fénelon, dans un autre ouvrage (*Dialogue des morts,* XVII), que les lois « soient au-dessus de tout; que ceux qui gouvernent n'aient d'autorité que par elles; qu'ils puissent tout pour le bien, suivant les lois; qu'ils ne puissent rien contre ces lois pour autoriser le mal. »

3. Au-dessus a le sens de : en plus de.

4. Ce mot est très fort. Le respect de celui qui soutient les lois doit être gravé dans le cœur des sujets.

seur de la patrie, en commandant les armées; et au dedans, le juge des peuples, pour les rendre bons, sages et heureux. Ce n'est point pour lui-même que les dieux l'ont fait roi; il ne l'est que pour être l'homme des peuples[1] : c'est aux peuples qu'il doit tout son temps, tous ses soins, toute son affection; et il n'est digne de la royauté qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour se sacrifier au bien public[2]. Minos n'a voulu que ses enfants régnassent après lui, qu'à condition qu'ils régneraient suivant ses maximes : il aimait encore plus son peuple que sa famille. C'est par une telle sagesse qu'il a rendu la Crète si puissante et si heureuse; c'est par cette modération qu'il a effacé[3] la gloire de tous les conquérants qui veulent faire servir les peuples à leur propre grandeur, c'est-à-dire à leur vanité[4]; enfin, c'est par sa justice qu'il a mérité d'être aux enfers le souverain juge des morts.

Pendant que Mentor faisait ce discours, nous abordâmes dans l'île. Nous vîmes le fameux labyrinthe[5], ouvrage des mains de l'ingénieux Dédale[6], et qui était une imitation du grand[7] labyrinthe que nous avions vu en Égypte. Pendant que nous considérions ce curieux édifice, nous vîmes le peuple qui couvrait le rivage, et qui accourait en foule dans un lieu assez voisin du bord de la mer. Nous demandâmes la cause de leur[8] empressement; et voici ce qu'un Crétois, nommé Nausicrate, nous raconta :

Idoménée, fils de Deucalion[9] et petit-fils de Minos, dit-il,

1. Cela est expliqué par ce qui suit.

2. Fénelon vient de tracer le portrait d'un roi idéal, que les contemporains devaient en eux-mêmes comparer nécessairement à Louis XIV. Un tel portrait ne pouvait que sonner étrangement aux oreilles du souverain qui y voyait une satire.

3. Dans le sens de : surpasser.

4. En effet, plus ils ont de grandeur, plus leur vanité est flattée.

5. C'est le labyrinthe où fut enfermé le Minotaure. (Voyez Minotaure au dict. myth.)

6. Artiste célèbre. (Voir le dict. myth.)

7. Il y en avait même deux en Égypte. Le plus célèbre était le labyrinthe des Douze Seigneurs.

8. « Leur » est correct puisque le mot peuple auquel il se rapporte est un nom collectif.

9. Sous le règne duquel eut lieu, dit-on, le déluge. (Consultez le dict. myth.)

était allé, comme les autres rois de la Grèce, au siège de Troie. Après la ruine de cette ville[1], il fit voile pour revenir en Crète; mais la tempête fut si violente, que le pilote de son vaisseau, et tous les autres qui étaient expérimentés dans la navigation, crurent que leur naufrage était inévitable. Chacun avait la mort devant les yeux; chacun voyait les abîmes ouverts pour l'engloutir; chacun déplorait son malheur, n'espérant pas même le triste repos des ombres qui traversent le Styx[2] après avoir reçu la sépulture[3]. Idoménée, levant les yeux et les mains vers le ciel, invoquait Neptune[4]. O puissant dieu, s'écria-t-il, toi qui tiens l'empire des ondes, daigne écouter un malheureux! Si tu me fais revoir l'île de Crète, malgré la fureur des vents, je t'immolerai la première tête[5] qui se présentera à mes yeux.

Cependant son fils, impatient de revoir son père, se hâtait d'aller au-devant de lui pour l'embrasser : malheureux, qui ne savait pas que c'était courir à sa perte! Le père, échappé à la tempête, arrivait dans le port désiré; il remerciait Neptune d'avoir écouté ses vœux : mais bientôt il sentit combien ses vœux lui étaient funestes. Un pressentiment de son malheur lui donnait un cuisant repentir de son vœu indiscret; il craignait d'arriver parmi les siens, il baissait les yeux, il appréhendait de revoir ce qu'il avait de plus cher au monde. Mais la cruelle Némésis[6], déesse impitoyable, qui veille pour punir les hommes et surtout les orgueilleux, poussait d'une main fatale et invisible Idoménée. Il arrive; à peine ose-t-il lever les yeux : il voit son fils; il recule, saisi d'horreur. Ses yeux cherchent, mais en

1. Troie fut prise par les Grecs après dix ans de siège. (Voyez pour la guerre de Troie l'article : Troie au dict. myth.)
2. Fleuve des enfers. (Voyez le dict. myth.)
3. D'après les croyances des anciens, les âmes de ceux qui n'avaient pas reçu de sépulture erraient cent ans sur les bords du Styx avant de pouvoir passer le fleuve. On craignait donc moins la mort que la privation de sépulture. Les généraux athéniens vainqueurs aux îles Arginuses furent, on le sait, condamnés à la peine capitale pour avoir négligé d'ensevelir les morts.
4. Dieu de la mer. (Voyez le dict. myth.)
5. Mot vague, s'appliquant aussi bien aux animaux qu'aux hommes, et employé exprès par Fénelon.
6. Divinité vengeresse. (Voyez le dict. myth.)

vain, quelque autre tête moins chère qui puisse lui servir de victime.

Cependant le fils se jette à son cou, et est tout étonné que son père réponde si mal à sa tendresse; il le voit fondant en larmes. O mon père, dit-il, d'où vient cette tristesse? Après une si longue absence, êtes-vous fâché de vous revoir dans votre royaume, et de faire la joie de votre fils? Qu'ai-je fait? vous détournez vos yeux[1] de peur de me voir! Le père, accablé de douleur, ne répondait rien. Enfin, après de profonds soupirs, il dit : O Neptune, que t'ai-je promis! à quel prix m'as-tu garanti du naufrage; rends-moi aux vagues et aux rochers, qui devaient, en me brisant, finir ma triste vie; laisse vivre mon fils! O dieu cruel! tiens, voilà mon sang, épargne le sien. En parlant ainsi, il tira son épée pour se percer; mais ceux qui étaient autour de lui arrêtèrent sa main.

Le vieillard Sophronyme, interprète des volontés des dieux, lui assura qu'il pouvait contenter Neptune sans donner la mort à son fils. Votre promesse, disait-il, a été imprudente : les dieux ne veulent point être honorés par la cruauté; gardez-vous bien d'ajouter à la faute de votre promesse celle de l'accomplir contre les lois de la nature : offrez cent taureaux plus blancs que la neige à Neptune; faites couler leur sang autour de son autel couronné de fleurs; faites fumer un doux encens en l'honneur de ce dieu[2].

Idoménée écoutait ce discours, la tête baissée et sans répondre : la fureur était allumée dans ses yeux; son visage, pâle et défiguré, changeait à tout moment de couleur; on voyait ses membres tremblants[3]. Cependant son fils lui disait : Me voici, mon père; votre fils est prêt à mourir[4] pour apaiser le dieu;

1. Iphigénie dit à Agamemnon, dans l'*Iphigénie* de Racine (acte II, sc. II):

> Vous vous cachez, seigneur, et semblez soupirer,
> Tous vos regards sur moi ne tombent qu'avec peine.

2. Toutes ces pratiques étaient en honneur dans les sacrifices. Les taureaux devaient être blancs, c'est-à-dire sans tache.

3. Le participe présent employé comme attribut, mais seul et ni précédé ni suivi d'aucun complément indirect ou circonstanciel est tantôt variable, tantôt invariable, et cela chez un même auteur.

4. La fille de Jephté dit de même à son père (*Juges*, XI, 36) : « Mon

n'attirez pas sur vous sa colère : je meurs content, puisque ma mort vous aura garanti de la vôtre. Frappez, mon père ; ne craignez point de trouver en moi un fils indigne de vous, qui craigne de mourir.

En ce moment Idoménée, tout hors de lui, et comme déchiré par les Furies[1] infernales, surprend[2] tous ceux qui l'observent de près ; il enfonce son épée dans le cœur de cet enfant ; il la retire toute fumante et pleine de sang, pour la plonger dans ses propres entrailles ; il est encore une fois retenu par ceux qui l'environnent. L'enfant tombe dans son sang ; ses yeux se couvrent des ombres de la mort ; il les entre-ouvre à la lumière ; mais à peine l'a-t-il trouvée, qu'il ne peut plus la supporter[3]. Tel qu'un beau lis au milieu des champs, coupé dans sa racine par le tranchant de la charrue, languit et ne se soutient plus ; il n'a point encore perdu cette vive blancheur, et cet éclat qui charme les yeux ; mais la terre ne le nourrit plus, et sa vie est éteinte[4], ainsi le fils d'Idoménée, comme une jeune et tendre fleur, est cruellement moissonné dès son premier âge. Le père, dans l'excès de sa douleur, devient insensible[5] ; il ne sait où il est, ni ce qu'il a fait, ni ce qu'il doit faire ; il marche chancelant vers la ville, et demande son fils.

Cependant le peuple, touché de compassion pour l'enfant, et d'horreur pour l'action barbare du père, s'écrie que les dieux justes l'ont livré aux Furies. La fureur leur fournit des

père, si votre bouche s'est ouverte pour faire un vœu au Seigneur, faites à mon égard tout ce que vous avez promis. » Et Iphigénie dit à Agamemnon, dans l'*Iphigénie* de Racine :

> Ne craignez rien, mon cœur de votre honneur jaloux
> Ne fera point rougir un père tel que vous.

1. Voyez le dict. myth.
2. Trompe « ceux qui l'observent de près en agissant à l'improviste ».
3. Ces mots ont été inspirés à Fénelon par le vers 691 du chant IV de l'*Enéide* de Virgile.
4. C'est encore à Virgile (*Enéide*, IX, 434 et XI, 68) que Fénelon est redevable de cette comparaison « telle une fleur brillante, tranchée par le soc de la charrue, ou tels les pavots laissent tomber leur tête sur leur tige affaiblie, lorsqu'ils sont appesantis par la pluie » et « telle une fleur cueillie par une main virginale, ou la tendre violette, ou la languissante hyacinthe : son éclat, sa beauté ne l'a pas encore abandonnée, mais la terre, sa mère, ne la nourrit plus et ne lui donne plus de force. »
5. N'ayant plus l'usage de ses sens.

armes[1]; ils prennent des bâtons et des pierres; la Discorde souffle dans tous les cœurs un venin mortel. Les Crétois, les sages Crétois, oublient la sagesse qu'ils ont tant aimée; ils ne reconnaissent[2] plus le petit-fils du sage Minos. Les amis d'Idoménée ne trouvent plus de salut pour lui, qu'en le ramenant vers ses vaisseaux : ils s'embarquent avec lui; ils fuient à la merci des ondes. Idoménée, revenant à soi[3], les remercie de l'avoir arraché d'une terre qu'il a arrosée du sang de son fils. et qu'il ne saurait plus habiter. Les vents les conduisent vers l'Hespérie[4], et ils vont fonder un nouveau royaume dans le pays des Salentins[5].

Cependant les Crétois, n'ayant plus de roi pour les gouverner, ont résolu d'en choisir un qui conserve dans leur pureté les lois établies; voici les mesures qu'ils ont prises pour faire ce choix. Tous les principaux citoyens des cent villes sont assemblés ici. On a déjà commencé par des sacrifices; on a assemblé tous les sages les plus fameux des pays voisins, pour examiner la sagesse de ceux qui paraîtront dignes de commander. On a préparé des jeux publics, où tous les prétendants combattront; car on veut donner pour prix la royauté à celui qu'on jugera vainqueur de tous les autres, et pour l'esprit et pour le corps. On veut un roi dont le corps soit fort et adroit, et dont l'âme soit ornée de la sagesse et de la vertu[6]. On appelle ici tous les étrangers.

Après nous avoir raconté toute cette histoire étonnante,

1. Encore un souvenir de Virgile (*Enéide*, I, 150 et VII, 508).

2. La fureur les égarant, ils ne voient plus en Idoménée le petit-fils de Minos.

3. On mettrait « à lui » aujourd'hui puisque le sujet est déterminé. Cette règle précise n'existait pas au XVIIe siècle. On trouve dans les *Caractères* de La Bruyère : « Il tousse, il se mouche sous son chapeau, il crache presque sur soi. » Dans Corneille :

Qu'il fasse autant pour soi comme je fais pour lui.

4. Nom donné tout d'abord par les Grecs à l'Italie.

5. Salente occupait, croit-on, l'emplacement où est située aujourd'hui Saleto. — Cette conception de Fénelon repose sur un vers de Virgile (*Enéide*, III, 400) : « Le Crétois Idoménée couvre de ses soldats les plaines de Salente. »

6. Les anciens, bien loin de dédaigner les exercices du corps, n'en tenaient pas moins compte, on le voit, que des exercices de l'esprit.

Nausicrate nous dit : Hâtez-vous donc, ô étrangers, de venir dans notre assemblée : vous combattrez avec les autres ; et si les dieux destinent la victoire à l'un de vous deux[1], il régnera en ce pays. Nous le suivîmes, sans aucun désir de vaincre, mais par la seule curiosité de voir une chose si extraordinaire.

Nous arrivâmes[2] à une espèce de cirque très vaste, environné d'une épaisse forêt[3] : le milieu du cirque était une arène[4] préparée pour les combattants ; elle était bordée par un grand amphithéâtre d'un gazon frais sur lequel était assis et rangé un peuple innombrable. Quand nous arrivâmes, on nous reçut avec honneur ; car les Crétois sont les peuples du monde qui exercent le plus noblement et avec le plus de religion l'hospitalité[5]. On nous fit asseoir, et on nous invita à combattre. Mentor s'en excusa sur son âge, et Hazaël sur sa faible santé. Ma jeunesse et ma vigueur m'ôtaient toute excuse ; je jetai néanmoins un coup d'œil[6] sur Mentor pour découvrir sa pensée, et j'aperçus qu'il souhaitait que je combattisse. J'acceptai donc l'offre qu'on me faisait : je me dépouillai de mes habits : on fit couler des flots d'huile[7] douce et luisante sur tous les membres de mon corps ; et je me mêlai couvert de poussière[8] parmi les combattants. On dit de tous côtés que c'était le fils d'Ulysse, qui était venu pour tâcher de remporter les prix : et plusieurs Crétois, qui avaient été à Ithaque pendant mon enfance, me reconnurent.

1. Nausicrate ne parle donc qu'à Télémaque et à Mentor.
2. La description des jeux qui vont suivre a été inspirée à Fénelon à la fois par Homère (*Iliade*, chant XXIII) et par Virgile (*Enéide*, V). Nous y retrouverons aussi nombre d'imitations de détail.
3. Voyez *Enéide*, V, 287 : « Enée se dirige vers une plaine couverte de gazon, entourée d'un amphithéâtre de collines couronnées de forêts. La vallée du milieu formait un cirque pour les spectateurs. »
4. Endroit nivelé et sablé pour rendre les chutes moins dangereuses.
5. Tous les peuples de la Grèce antique « exerçaient avec religion l'hospitalité ». L'étranger qui a été une fois admis au foyer domestique devient sacré. Jupiter était le dieu de l'hospitalité. C'était de sa part, pensait-on, que venaient les étrangers. Les Crétois étaient des plus hospitaliers.
6. Télémaque ne fait rien sans consulter Mentor, surtout depuis les dernières fautes qu'il a commises.
7. Voyez Virgile (*Enéide*, V, 134) : « Les jeunes gens font briller leurs épaules des flots d'huile répandus. »
8. Toutes ces pratiques étaient véritablement usitées pour les combattants.

Le premier combat fut celui de la lutte. Un Rhodien[1] d'environ trente-cinq ans surmonta tous les autres qui osèrent se présenter à lui. Il était encore dans toute la vigueur de la jeunesse : ses bras étaient nerveux et bien nourris ; au moindre mouvement qu'il faisait, on voyait tous ses muscles ; il était également souple et fort. Je ne lui parus pas digne d'être vaincu ; et regardant avec pitié ma tendre jeunesse, il voulut se retirer : mais je me présentai à lui. Alors nous nous saisîmes l'un l'autre ; nous nous serrâmes[2] à perdre la respiration. Nous étions épaule contre épaule, pied contre pied[3], tous les nerfs tendus, et les bras entrelacés comme des serpents, chacun s'efforçant d'enlever de terre son ennemi. Tantôt il essayait de me surprendre en me poussant du côté droit ; tantôt il s'efforçait de me pencher[4] du côté gauche. Pendant qu'il me tâtait[5] ainsi, je le poussai avec tant de violence, que ses reins plièrent : il tomba sur l'arène, et m'entraîna sur lui. En vain il tâcha de me mettre dessous ; je le tins immobile sous moi ; tout le monde cria : Victoire au fils d'Ulysse ! et j'aidai au[6] Rhodien confus à se relever.

Le combat du ceste[7] fut plus difficile. Le fils d'un riche citoyen de Samos[8] avait acquis une haute réputation dans ce

1. Les plus célèbres lutteurs de l'antiquité furent rhodiens. — De plus ce Rhodien est dans toute la force de l'âge puisqu'il a 35 ans. Ces circonstances, le portrait physique qu'en trace Fénelon et la pitié dédaigneuse du lutteur vont mettre en relief le courage et la victoire de Télémaque.

2. Voyez Homère (*Iliade*, XXIII, 711) : « De leurs bras robustes ils se saisirent tous deux par le milieu du corps. »

3. Expression toute faite, qui nous vient du latin (par exemple dans Virgile, *Enéide*, X, 361 : *hœret pede pes* et dans Ovide, *Métamorphoses*, IX, 44 : *cum pede pes junctus*.

4. On ne dirait plus guère aujourd'hui « pencher quelqu'un » pour « faire pencher quelqu'un ».

5. Tâter quelqu'un, c'est essayer de connaître par des épreuves successives, soit les sentiments soit, comme ici, les forces de quelqu'un. — On trouve au livre XVIII du *Télémaque :* « Il est question de les (les hommes) tâter de tous côtés, de les sonder pour découvrir leurs maximes. »

6. On dit aussi bien « aider quelqu'un » et « aider à quelqu'un ». Il n'y a, quoi qu'on en ait dit, aucune différence sensible entre ces deux locutions. Fénelon emploie beaucoup plus souvent : aider à.

7. Le ceste, gantelet formé de lanières de cuir entrelacées et garni de plomb, était une arme terrible. Voyez dans Virgile le combat de Darès et d'Entelle (*Enéide*, V, 362).

8. Ile de la mer Egée.

genre de combat. Tous les autres lui cédèrent; il n'y eut que moi qui espérai la victoire. D'abord il me donna dans la tête, et puis dans l'estomac, des coups qui me firent vomir le sang, et qui répandirent sur mes yeux un épais nuage. Je chancelai; il me pressait, et je ne pouvais plus respirer : mais je fus ranimé par la voix de Mentor, qui me criait : O fils d'Ulysse, seriez-vous vaincu? La colère me donna de nouvelles forces[1]; j'évitai plusieurs coups dont j'aurais été accablé. Aussitôt que le Samien m'avait porté un faux coup, et que son bras s'allongeait en vain, je le surprenais dans cette posture penchée : déjà il reculait, quand je haussai mon ceste pour tomber sur lui avec plus de force : il voulut esquiver[2], et perdant l'équilibre, il me donna le moyen de le renverser. A peine fut-il étendu par terre, que je lui tendis la main pour le relever. Il se redressa lui-même, couvert de poussière et de sang. Sa honte fut extrême; mais il n'osa renouveler le combat.

Aussitôt on commença les courses de chariots[3], que l'on distribua au sort. Le mien se trouva le moindre[4] pour la légèreté des roues et pour la vigueur des chevaux. Nous partons : un nuage de poussière vole, et couvre le ciel[5]. Au commencement, je laissai les autres passer devant moi. Un jeune Lacédémonien, nommé Crantor, laissait d'abord tous les autres derrière lui. Un Crétois, nommé Polyclète, le suivait de près. Hippomaque, parent d'Idoménée, qui aspirait à lui succéder, lâchant les rênes à ses chevaux fumants de sueur, était tout

1. Voyez Virgile (*Enéide*, V, 459): « Il revient plus ardent au combat et la colère lui donne de nouvelles forces. »

2. Ce mot employé absolument se rencontre assez fréquemment au XVIIe siècle. Voyez La Fontaine (*Fables*, IV, 6):

Les petits en toute affaire
Esquivent fort aisément.

et Boileau (*Satires*, VI) :

Je saute vingt ruisseaux, j'esquive, je me pousse.

3. Les courses de chars étaient très importantes.

4. L'adresse de Télémaque n'en ressortira que mieux.

5. Cache le ciel aux regards. Voyez Homère (*Iliade*, XXIII, 363): « Soulevée sous la poitrine des chevaux, la poussière s'arrête dans l'air, comme un nuage ou un ouragan. »

penché[1] sur leurs crins flottants; et le mouvement des roues de son chariot était si rapide, qu'elles paraissaient immobiles comme les ailes d'un aigle qui fend les airs. Mes chevaux s'animèrent, et se mirent peu à peu en haleine; je laissai loin derrière moi presque tous ceux qui étaient partis avec tant d'ardeur. Hippomaque, parent d'Idoménée, poussant[2] trop ses chevaux, le plus vigoureux s'abattit, et ôta par sa chute, à son maître, l'espérance de régner. Polyclète, se penchant trop sur ses chevaux, ne put se tenir ferme dans une secousse; il tomba : les rênes lui échappèrent, et il fut trop heureux de pouvoir en tombant éviter la mort. Crantor voyant avec des yeux pleins d'indignation que j'étais tout auprès de lui[3], redoubla son ardeur : tantôt il invoquait les dieux et leur promettait de riches offrandes; tantôt il parlait[4] à ses chevaux pour les animer : il craignait que je ne passasse entre la borne[5] et lui; car mes chevaux, mieux ménagés que les siens, étaient en état de les devancer : il ne lui restait plus d'autre ressource que celle de me fermer le passage. Pour y réussir, il hasarda de se briser contre la borne; il y brisa effectivement sa roue. Je ne songeai qu'à faire promptement le tour, pour n'être pas engagé dans son désordre; et il me vit un moment après au bout de la carrière. Le peuple s'écria encore une fois : Victoire au fils d'Ulysse! c'est lui que les dieux destinent à régner sur nous.

Cependant[6] les plus illustres et les plus sages d'entre les

1. Souvenir de Virgile (*Géorgiques*, III, 107) : « Et penchés en avant ils abandonnent les rênes à leurs coursiers. »

2. Le participe présent forme ici une proposition absolue, comme souvent l'ablatif latin. Cette construction est fréquente au XVIIe siècle.

3. Voyez Virgile (*Enéide*, V, 168) : « Il regarde par derrière son rival qui le presse et le serre de près. »

4. Voyez Homère (*Iliade*, XXIII, 402) : « Antiloque parlait aux chevaux de son père. »

5. Les chars arrivés à l'extrémité du stade (longue chaussée, de largeur variable) devaient avant de revenir au point de départ, tourner autour d'une colonne qui servait de borne. A cet endroit le passage était très étroit. — Les péripéties de cette lutte de chars sont les mêmes que dans Homère et dans Virgile.

6. Fénelon entre ici dans un nouvel ordre d'idées, où il va être complètement original. Les luttes qui précèdent (luttes imitées d'Homère et de Virgile) ont montré le plus fort et le plus adroit. Celles qui vont suivre montreront le plus sage et le plus vertueux, et là Fénelon puisera tout dans sa propre imagination.

Crétois nous conduisirent dans un bois antique et sacré, reculé de la vue des hommes profanes, où les vieillards que Minos avait établis juges du peuple et gardes des lois, nous assemblèrent. Nous étions les mêmes qui avions combattu dans les jeux; nul autre ne fut admis. Les sages ouvrirent le livre où toutes les lois de Minos sont recueillies. Je me sentis saisi de respect et de honte, quand j'approchai de ces vieillards que l'âge rendait vénérables, sans leur ôter la vigueur de l'esprit. Ils étaient assis avec ordre, et immobiles dans leurs places : leurs cheveux étaient blancs; plusieurs n'en avaient presque plus. On voyait reluire[1] sur leurs visages graves une sagesse douce et tranquille; ils ne se pressaient point de parler; ils ne disaient que ce qu'ils avaient résolu de dire. Quand ils étaient d'avis différents, ils étaient si modérés à soutenir ce qu'ils pensaient de part et d'autre, qu'on aurait cru qu'ils étaient tous d'une même opinion. La longue expérience des choses passées et l'habitude du travail leur donnait[2] de grandes vues sur toutes choses : mais ce qui perfectionnait le plus leur raison, c'était le calme de leur esprit délivré des folles passions et des caprices de la jeunesse. La sagesse toute seule agissait en eux, et le fruit de leur longue vertu était d'avoir si bien dompté leurs humeurs[3], qu'ils goûtaient sans peine le doux et noble plaisir d'écouter la raison. En les admirant, je souhaitai que ma vie pût s'accourcir[4]

1. On emploierait plutôt aujourd'hui le mot : briller, ou le verbe simple : luire. Ces mots pris au figuré signifient apparaître avec éclat, ce qui est le sens d'ailleurs du mot latin *relucere*, d'où est venu « reluire». Fénelon a dit au livre III : « Et l'espérance commence à reluire au fond de mon cœur. » L'on trouve dans Bossuet (*Oraison funèbre du prince de Condé*) : « A voir la sérénité qui reluisait sur ce front auguste. »

2. Le verbe peut ne s'accorder qu'avec le deuxième sujet. Cela est surtout fréquent au XVIIe siècle. Voyez Molière, *Misanthrope*, I, I :

> De qui l'humeur coquette et l'esprit médisant
> Semble si fort donner dans les mœurs d'à présent.

3. Pluriel très employé au XVIIe siècle; « dispositions du cœur » ; ces dispositions étaient attribuées à la qualité des humeurs qui étaient dans le corps. Voyez Bourdaloue (*Instruct.* Paix avec le proch. exhort. tome II, p. 341) : «Les tempéraments ne sont pas les mêmes et rien n'est plus différent que les humeurs; il y a des humeurs douces et paisibles, et il y en a de violentes et d'impétueuses. » Le mot « humeurs » a donc ici le sens de « mauvaises dispositions naturelles ».

4. On dirait bien plutôt aujourd'hui : se raccourcir.

pour arriver tout à coup à une si estimable vieillesse[1]. Je trouvai la jeunesse malheureuse d'être si impétueuse, et si éloignée de cette vertu si éclairée et si tranquille[2].

Le premier d'entre ces vieillards ouvrit le livre des lois de Minos. C'était un grand livre qu'on tenait d'ordinaire dans une cassette d'or avec des parfums. Tous ces vieillards le baisèrent avec respect[3]; car ils disent qu'après les dieux, de qui les bonnes lois viennent, rien ne doit être si sacré aux hommes, que les lois destinées à les rendre bons, sages et heureux. Ceux qui ont dans leurs mains des lois pour gouverner les peuples, doivent toujours se laisser gouverner eux-mêmes par les lois. C'est la loi, et non pas l'homme, qui doit régner[4]. Tel est le discours de ces sages. Ensuite celui qui présidait proposa trois questions, qui devaient être décidées[5] par[6] les maximes de Minos.

La première[7] question est de savoir quel est le plus libre de tous les hommes. Les uns répondirent que c'était un roi qui avait sur son peuple un empire absolu, et qui était victorieux de tous ses ennemis. D'autres soutinrent que c'était un homme si riche, qu'il pouvait contenter tous ses désirs. D'autres dirent que c'était un homme qui ne se mariait point[8], et qui voya-

1. Cette idée se trouve déjà au livre IV : « O malheureuse jeunesse, disais-je! O dieux, qui vous jouez cruellement des hommes, pourquoi les faites-vous passer par cet âge? »

2. Voilà le portrait si célèbre des sages Crétois. Ces vieillards nous donnent l'exemple, tant au moral qu'au physique, d'une idéale perfection. Nous savons que Fénelon se plaisait à peindre de tels tableaux. Grâce à la richesse de son imagination, il a su les varier.

3. Même cérémonial dans *Athalie*, IV, I :

> Mon fils avec respect posez sur cette table
> De notre sainte loi le livre redoutable.

4. Nous avons vu plus haut : « Ce n'est point pour lui-même que les dieux l'ont fait roi ; il ne l'est que pour être l'homme des peuples. »

5. Sens étymologique. *Decidere* en latin veut dire : couper, trancher.

6. Selon les maximes de Minos. Celui dont la réponse sera conforme à la loi de Minos aura le premier rang.

7. Toutes les questions proposées sont telles qu'elles doivent mettre en lumière « une âme ornée de la sagesse et de la vertu », pour parler comme Fénelon. Ces questions et les réponses de Télémaque, c'est-à-dire de Fénelon, ne laisseront pas parfois d'être quelque peu hardies.

8. Y a-t-il là une note plaisante jetée par Fénelon? Non. Il s'agit d'une observation de simple bon sens : Un homme qui se marie ne peut guère « voyager toute sa vie en divers pays ».

geait pendant toute sa vie en divers pays, sans être jamais assujetti aux lois d'aucune nation. D'autres s'imaginèrent que c'était un Barbare, qui, vivant de sa chasse au milieu des bois, était indépendant de toute police [1] et de tout besoin. D'autres crurent que c'était un homme nouvellement affranchi, parce qu'en sortant des rigueurs de la servitude il jouissait plus qu'aucun autre des douceurs de la liberté. D'autres enfin s'avisèrent de dire que c'était un homme mourant, parce que la mort le délivrait de tout, et que tous les hommes ensemble [2] n'avaient plus aucun pouvoir sur lui. Quand mon rang fut venu, je n'eus pas de peine à répondre, parce que je n'avais pas oublié ce que Mentor m'avait dit souvent [3]. Le plus libre de tous les hommes, répondis-je, est celui qui peut être libre dans l'esclavage même. En quelque pays et en quelque condition qu'on soit, on est très libre, pourvu qu'on craigne les dieux, et qu'on ne craigne qu'eux. En un mot, l'homme véritablement libre est celui qui, dégagé de toute crainte et de tout désir, n'est soumis qu'aux dieux et à sa raison [4]. Les vieillards s'entre-regardèrent en souriant, et furent surpris de voir que ma réponse fût précisément celle de Minos.

Ensuite on proposa la seconde question en ces termes : Quel est le plus malheureux de tous les hommes? Chacun disait ce qui lui venait dans l'esprit. L'un disait : C'est un homme qui n'a ni biens, ni santé, ni honneur. Un autre disait : C'est un homme qui n'a aucun ami. D'autres soutenaient que c'est un homme qui a des enfants ingrats et indignes de lui. Il vint un sage de l'île de Lesbos [5], qui dit : Le plus malheureux de tous

1. Dans le sens étymologique (le mot πολίτεια signifie : gouvernement), et aussi dans le sens moderne du mot.
2. Même réunis (contre lui).
3. Remarquez la modestie de Télémaque. Parmi les réponses des autres concurrents, la troisième, la quatrième et la cinquième sont bien subtiles et recherchées. Fénelon veut ainsi mettre en relief celle de Télémaque inspirée par Minerve.
4. Cette définition est digne de tous points d'un disciple de Descartes, dont Fénelon a subi l'influence, comme tout le XVIIe siècle. Voyez aussi *Athalie*, I, I. Joad dit à Abner :

> Soumis avec respect à sa volonté sainte,
> Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

5. Ile de la mer Égée. Le fameux Pittacus, l'un des sept sages, était Lesbien.

les hommes est celui qui croit l'être ; car le malheur dépend moins des choses qu'on souffre, que de l'impatience[1] avec laquelle on augmente son malheur[2]. A ces mots, toute l'assemblée se récria[3]; on applaudit[4], et chacun crut que ce sage Lesbien remporterait le prix sur cette question[5]. Mais on me demanda ma pensée, et je répondis, suivant les maximes de Mentor : Le plus malheureux de tous les hommes est un roi qui croit être heureux en rendant les autres hommes misérables : il est doublement malheureux par son aveuglement; ne connaissant pas son malheur, il ne peut s'en guérir; il craint même de le connaître[6]. La vérité ne peut percer la foule des flatteurs pour aller jusqu'à lui. Il est tyrannisé par ses passions; il ne connaît point ses devoirs; il n'a jamais goûté le plaisir de faire le bien, ni senti les charmes de la pure vertu. Il est malheureux, et digne de l'être : son malheur augmente tous les jours; il court à sa perte, et les dieux se préparent à le confondre par une punition éternelle. Toute l'assemblée avoua que j'avais vaincu le sage Lesbien, et les vieillards déclarèrent que j'avais rencontré le vrai sens[7] de Minos.

Pour la troisième question, on demanda lequel des deux est préférable : d'un côté, un roi conquérant et invincible dans la

1. Sens étymologique. *Impatientia,* en latin : difficulté où l'on est de supporter telle ou telle chose.

2. Cette réponse ne manque pas de pénétration. L'homme est évidemment malheureux par son malheur même; mais il l'est encore bien davantage s'il ne sait le supporter.

3. S'emploie absolument, même dans le sens de : se récrier d'admiration. « J'enrage de voir de ces gens qui, dans une comédie, se récrieront aux méchants endroits. » (Molière, *Critique de l'École des femmes.*) Voyez aussi Boileau (*Art poétique,* chant Ier) :

Un flatteur aussitôt cherche à se récrier.

4. Usage très fréquent aussi chez les anciens. Un murmure flatteur accompagne les applaudissements.

5. Nous aussi nous pourrions croire que le Lesbien va remporter le prix. Tout cela sert à appuyer encore davantage sur la réponse de Télémaque que nous attendons avec impatience.

6. C'est-à-dire il craint même de ne pas agir comme il fait; il craint de guérir de son malheur, parce que n'ayant jamais goûté le plaisir de faire le bien, il croit que son bonheur consiste à rendre les autres hommes malheureux.

7. La vraie pensée.

guerre ; de l'autre, un roi sans expérience de la guerre, mais propre à policer sagement les peuples dans la paix [1]. La plupart répondirent que le roi invincible dans la guerre était préférable. A quoi sert, disaient-ils, d'avoir un roi qui sache bien gouverner en paix, s'il ne sait pas défendre le pays quand la guerre vient ? Les ennemis le vaincront, et réduiront son peuple en servitude. D'autres soutenaient, au contraire, que le roi pacifique serait meilleur, parce qu'il craindrait la guerre et l'éviterait par ses soins. D'autres disaient qu'un roi conquérant travaillerait à la gloire de son peuple aussi bien qu'à la sienne, et qu'il rendrait ses sujets maîtres des autres nations ; au lieu qu'un roi pacifique les tiendrait dans une honteuse lâcheté.

On voulut savoir mon sentiment. Je répondis ainsi : Un roi qui ne sait gouverner que dans la paix ou dans la guerre, et qui n'est pas capable de conduire son peuple dans ces deux états [2], n'est qu'à demi roi. Mais si vous comparez un roi qui ne sait que la guerre, à un roi sage, qui, sans savoir la guerre, est capable de la soutenir dans le besoin par ses généraux, je le trouve préférable à l'autre. Un roi entièrement tourné [3] à la guerre voudrait toujours la faire : pour étendre sa domination et sa gloire propre [4], il ruinerait ses peuples. A quoi sert-il à un peuple que son roi subjugue d'autres nations, si on est malheureux sous son règne ? D'ailleurs, les longues guerres entraînent toujours après elles beaucoup de désordres : les victorieux mêmes se dérèglent [5] pendant ces temps de confusion. Voyez ce qu'il en coûte à la Grèce pour avoir triomphé de Troie ; elle a été privée de ses rois pendant plus de dix ans. Lorsque tout est en feu par la guerre, les lois, l'agriculture, les arts languissent.

1. Fénelon va beaucoup insister sur cette question, qui est la plus importante, puisque Fénelon écrit pour le petit-fils de Louis XIV. (Sous Louis XIV, on le sait, il y eut de nombreuses guerres.)
2. Dans le sens latin de : situation.
3. C'est-à-dire : qui incline entièrement vers la guerre. Expression assez rare.
4. Particulière. Fénelon, dans sa lettre fameuse de 1693, dit que Louis XIV fait la guerre pour ne rien rabattre de sa gloire, que « ses peuples meurent de faim ».
5. Perdent toute règle, toute mesure.

Les meilleurs princes mêmes[1], pendant qu'ils ont une guerre à soutenir, sont contraints de faire le plus grand des maux, qui est de tolérer la licence[2], et de se servir des méchants[3]. Combien y a-t-il de scélérats qu'on punirait pendant la paix, et dont on a besoin de récompenser l'audace dans les désordres de la guerre! Jamais aucun peuple n'a eu un roi conquérant, sans avoir beaucoup à souffrir de son ambition. Un conquérant, enivré de sa gloire, ruine presque autant sa nation victorieuse que les nations vaincues. Un prince qui n'a point les qualités nécessaires pour la paix, ne peut faire goûter à ses sujets les fruits d'une guerre heureusement finie : il est comme un homme qui défendrait son champ contre son voisin, et qui usurperait celui du voisin même, mais qui ne saurait ni labourer ni semer, pour recueillir aucune moisson. Un tel homme semble né pour détruire, pour ravager, pour renverser le monde[4], et non pour rendre un peuple heureux par un sage gouvernement.

Venons maintenant au roi pacifique. Il est vrai qu'il n'est pas propre[5] à de grandes conquêtes; c'est-à-dire qu'il n'est pas né pour troubler le bonheur de son peuple, en voulant vaincre les autres peuples que la justice ne lui a pas soumis : mais, s'il est véritablement propre à gouverner en paix, il a toutes les qualités nécessaires pour mettre son peuple en sûreté contre ses ennemis. Voici comment : il est juste, modéré et commode[6] à l'égard de ses voisins; il n'entreprend jamais contre eux rien qui puisse troubler sa paix; il est fidèle dans ses

1. Eux-mêmes. D'ailleurs le XVIIe siècle ne faisait aucune différence entre « même » adjectif et « même » adverbe.

2. Comment, en effet, s'occuper de punir les passions particulières quand il faut veiller au salut de l'Etat?

3. La phrase suivante explique ce que veut dire Fénelon. Dans les temps de guerre on se sert même des méchants s'ils ont certaines qualités (bravoure, etc.) ou si leurs vices (art de mentir, de tromper, etc.) peuvent être funestes aux ennemis.

4. On se souvient de la phrase célèbre de Bossuet sur Cromwell dans l'*Oraison funèbre d'Henriette de France :* « Enfin un de ces esprits remuants et audacieux qui semblent être nés pour changer le monde. »

5. Dans le sens latin : qui a des dispositions, des aptitudes pour telle ou telle chose. « On ne savait à quoi elle était le plus propre, ou à commander ou à obéir. » (Bossuet, *Oraison fun. d'Anne de Gonzague.*)

6. Dans le sens latin : convenable, accommodant.

alliances. Ses alliés l'aiment, ne le craignent point, et ont une entière confiance en lui. S'il a quelque voisin inquiet[1], hautain et ambitieux, tous les autres rois voisins, qui craignent ce voisin inquiet, et qui n'ont aucune jalousie du roi pacifique, se joignent à ce bon roi pour l'empêcher d'être opprimé. Sa probité, sa bonne foi, sa modération, le rendent l'arbitre de tous les États qui environnent le sien. Pendant que le roi entreprenant est odieux à tous les autres, et sans cesse exposé à leurs ligues, celui-ci a la gloire d'être comme le père et le tuteur[2] de tous les autres rois. Voilà[3] les avantages qu'il a au dehors. Ceux dont il jouit au dedans sont encore plus merveilleux. Puisqu'il est propre à gouverner en paix, je dois supposer qu'il gouverne par les plus sages lois. Il retranche le faste, la mollesse, et tous les arts qui ne servent qu'à flatter les vices ; il fait fleurir les autres arts qui sont utiles aux véritables besoins de la vie : surtout il applique ses sujets à l'agriculture[4]. Par là, il les met dans l'abondance des choses nécessaires. Ce peuple laborieux, simple dans ses mœurs, accoutumé à vivre de peu, gagnant facilement sa vie par la culture de ses terres, se multiplie à l'infini. Voilà dans ce royaume un peuple innombrable, mais un peuple sain, vigoureux, robuste, qui n'est point amolli par les voluptés, qui est exercé à la vertu, qui n'est point attaché aux douceurs d'une vie lâche et délicieuse, qui sait mépriser la mort, qui aimerait mieux mourir que perdre cette liberté qu'il goûte sous un sage roi appliqué à ne régner que pour faire régner sa raison. Qu'un[5] conquérant voisin attaque ce peuple, il ne le trouvera peut-être pas assez accoutumé à camper, à se ranger en bataille, ou à dresser des machines pour assiéger une ville ; mais il le trouvera invincible par sa multitude, par son

1. Dans le sens latin : agité, qui ne peut se tenir en repos.
2. Au sens propre : celui qui protège.
3. Peut-être n'est-il pas inutile, puisque Fénelon nous en fournit l'occasion, de rappeler une règle trop souvent oubliée. Il a mis ici « voilà » parce que les avantages dont il parle viennent d'être énumérés. Il avait mis plus haut, se préparant à nous les exposer : « Voici comment, etc. »
4. Au livre X, Mentor recommandera avant toute chose à Idoménée d'appliquer ses sujets à l'agriculture. Ici, comme au livre X, l'allusion au gouvernement de Louis XIV est évidente.
5. C'est-à-dire : si un...

courage, par sa patience[1] dans les fatigues, par son habitude de souffrir la pauvreté, par sa vigueur dans les combats, et par une vertu[2] que les mauvais succès[3] mêmes ne peuvent abattre. D'ailleurs, si le roi n'est point assez expérimenté pour commander lui-même ses armées, il les fera commander par des gens qui en seront capables ; et il saura s'en servir sans perdre son autorité. Cependant[4] il tirera du secours de ses alliés ; ses sujets aimeront mieux mourir que de passer sous la domination d'un autre roi violent et injuste : les dieux mêmes[5] combattront pour lui. Voyez quelles ressources il aura au milieu des plus grands périls. Je conclus donc que le roi pacifique qui ignore la guerre est un roi très imparfait, puisqu'il ne sait pas remplir une de ses plus grandes fonctions, qui est de vaincre ses ennemis, mais j'ajoute qu'il est néanmoins infiniment supérieur au roi conquérant qui manque des qualités nécessaires dans la paix, et qui n'est propre qu'à la guerre[6].

J'aperçus dans l'assemblée beaucoup de gens qui ne pouvaient goûter cet avis; car la plupart des hommes, éblouis par les choses éclatantes, comme les victoires et les conquêtes, les préfèrent à ce qui est simple, tranquille et solide, comme la paix et la bonne police[7] des peuples. Mais tous les vieillards déclarèrent que j'avais parlé comme Minos.

Le premier[8] de ces vieillards s'écria : Je vois l'accomplissement d'un oracle d'Apollon, connu dans toute notre île. Minos avait consulté le dieu, pour savoir combien de temps sa race régnerait, suivant les lois qu'il venait d'établir. Le dieu lui ré-

1. Sens étymologique : facilité à supporter telle ou telle chose.
2. Vertu a ici son sens latin de : courage.
3. Succès, au sens latin : résultat, s'employait très fréquemment au XVIIe siècle. Les exemples en sont très nombreux. Voyez entre autres dans Bossuet (*Oraison fun. d'Henriette de France*) : « Les mauvais succès sont les seuls maîtres qui peuvent nous reprendre utilement. »
4. Sens étymologique : pendant ce temps.
5. Mêmes. Voyez plus haut, page 52, note 1.
6. Télémaque a fait véritablement un plaidoyer dans lequel il a successivement envisagé les deux côtés de la question. Il donne maintenant la conclusion. Fénelon devait inévitablement, par état et par goût, plaider la cause comme il l'a fait plaider par Télémaque.
7. Sens étymologique : gouvernement.
8. Celui qui avait le premier rang.

pondit : Les tiens cesseront de régner quand un étranger entrera dans ton île pour y faire régner tes lois. Nous avions craint que quelque étranger ne vînt faire la conquête de l'île de Crète ; mais le malheur d'Idoménée, et la sagesse du fils d'Ulysse, qui entend[1] mieux que nul autre mortel les lois de Minos, nous montrent le sens de l'oracle. Que tardons-nous à couronner celui que les destins nous donnent pour roi ?

Aussitôt les vieillards sortent de l'enceinte du bois sacré ; et le premier, me prenant par la main, annonce au peuple déjà impatient, dans l'attente[2] d'une décision, que j'avais remporté le prix. A peine acheva-t-il de parler, qu'on entendit un bruit confus[3] de toute l'assemblée. Chacun pousse des cris de joie. Tout le rivage et toutes les montagnes voisines retentissent de ce cri : Que le fils d'Ulysse, semblable à Minos, règne sur les Crétois !

J'attendis un moment, et je faisais signe de la main pour demander qu'on m'écoutât. Cependant Mentor me disait à l'oreille : Renoncez-vous à votre patrie ? l'ambition de régner vous fera-t-elle oublier Pénélope[4], qui vous attend comme sa dernière espérance, et le grand Ulysse, que les dieux avaient résolu de vous rendre ? Ces paroles percèrent mon cœur, et me soutinrent contre le vain désir de régner.

Cependant un profond silence[5] de toute cette tumultueuse assemblée me donna le moyen de parler ainsi : O illustres Crétois, je ne mérite[6] point de vous commander. L'oracle qu'on vient de rapporter marque bien que la race de Minos cessera de régner quand un étranger entrera dans cette île et y fera régner les lois de ce sage roi ; mais il n'est pas dit que cet étranger régnera. Je veux croire que je suis cet étranger marqué par l'oracle. J'ai accompli la prédiction ; je suis venu dans cette

1. C'est-à-dire : comprend, interprète.
2. C'est-à-dire : attendant la décision des vieillards.
3. Souvenir de Virgile (*Énéide*, X, 96) : « Tous les dieux, partagés de sentiments, font entendre un bruit confus. »
4. Mère de Télémaque, dont les prétendants se disputaient la main. (Voyez le dict. myth.)
5. Un profond silence obtenu pour quelques instants.
6. Je ne suis pas digne de...

île ; j'ai découvert le vrai sens des lois, et je souhaite que mon explication serve à les faire régner avec l'homme que vous choisirez. Pour moi je préfère ma patrie, la pauvre, la petite île d'Ithaque[1], aux cent villes de Crète, à la gloire et à l'opulence de ce beau royaume. Souffrez que je suive ce que les destins ont marqué[2]. Si j'ai combattu dans vos jeux, ce n'était pas dans l'espérance de régner ici ; c'était pour mériter votre estime et votre compassion[3] ; c'était afin que vous me donnassiez les moyens de retourner promptement au lieu de ma naissance. J'aime mieux obéir à mon père Ulysse, et consoler ma mère Pénélope, que régner sur tous les peuples de l'univers. O Crétois, vous voyez le fond de mon cœur : il faut que je vous quitte ; mais la mort seule pourra finir ma reconnaissance. Oui, jusques au dernier soupir, Télémaque aimera les Crétois, et s'intéressera à leur gloire comme à la sienne propre.

A peine eus-je parlé qu'il s'éleva dans toute l'assemblée un bruit sourd, semblable à celui des vagues de la mer qui s'entre-choquent dans une tempête. Les uns disaient : Est-ce quelque divinité sous une figure humaine? D'autres soutenaient qu'ils m'avaient vu en d'autres pays, et qu'ils me reconnaissaient. D'autres s'écriaient : Il faut le contraindre de[4] régner ici. Enfin, je repris la parole, et chacun se hâta de se taire, ne sachant si je n'allais point accepter ce que j'avais refusé d'abord. Voici les paroles que je leur dis :

1. Petite île de la mer Ionienne, au nord-est de l'île de Céphalonie.

2. C'est la troisième fois que nous voyons ce mot en quelques lignes. Ces répétitions de mots sont très fréquentes chez Fénelon.

3. Le mot « compassion » dit quelque chose de plus que le mot « pitié », à savoir : qu'on prend part aux infortunes de quelqu'un. Voyez dans la fable du *Chêne et du Roseau* de La Fontaine :

> Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
> Part d'un bon naturel, mais quittez ce souci.

4. « Contraindre de » et « contraindre à », s'emploient également.

> Elle a pour premier point
> Exigé qu'un époux ne la contraindrait point
> A trainer après elle un pompeux équipage
> Ni surtout de souffrir.
>
> (Boileau, *Sat.* X.)

« Deux horribles naufrages contraignirent les Romains d'abandonner l'empire de la mer aux Carthaginois. » (Bossuet, *Hist. universelle*, I, 8.)

Souffrez, ô Crétois, que je vous dise ce que je pense. Vous êtes le plus sage de tous les peuples ; mais la sagesse demande, ce me semble, une précaution qui vous échappe. Vous devez choisir, non pas l'homme qui raisonne le mieux sur les lois, mais celui qui les pratique avec la plus constante vertu. Pour moi, je suis jeune, par conséquent sans expérience, exposé à la violence des passions, et plus en état de m'instruire en obéissant, pour commander un jour, que de commander maintenant. Ne cherchez donc pas un homme qui ait vaincu les autres dans ces jeux d'esprit et de corps, mais qui se soit vaincu lui-même[1], cherchez un homme qui ait vos lois écrites dans le fond de son cœur, et dont toute la vie soit la pratique[2] de ces lois ; que ses actions, plutôt que ses paroles, vous le fassent choisir.

Tous les vieillards, charmés de ce discours, et voyant toujours croître les applaudissements de l'assemblée, me dirent : Puisque les dieux nous ôtent l'espérance de vous voir régner au milieu de nous, du moins aidez-nous à trouver un roi qui fasse régner nos lois. Connaissez-vous quelqu'un qui puisse commander avec cette modération? Je connais, leur dis-je d'abord[3], un homme de qui je tiens tout ce que vous avez estimé en moi ; c'est sa sagesse, et non pas la mienne, qui vient de parler ; il m'a inspiré toutes les réponses que vous venez d'entendre.

En même temps toute l'assemblée jeta les yeux sur Mentor, que je montrais, le tenant[4] par la main. Je racontais les soins qu'il avait eus de mon enfance, les périls dont il m'avait délivré, les malheurs qui étaient venus fondre sur moi dès que j'avais cessé de suivre ses conseils.

D'abord on ne l'avait point regardé, à cause de ses habits simples et négligés, de sa contenance modeste, de son silence presque continuel, de son air froid et réservé. Mais quand on s'appliqua à le regarder, on découvrit dans son visage je ne sais

1. C'est-à-dire qui ait triomphé de la violence de ses passions, les plus redoutables ennemis que nous ayons à combattre.
2. Entendez : qui a pratiqué ces lois pendant toute sa vie.
3. A ici le sens de : tout d'abord.
4. Ce participe présent fait l'effet du gérondif latin. C'est comme s'il avait : en le tenant.

quoi de ferme et d'élevé; on remarqua la vivacité de ses yeux[1], et la vigueur[2] avec laquelle il faisait jusqu'aux moindres actions. On le questionna; il fut admiré : on résolut de le faire roi. Il s'en défendit sans s'émouvoir : il dit qu'il préférait les douceurs d'une vie privée à l'éclat de la royauté, que les meilleurs rois étaient malheureux en ce qu'ils ne faisaient presque jamais les biens qu'ils voulaient faire, et qu'ils faisaient souvent, par la surprise[3] des flatteurs, les maux qu'ils ne voulaient pas. Il ajouta que si la servitude est misérable, la royauté ne l'est pas moins, puisqu'elle est une servitude déguisée[4]. Quand on est roi, disait-il, on dépend de tous ceux dont on a besoin pour se faire obéir. Heureux celui qui n'est point obligé de commander[5]! Nous ne devons qu'à notre seule patrie, quant elle nous confie l'autorité, le sacrifice de notre liberté pour travailler au bien public.

Alors les Crétois, ne pouvant revenir de leur surprise, lui demandèrent quel homme ils devaient choisir. Un homme, répondit-il, qui vous connaisse bien, puisqu'il faudra qu'il vous gouverne, et qu'il craigne de vous gouverner. Celui qui désire la royauté ne la connaît pas; et comment en remplira-t-il les devoirs, ne les connaissant[6] point? Il la cherche pour lui[7]; et vous devez désirer un homme qui ne l'accepte que pour l'amour de vous.

Tous les Crétois furent dans un étrange étonnement de voir

1. Minerve (et c'est elle qui se cache sous les traits de Mentor) est en effet la déesse aux regards étincelants.

2. Cette vivacité des yeux et cette vigueur sont aussi, chez Homère, avec la noblesse et la majesté, les traits caractéristiques de la personne de Mentor. Mentor fait bien sur nous l'impression qu'il produit sur Calypso au livre I : « Calypso regardait Mentor. Elle était étonnée; elle croyait sentir en lui quelque chose de divin. »

3. En se laissant surprendre par les flatteurs qui les entourent.

4. La suite explique ce que veut dire Fénelon.

5. Ainsi donc la royauté, bien loin d'être un plaisir, est la plus terrible des charges. Nous retrouverons cette même idée bien souvent chez Fénelon. Quel meilleur enseignement pouvait-il donner au duc de Bourgogne que de lui montrer la royauté comme une « servitude déguisée »? Ceux-là seuls qui ne connaissent pas les devoirs qu'impose le titre de roi, peuvent rechercher la royauté.

6. S'il ne connaît pas les devoirs qu'il a à remplir.

7. Dans son intérêt particulier.

deux étrangers qui refusaient la royauté, recherchée par tant d'autres; ils voulurent savoir avec qui ils étaient venus. Nausicrate, qui les avait conduits depuis le port jusques au cirque où l'on célébrait les jeux, leur montra Hazaël avec lequel Mentor et moi nous étions venus de l'île de Chypre. Mais leur étonnement fut encore bien plus grand, quand ils surent que Mentor avait été l'esclave d'Hazaël, qu'Hazaël touché de la sagesse et de la vertu de son esclave, en avait fait son conseil[1] et son meilleur ami; que cet esclave mis en liberté était le même qui venait de refuser d'être roi; et qu'Hazaël était venu de Damas en Syrie, pour s'instruire des lois de Minos, tant l'amour de la sagesse remplissait son cœur.

Les vieillards dirent à Hazaël : Nous n'osons vous prier de nous gouverner, car nous jugeons[2] que vous avez les mêmes pensées que Mentor. Vous méprisez trop les hommes pour vouloir vous charger de les conduire[3] : d'ailleurs vous êtes trop détaché des richesses et de l'éclat de la royauté, pour vouloir acheter cet éclat par les peines attachées au gouvernement des peuples. Hazaël répondit : Ne croyez pas, ô Crétois, que je méprise les hommes. Non, non : je sais combien il est grand de travailler à les rendre bons et heureux; mais ce travail est rempli de peines et de dangers. L'éclat qui y est attaché est faux, et ne peut éblouir que des âmes vaines. La vie est courte; les grandeurs irritent[4] plus les passions, qu'elles ne peuvent les contenter : c'est pour apprendre à me passer de ces faux biens, et non pas pour y parvenir, que je suis venu de si loin. Adieu : je ne songe qu'à retourner dans une vie paisible et retirée, où la sagesse nourrisse mon cœur, et où les espérances qu'on tire de la vertu, pour une autre meilleure vie après la mort[5], me consolent dans les chagrins de la vieillesse. Si j'avais quelque

1. Avec le sens de : conseiller. Voyez Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, ch. XVIII : « Vous faut-il d'autre conseil que moi quand il s'agit de livrer bataille. » Le mot « conseil » s'emploie encore pour « conseiller » dans la langue du palais.
2. D'après ce que nous venons d'entendre.
3. Un roi conduit les peuples comme un pasteur ses troupeaux.
4. Au sens latin de : exciter.
5. Les espérances que l'on a, si l'on est vertueux, d'une autre vie meilleure que la vie présente.

chose à souhaiter, ce ne serait pas d'être roi, ce serait de ne me séparer jamais de ces deux hommes que vous voyez.

Enfin les Crétois s'écrièrent, parlant à Mentor : Dites-nous, ô le plus sage et le plus grand de tous les mortels, dites-nous donc qui est-ce que nous pouvons choisir pour notre roi : nous ne vous laisserons point aller, que vous ne nous ayez appris le choix que nous devons faire. Il leur répondit : Pendant que j'étais dans la foule des spectateurs, j'ai remarqué un homme qui ne témoignait aucun empressement[1] : c'est un vieillard assez vigoureux. J'ai demandé quel homme c'était ; on m'a répondu qu'il s'appelait Aristodème. Ensuite j'ai entendu qu'on lui disait que ses deux enfants étaient au nombre de ceux qui combattaient ; il a paru n'en avoir aucune joie : il a dit que, pour l'un, il ne lui souhaitait point les périls de la royauté, et qu'il aimait trop la patrie pour consentir que l'autre régnât jamais. Par là j'ai compris que ce père aimait d'un amour raisonnable l'un de ses enfants qui a de la vertu, et qu'il ne flattait point l'autre dans ses dérèglements. Ma curiosité augmentant[2], j'ai demandé quelle a été la vie de ce vieillard. Un de vos citoyens m'a répondu : Il a longtemps porté les armes, et il est couvert de blessures ; mais sa vertu sincère[3] et ennemie de la flatterie l'avait rendu incommode à Idoménée. C'est ce qui empêcha ce roi de s'en[4] servir dans[5] le siège de Troie : il craignit un homme qui lui donnerait de sages conseils qu'il ne pourrait se résoudre à suivre[6] ; il fut même jaloux de la gloire que cet homme ne manquerait pas d'acquérir bientôt ; il oublia tous ses services ; il le laissa ici pauvre, méprisé des hommes grossiers et lâches qui n'estiment que les richesses, mais content dans sa pauvreté. Il vit gaîment dans un endroit écarté de l'île, où il cultive son

1. Au milieu de tous les citoyens inquiets et agités, les uns par désir d'obtenir la royauté, les autres par désir de voir les combattants.

2. Proposition participiale absolue, rappelant l'ablatif absolu des Latins.

3. N'ayant rien d'affecté et parlant avec franchise.

4. Le pronom « en » s'applique aussi bien aux personnes qu'aux choses, surtout au XVII[e] siècle.

5. Au moment du siège de Troie et pour l'aider.

6. Idoménée, comme on le verra plus loin, se laissait facilement entraîner par ses passions et écoutait volontiers les flatteurs.

champ de ses propres mains. Un de ses fils travaille avec lui; ils s'aiment tendrement; ils sont heureux. Par leur frugalité et par leur travail, ils se sont mis dans l'abondance des choses nécessaires à une vie simple. Le sage vieillard donne aux pauvres malades de son voisinage tout ce qui lui reste au delà de ses besoins et de ceux de son fils [1]. Il fait travailler tous les jeunes gens; il les exhorte, il les instruit; il juge tous les différends de son voisinage; il est le père de toutes les familles. Le malheur de la sienne est d'avoir [2] un second fils qui n'a voulu suivre aucun de ses conseils. Le père, après l'avoir longtemps souffert pour tâcher de le corriger de ses vices, l'a enfin chassé : il s'est abandonné à une folle ambition et à tous les plaisirs.

Voilà, ô Crétois, ce qu'on m'a raconté : vous devez savoir si ce récit est véritable. Mais si cet homme est tel qu'on le dépeint, pourquoi faire des jeux? pourquoi assembler tant d'inconnus? Vous avez au milieu de vous un homme qui vous connaît et que vous connaissez; qui sait [3] la guerre; qui a montré son courage non seulement contre les flèches et contre les dards, mais contre l'affreuse pauvreté; qui a méprisé les richesses acquises par la flatterie; qui aime le travail; qui sait combien l'agriculture [4] est utile à un peuple; qui déteste le faste; qui ne se laisse point amollir par un amour aveugle de ses enfants; qui aime la vertu de l'un, et qui condamne le vice de l'autre; en un mot, un homme qui est déjà le père [5] du peuple. Voilà votre roi, s'il est vrai que vous désiriez de faire régner chez vous les lois du sage Minos.

Tout le peuple s'écria : Il est vrai, Aristodème est tel que vous le dites; c'est lui qui est digne de régner. Les vieillards le firent appeler : on le chercha dans la foule, où il était confondu avec les derniers du peuple. Il parut tranquille [6]. On lui déclara qu'on le faisait roi. Il répondit : Je n'y puis consentir qu'à trois

1. Une fois ses besoins et ceux de son fils contentés.
2. Est que lui, Aristodème, a un second fils...
3. Connaît l'art de la guerre pour l'avoir expérimenté par lui-même.
4. Toujours mise au premier rang par Fénelon.
5. Titre que doit ambitionner tout roi, selon l'auteur.
6. Nous avons vu plus haut : « J'ai remarqué un homme qui ne témoignait aucun empressement. »

conditions : la première, que je quitterai la royauté dans deux ans, si je ne vous rends meilleurs que vous n'êtes, et si vous résistez aux lois ; la seconde, que je serai libre de continuer une vie simple et frugale ; la troisième, que mes enfants n'auront aucun rang et qu'après ma mort on les traitera sans distinction, selon leur mérite, comme le reste des citoyens[1].

A ces paroles, il s'éleva dans l'air mille cris de joie. Le diadème fut mis par le chef[2] des vieillards, gardes des lois, sur la tête d'Aristodème. On fit des sacrifices à Jupiter et aux autres grands dieux. Aristodème nous fit des présents, non pas avec la magnificence ordinaire aux rois, mais avec une noble simplicité. Il donna à Hazaël les lois de Minos écrites de la main de Minos même ; il lui donna aussi un recueil de toute l'histoire de Crète, depuis Saturne et l'âge d'or[3] ; il fit mettre dans son vaisseau des fruits de toutes les espèces qui sont bonnes en Crète et inconnues dans la Syrie, et lui offrit tous les secours dont il pourrait avoir besoin.

Comme nous pressions notre départ, il nous fit préparer un vaisseau avec un grand nombre de bons rameurs et d'hommes armés ; il y fit mettre des habits pour nous et des provisions. A l'instant même il s'éleva un vent favorable pour aller à Ithaque : ce vent, qui était contraire à Hazaël, le contraignit[4] d'attendre. Il nous vit partir ; il nous embrassa comme des amis qu'il ne devait jamais revoir. Les dieux sont justes, disait-il ; ils voient une amitié qui n'est fondée que sur la vertu : un jour ils nous réuniront ; et ces champs fortunés[5], où l'on dit que les justes jouissent après la mort d'une paix éternelle, verront nos âmes se rejoindre pour ne se séparer jamais. O si mes cendres pouvaient aussi être recueillies avec les vôtres !... En pronon-

1. Les conditions imposées par Aristodème ne peuvent que plaire aux Crétois et prouvent la sagesse du nouveau roi. Voilà bien l'homme qui ne cherche pas la royauté, et ne l'accepte que par amour pour ses concitoyens. « Nous ne devons qu'à notre seule patrie, a dit Mentor, quand elle nous confie l'autorité, le sacrifice de notre liberté pour travailler au bien public. »

2. Fénelon l'appelle plus haut : le premier des vieillards.

3. Voir le dict. myth. à l'article : SATURNE.

4. Voir page 56, note 4.

5. Autrement dit, les Champs Élysées. Voir le dict. myth.

çant ces mots, il versait des torrents de larmes, et les soupirs étouffaient sa voix. Nous ne pleurions [1] pas moins que lui : et il nous conduisit au vaisseau.

Pour Aristodème, il nous dit : C'est vous qui venez de me faire roi; souvenez-vous des dangers où vous m'avez mis. Demandez aux dieux qu'ils m'inspirent la vraie sagesse, et que je surpasse autant en modération les autres hommes, que je les surpasse en autorité. Pour moi je les prie de vous conduire heureusement dans votre patrie, d'y confondre l'insolence de vos ennemis, et de vous y faire voir en paix Ulysse régnant avec sa chère Pénélope. Télémaque, je vous donne un bon vaisseau plein de rameurs et d'hommes armés; ils pourront vous servir contre ces hommes injustes qui persécutent votre mère. O Mentor, votre sagesse, qui n'a besoin de rien, ne me laisse rien à désirer pour vous. Allez tous deux, vivez heureux ensemble; souvenez-vous d'Aristodème : et si jamais les Ithaciens ont besoin des Crétois, comptez sur moi jusqu'au dernier soupir de ma vie. Il nous embrassa; et nous ne pûmes, en le remerciant, retenir nos larmes.

Cependant le vent qui enflait nos voiles nous promettait une douce navigation. Déjà le mont Ida n'était plus à nos yeux que comme une colline; tous les rivages disparaissaient; les côtes du Péloponèse [2] semblaient s'avancer dans la mer pour venir au-devant de nous [3]. Tout à coup une noire tempête enveloppa le ciel [4], et irrita toutes les ondes de la mer. Le jour se changea

1. Déjà à la fin du livre III quand Télémaque quitte Narbal : « Je l'arrosai de mes larmes sans lui répondre; de profonds soupirs m'empêchaient de parler, nous nous embrassions en silence. » Sans doute la jeunesse pleure facilement et nous comprenons les larmes de Télémaque en quittant Narbal. Mais ici, connaissant à peine Aristodème, il n'avait aucune raison de verser tant de pleurs. Aristodème lui aussi nous paraît bien sensible. N'oublions pas cependant que nous avons affaire à une société primitive, à « l'enfance de l'humanité ». Les héros homériques pleurent souvent et pour des causes bien futiles. Énée, dans l'*Énéide*, nous paraît souvent, lui aussi, bien prompt à verser des larmes.

2. Presqu'île qui termine la Grèce au Sud et qui est jointe au continent par l'isthme de Corinthe.

3. Observation à la fois très pittoresque et très juste.

4. Voyez Virgile, *Énéide*, III, 198. « Les nuages enveloppent le jour et une nuit humide dérobe la vue du ciel. »

en nuit, et la mort se présenta à nous[1]. O Neptune[2], c'est vous qui excitâtes, par votre superbe trident[3], toutes les eaux de votre empire! Vénus[4], pour se venger de ce que nous l'avions méprisée jusque dans son temple de Cythère[5], alla trouver ce dieu; elle lui parla avec douleur; ses beaux yeux étaient baignés de larmes[6]: du moins, c'est ainsi que Mentor, instruit des choses divines, me l'a assuré. Souffrirez-vous, Neptune, disait-elle, que ces impies se jouent impunément de ma puissance? Les dieux mêmes la sentent[7], et ces téméraires mortels ont osé condamner[8] tout ce qui se fait dans mon île. Ils se piquent[9] d'une sagesse à toute épreuve, et ils traitent l'amour de folie. Avez-vous oublié que je suis née dans votre empire[10]? Que tardez-vous à ensevelir dans vos profonds abîmes ces deux hommes que je ne puis sentir?

A peine avait-elle parlé, que Neptune souleva les flots jusqu'au ciel: et Vénus rit, croyant notre naufrage inévitable. Notre pilote, troublé[11], s'écria qu'il ne pouvait plus résister aux vents qui nous poussaient avec violence vers les rochers: un coup de vent rompit notre mât; et, un moment après, nous entendîmes les pointes des rochers qui entr'ouvraient le fond du navire. L'eau entre de tous côtés; le navire s'enfonce; tous nos rameurs poussent de lamentables cris vers le ciel. J'embrasse Mentor, et je lui dis: Voici la mort; il faut la recevoir avec

1. Voyez Virgile, *Enéide*, I, 91: « Une nuit noire s'étend sur la mer et tout présente aux matelots l'image horrible de la mort. »
2. Voyez le dict. myth.
3. Neptune est toujours représenté un trident à la main.
4. Voyez sur Vénus le dict. myth.
5. Dans l'île de Chypre. — Télémaque et Mentor qui n'étaient pas entrés dans le temple s'étaient justement rencontrés pendant qu'Hazaël avait été faire un sacrifice à Vénus.
6. Si Vénus a ici les yeux baignés de larmes, ce n'est plus, comme chez Virgile, parce qu'elle craint pour son fils Énée. Elle ne pleure que parce que son pouvoir est dédaigné et elle veut se venger de Télémaque comme dans la tragédie d'Euripide, intitulée *Hippolyte*, elle se venge des mépris du chasseur Hippolyte.
7. Vénus (c'est-à-dire l'Amour) est toute-puissante sur les Dieux.
8. Voyez le livre IV.
9. Se piquer de, c'est avoir la prétention d'être tel ou tel... « Le vrai honnête homme est celui qui ne se pique de rien. » La Rochefoucauld, *Maximes*, 203.
10. Vénus est née, selon la légende, de l'écume des mers.
11. C'est ce qui arrive dans l'*Enéide* au pilote Palinure (III, 198).

courage. Les dieux ne nous ont délivrés de tant de périls, que pour nous faire périr aujourd'hui. Mourons, Mentor, mourons. C'est une consolation pour moi de mourir avec vous ; il serait inutile de disputer notre vie contre la tempête.

Mentor me répondit : Le vrai courage trouve toujours quelque ressource. Ce n'est pas assez d'être prêt à recevoir tranquillement[1] la mort ; il faut, sans la craindre, faire tous ses efforts pour la repousser. Prenons, vous et moi, un de ces grands bancs de rameurs. Tandis que cette multitude d'hommes timides[2] et troublés regrette la vie sans chercher les moyens de la conserver, ne perdons pas un moment pour sauver la nôtre. Aussitôt il prend une hache, il achève de couper le mât qui était déjà rompu, et qui, penchant dans la mer, avait mis le vaisseau sur le côté ; il jette le mât hors du vaisseau, et s'élance dessus[3] au milieu des ondes furieuses ; il m'appelle par mon nom, et m'encourage pour le suivre[4]. Tel qu'un grand arbre que tous les vents conjurés attaquent, et qui demeure immobile sur ses profondes racines, en sorte que la tempête ne fait qu'agiter ses feuilles[5] ; de même Mentor, non seulement ferme et courageux mais doux et tranquille, semblait commander aux vents et à la mer. Je le suis : et qui aurait pu ne pas le suivre, étant encouragé par lui ?

Nous nous conduisions nous-mêmes sur ce mât flottant. C'était un grand secours pour nous, car nous pouvions nous asseoir dessus ; et, s'il eût fallu nager sans relâche, nos forces eussent été bientôt épuisées. Mais souvent la tempête faisait tourner cette grande pièce de bois, et nous nous trouvions enfoncés dans la mer : alors nous buvions l'onde amère, qui coulait de notre bouche, de nos narines, et de nos oreilles : nous étions

1. C'est-à-dire : d'une âme tranquille, calme, courageuse.
2. Au sens latin : lâches.
3. Dans l'*Odyssée* (V, 371), Ulysse parvient à éviter le naufrage, grâce à une poutre à laquelle il s'attache désespérément.
4. C'est-à-dire *pour que je le suive*.
5. Comparaison imitée d'Homère (*Iliade* XII, 131) et de Virgile (*Enéide* IV), 441). Voici celle qui se trouve dans Homère : « Tous les deux se tenaient devant les portes élevées, comme ces grands chênes des montagnes, qui résistent chaque jour au vent et à l'orage, maintenus dans le sol par de longues et profondes racines. »

contraints de disputer[1] contre les flots, pour rattraper le dessus de ce mât. Quelquefois aussi une vague haute comme une montagne venait passer sur nous; et nous nous tenions fermes, de peur que, dans cette violente secousse, le mât, qui était notre unique espérance, ne nous échappât[2].

Pendant que nous étions dans cet état affreux, Mentor, aussi paisible qu'il l'est maintenant sur ce siège de gazon, me disait : Croyez-vous, Télémaque, que votre vie soit abandonnée aux vents et aux flots? Croyez-vous qu'ils puissent vous faire périr sans l'ordre des dieux? Non, non; les dieux décident de tout. C'est donc les dieux, et non pas la mer, qu'il faut craindre. Fussiez-vous au fond des abîmes, la main de Jupiter pourrait vous en tirer. Fussiez-vous dans l'Olympe[3], voyant les astres sous vos pieds[4], Jupiter pourrait vous plonger au fond de l'abîme, ou vous précipiter dans les flammes du noir Tartare. J'écoutais et j'admirais ce discours, qui me consolait un peu; mais je n'avais pas l'esprit assez libre pour lui répondre. Il ne me voyait point : je ne pouvais le voir. Nous passâmes toute la nuit, tremblants de froid et demi-morts, sans savoir où la tempête nous jetait. Enfin les vents commencèrent à s'apaiser; et la mer mugissante ressemblait à une personne[5] qui, ayant été longtemps irritée, n'a plus qu'un reste de trouble et d'émotion, étant lasse de se mettre en fureur; elle grondait sourdement, et ses flots n'étaient presque plus que comme les sillons qu'on trouve dans un champ labouré.

Cependant, l'Aurore[6] vint ouvrir au Soleil les portes du ciel et nous annonça un beau jour. L'orient était tout en feu; et les étoiles, qui avaient été si longtemps cachées, reparurent, et

1. C'est-à-dire : lutter.
2. Traduit de Virgile, I, 105.
3. Voyez le dict. myth.
4. Voyez Virgile (*Bucoliques*, V, 56) : « Daphnis, resplendissant de lumière, admire les demeures nouvelles pour lui de l'Olympe et voit les nuages et les astres sous ses pieds. »
5. Cette comparaison des forces de la nature avec des êtres réels et animés est chose nouvelle alors en littérature.
6. Dans Homère et les poètes grecs « l'aurore aux doigts de rose » est chargée d'ouvrir les portes du ciel au soleil.

s'enfuirent à l'arrivée de Phébus[1]. Nous aperçûmes de loin la terre, et le vent nous en approchait : alors je sentis l'espérance renaître dans mon cœur. Mais nous n'aperçûmes aucun de nos compagnons : selon les apparences, ils perdirent courage, et la tempête les submergea tous avec le vaisseau. Quand nous fûmes auprès de la terre, la mer nous poussait contre des pointes de rochers qui nous eussent brisés ; mais nous tâchions de leur présenter le bout de notre mât : et Mentor faisait de ce mât ce qu'un sage pilote fait du meilleur gouvernail. Ainsi nous évitâmes ces rochers affreux, et nous trouvâmes enfin une côte douce et unie où, nageant sans peine, nous abordâmes sur le sable. C'est là que vous nous vîtes, ô grande déesse qui habitez cette île ; c'est là que vous daignâtes nous recevoir.

1. Voyez le dict. myth. à l'article Apollon.

RÉSUMÉ SOMMAIRE DU LIVRE VI

Calypso, ravie d'admiration par le récit de Télémaque et de plus en plus amoureuse du jeune héros, n'épargne rien pour faire partager son amour à Télémaque. Elle appelle à son aide la déesse de l'amour, Vénus. Celle-ci, qui, déjà (dans le livre précédent), avait essayé de se venger des dédains de Mentor et de Télémaque, n'hésite pas à secourir Calypso. Elle envoie dans l'île de Calypso son fils Cupidon avec ordre de percer de ses flèches le cœur de Télémaque. Le fils d'Ulysse éprouve bientôt pour la nymphe Eucharis une folle passion qui excite la colère et la jalousie de Calypso. La déesse ne cherche plus qu'à faire sortir Télémaque de son île et elle presse Mentor de construire un vaisseau. Mais sur les conseils de Cupidon les nymphes, qui toutes d'ailleurs ne laissent pas que d'être éprises de Télémaque, brûlent le navire. Télémaque éprouve une secrète joie de se voir retenu malgré lui auprès d'Eucharis. « Mentor vit bien que Télémaque allait retomber dans toutes ses faiblesses et qu'il n'y avait pas un seul moment à perdre. Il aperçut de loin au milieu des flots un vaisseau arrêté qui n'osait approcher de l'île, parce que tous les pilotes connaissaient que l'île de Calypso était inaccessible à tous les mortels. Aussitôt le sage Mentor poussant Télémaque, qui était assis sur le bord du rocher, le précipite dans la mer et s'y jette avec lui. Télémaque surpris de cette violente chute, but l'onde amère et devint le jouet des flots. Mais revenant à lui et voyant Mentor qui lui tendait la main pour lui aider à nager il ne songea plus qu'à s'éloigner de l'île fatale. »

LIVRE VII

Le vaisseau qui était arrêté, et vers lequel ils avançaient, était un vaisseau phénicien[1] qui allait dans l'Épire [2]. Ces Phéniciens avaient vu Télémaque au[3] voyage d'Égypte; mais ils n'avaient garde[4] de le reconnaître au milieu des flots. Quand Mentor fut assez près du vaisseau pour faire entendre sa voix, il s'écria d'une voix forte, en élevant sa tête au-dessus de l'eau : Phéniciens, si secourables à toutes les nations, ne refusez pas la vie à deux hommes qui l'attendent de votre humanité. Si le respect des dieux vous touche[5], recevez-nous dans votre vaisseau; nous irons partout où vous irez. Celui qui commandait répondit : Nous vous recevrons avec joie; nous n'ignorons pas ce qu'on doit faire pour des inconnus qui paraissent si malheureux. Aussitôt on les reçoit dans le vaisseau.

A peine y furent-ils entrés, que, ne pouvant plus respirer, ils demeurèrent immobiles; car ils avaient nagé longtemps et avec effort pour résister aux vagues. Peu à peu ils reprirent leurs forces : on leur donna d'autres habits, parce que les leurs

1. La Phénicie, nous le savons, est une contrée de l'Asie située entre la mer et le mont Liban. La ville des Phéniciens était Tyr.

2. Contrée de la Grèce septentrionale, au nord de l'Acarnanie, au sud de l'Illyrie, en face de l'île de Corcyre.

3. Dans le... pendant le...

4. N'avoir garde de... s'employait fréquemment au xviie siècle avec le sens de : n'avoir pas le pouvoir de, être bien éloigné de, et aussi bien pour les choses que pour les personnes. « Cette pièce fut mon coup d'essai et elle n'a garde d'être dans les règles puisque je ne savais pas alors qu'il y en eût. » Corneille, Examen de *Mélite*.

5. Cela veut dire, à la fois : si vous respectez les dieux et si vous aimez ceux qui les respectent.

étaient appesantis par l'eau qui les avait pénétré[1], et qui coulait de tous côtés. Lorsqu'ils furent en état de parler, tous ces Phéniciens, empressés autour d'eux, voulaient savoir leurs aventures. Celui qui commandait leur dit : Comment avez-vous pu entrer dans cette île d'où vous sortez? Elle est, dit-on, possédée[2] par une déesse cruelle, qui ne souffre jamais qu'on y aborde. Elle est même bordée de rochers affreux, contre lesquels la mer va follement combattre, et on ne pourrait en approcher sans faire naufrage. Aussi est-ce par un naufrage, répondit Mentor, que nous y avons été jetés. Nous sommes Grecs; notre patrie est l'île d'Ithaque, voisine de l'Épire, où vous allez. Quand même vous ne voudriez pas relâcher en Ithaque, qui est sur votre route, il nous suffirait que vous nous menassiez dans l'Épire; nous y trouverons des amis qui auront soin de nous faire faire le court trajet qui nous restera, et nous vous devrons à jamais[3] la joie de revoir ce que nous avons de plus cher au monde.

Ainsi c'était Mentor qui portait la parole; et Télémaque, gardant le silence le laissait parler : car les fautes[4] qu'il avait faites dans l'île de Calypso augmentèrent beaucoup sa sagesse. Il se défiait de lui-même; il sentait le besoin de suivre toujours les sages conseils de Mentor; et quand il ne pouvait lui parler pour lui demander ses avis, du moins il consultait ses yeux, et tâchait de deviner toutes ses pensées.

Le commandant phénicien, arrêtant ses yeux sur Télémaque, croyait se souvenir de l'avoir vu; mais c'était un souvenir confus qu'il ne pouvait démêler[5]. Souffrez, lui dit-il, que

1. Quelques éditions écrivent « pénétrés », et de fait l'orthographe de Fénelon est hésitante et variable. — Quand le participe passé est précédé de son régime l'accord est indispensable aujourd'hui, mais non au XVIIe siècle. Voyez entre autres exemples, Corneille, *Cinna*, I, III :

> Là par un long récit de toutes les misères
> Que durant notre enfance ont *enduré* nos pères.

2. A un sens bien plus fort que « occupée ».
3. C'est à vous seul que reviendra notre éternelle reconnaissance.
4. Il s'était laissé tromper par les paroles artificieuses de Calypso; il avait aimé la nymphe Eucharis; il aurait été empêché par la violence de sa passion, sans Mentor, de continuer son voyage à la recherche de son père.
5. Voyez au livre I : « Elle (Calypso) ne pouvait démêler ses pensées confuses », c'est-à-dire : mettre de l'ordre, éclairer.

je vous demande si vous vous souvenez de m'avoir vu autrefois, comme il me semble que je me souviens de vous avoir vu. Votre visage ne m'est point inconnu, il m'a d'abord frappé[1]; mais je ne sais où je vous ai vu : votre mémoire aidera peut-être la mienne.

Alors Télémaque lui répondit avec un étonnement mêlé de joie : Je suis, en vous voyant, comme vous êtes à mon égard ; je vous ai vu, je vous reconnais; mais je ne puis me rappeler si c'est en Égypte ou à Tyr. Alors ce Phénicien, tel qu'un homme qui s'éveille le matin, et qui rappelle peu à peu de loin le songe fugitif qui a disparu à son réveil s'écrie tout à coup : Vous êtes Télémaque, que Narbal[2] prit en amitié lorsque nous revînmes d'Égypte. Je suis son frère, dont il vous aura sans doute parlé souvent. Je vous laissai entre ses mains après l'expédition d'Égypte : il me fallut aller au delà de toutes les mers dans la fameuse Bétique[3], auprès des Colonnes[4] d'Hercule. Ainsi je ne fis que vous voir, et il ne faut pas s'étonner si j'ai eu tant de peine à vous reconnaître d'abord.

Je vois bien, répondit Télémaque, que vous êtes Adoam. Je ne fis presque alors que vous entrevoir; mais je vous ai connu par les entretiens de Narbal. O quelle joie de pouvoir apprendre par vous des nouvelles d'un homme qui me sera toujours si cher! Est-il toujours à Tyr? ne souffre-t-il point quelque cruel traitement du soupçonneux et barbare Pygmalion[5]? Adoam répondit en l'interrompant : Sachez, Télémaque, que la fortune favorable vous confie à un homme qui prendra toutes sortes de soins de vous. Je vous ramènerai dans l'île d'Ithaque avant

1. Frapper, dans ce sens, signifie faire impression sur quelqu'un. Voyez Voltaire, *Oreste*, III, IV :

> L'un d'eux est ce héros dont les traits m'ont frappée.

2. Voyez le résumé du livre III.
3. Nom tiré du fleuve Bétis (aujourd'hui Guadalquivir); la Bétique est située dans la partie méridionale de l'Hispanie (Espagne).
4. Calpé et Abyla. D'après la légende, Hercule aurait séparé ces deux montagnes et réuni par le détroit de Gadès (aujourd'hui Gibraltar) la Méditerranée et l'Océan.
5. Voyez le livre III.

que d'aller en Épire, et le frère de Narbal n'aura pas moins d'amitié pour vous que Narbal même.

Ayant parlé ainsi, il remarqua que le vent qu'il attendait commençait à souffler; il fit lever les ancres, mettre[1] les voiles, et fendre la mer à force de rames. Aussitôt il prit à part Télémaque et Mentor pour les entretenir.

Je vais, dit-il, regardant Télémaque, satisfaire votre curiosité. Pygmalion n'est plus : les justes dieux en ont délivré la terre. Comme il ne se fiait à personne, personne ne pouvait se fier à lui. Les bons se contentaient de gémir, et de fuir ses cruautés, sans pouvoir se résoudre à lui faire aucun mal; les méchants ne croyaient pouvoir assurer leur vie qu'en finissant la sienne; il n'y avait point de Tyrien qui ne fût chaque jour en danger d'être l'objet de ses défiances[2]. Ses gardes mêmes étaient plus exposés que les autres : comme sa vie était entre leurs mains, il les craignait plus que tout le reste des hommes; sur le moindre soupçon, il les sacrifiait à sa sûreté. Ainsi, à force de chercher sa sûreté, il ne pouvait plus la trouver[3]. Ceux qui étaient les dépositaires de sa vie étaient dans un péril continuel par[4] sa défiance, et ils ne pouvaient se tirer d'un état si horrible, qu'en prévenant, par la mort du tyran, ses cruels soupçons.

L'impie Astarbé, dont vous avez ouï[5] parler si souvent, fut la première à résoudre la perte du roi. Elle aima passionnément un jeune Tyrien fort riche, nommé Joazar, elle espéra de[6] le mettre sur le trône. Pour réussir dans ce dessein, elle persuada

1. C'est-à-dire : les déployer.

2. Et nous savons qu'une fois l'objet des défiances de Pygmalion, on était assuré de bientôt mourir. Télémaque faillit en faire la triste expérience au livre III. Astarbé le sauva, nous avons vu pourquoi.

3. Parce qu'il en était arrivé à se défier de tout le monde.

4. Par suite de sa défiance.

5. Le vieux verbe « ouïr, » vient directement du latin « audire » et veut donc dire : écouter, entendre.

6. « Espérer de » s'employait fréquemment au XVIIe siècle. Fénelon dit au livre I : « Ces barbares qui espéraient de prendre la ville. » Racine fait dire à Andromaque :

> Non, vous n'espérez plus de nous revoir encor
> Sacrés murs, que n'a pu conserver mon Hector.
>
> (*Andromaque*, I, IV.)

au roi que l'aîné de ses deux fils, nommé Phadaël, impatient de succéder à son père, avait conspiré contre lui : elle trouva de faux témoins pour prouver la conspiration. Le malheureux roi fit mourir son fils innocent. Le second, nommé Baléazar[1], fut envoyé à Samos[2], sous prétexte d'apprendre les mœurs et les sciences de la Grèce ; mais en effet parce qu'Astarbé fit entendre au roi qu'il fallait l'éloigner, de peur qu'il ne prît[3] des liaisons avec les mécontents. A peine fut-il parti que ceux qui conduisaient le vaisseau, ayant été corrompus par cette cruelle femme, prirent leurs mesures pour faire naufrage pendant la nuit ; ils se sauvèrent en nageant jusqu'à des barques étrangères qui les attendaient, et ils jetèrent le jeune prince au fond de la mer.

Cependant les amours d'Astarbé n'étaient ignorées que de Pygmalion, et il s'imaginait qu'elle n'aimerait jamais que lui seul. Ce prince si défiant était ainsi plein d'une aveugle confiance pour cette méchante femme : c'était l'amour qui l'aveuglait jusqu'à cet excès[4]. En même temps l'avarice[5] lui fit chercher des prétextes pour faire mourir Joazar dont[6] Astarbé était si passionnée ; il ne songeait qu'à ravir les richesses de ce jeune homme.

Mais pendant que Pygmalion était en proie à la défiance, à l'amour et à l'avarice, Astarbé se hâta de lui ôter la vie. Elle crut qu'il avait peut-être découvert quelque chose de ses infâmes amours avec ce jeune homme. D'ailleurs, elle savait que l'avarice seule suffirait pour porter le roi à une action[7] cruelle contre Joazar ; elle conclut qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour le prévenir. Elle voyait les principaux officiers du

1. Le nom de Baléazar est un nom fictif comme celui de Phadaël.
2. Ile de la mer Egée, près de la côte de l'Asie Mineure.
3. On ne dit plus « prendre » mais « avoir, former des liaisons avec quelqu'un ».
4. C'est-à-dire : au point d'être, lui si défiant, plein de confiance pour Astarbé.
5. Au sens latin de : avidité.
6. Fénelon aurait dû plutôt mettre : « pour lequel Astarbé était si passionnée ». Cependant on trouve dans Corneille (préface de *Sertorius*) : La femme dont je le fais encore si passionné.
7. C'est-à-dire : à agir cruellement.

palais prêts à tremper leurs mains dans le sang du roi; elle entendait parler tous les jours de quelque nouvelle conjuration; mais elle craignait de se fier à quelqu'un par qui elle serait trahie. Enfin il lui parut plus assuré d'empoisonner Pygmalion[1].

Il mangeait le plus souvent tout seul avec elle, et apprêtait lui-même tout ce qu'il devait manger, ne pouvant se fier qu'à ses propres mains. Il se renfermait dans le lieu le plus reculé de son palais, pour mieux cacher sa défiance, et pour n'être jamais observé quand il préparerait ses repas; il n'osait plus chercher aucun des plaisirs de la table; il ne pouvait se résoudre à manger d'aucune des choses qu'il ne savait pas apprêter lui-même. Ainsi, non seulement toutes les viandes cuites avec des ragoûts[2] par des cuisiniers, mais encore le vin, le pain, le sel, l'huile, le lait, et tous les autres aliments ordinaires, ne pouvaient être de son usage : il ne mangeait que des fruits qu'il avait cueillis lui-même dans son jardin, ou des légumes qu'il avait semés, et qu'il faisait cuire. Au reste, il ne buvait jamais d'autre eau que celle qu'il puisait lui-même dans une fontaine qui était renfermée dans un endroit de son palais dont il gardait toujours la clef. Quoiqu'il parût si rempli de confiance pour Astarbé, il ne laissait pas de se précautionner contre elle; il la faisait toujours manger et boire[3] avant lui de tout ce qui devait servir à son repas, afin qu'il ne pût point être empoisonné sans elle, et qu'elle n'eût aucune espérance de vivre plus longtemps que lui. Mais elle prit du contre-poison[4], qu'une vieille femme, encore plus méchante qu'elle et qui était la confidente de ses amours, lui avait fourni : après quoi elle ne craignit plus d'empoisonner le roi.

1. Le récit qui suit fait souvenir du meurtre d'Alexandre de Phères par sa femme. (Voyez Plutarque, *Vie de Pélopidas*.)

2. C'est-à-dire : des assaisonnements.

3. Britannicus, dans la crainte de Néron, faisait toujours goûter par un esclave les boissons qu'il devait prendre. (Voyez Tacite, *Annales*, XIII.)

4. On prenait beaucoup de contre-poisons chez les anciens, car les empoisonnements y étaient fréquents. Mithridate, roi de Pont, s'était ainsi rendu, paraît-il, invulnérable au poison, ou, probablement, à certains poisons végétaux. Mithridate, dans la tragédie de *Mithridate*, de Racine, dit :

> Contre tous les poisons soigneux de me défendre
> J'ai perdu tout le fruit que j'en pouvais attendre.

Voici comment elle y parvint. Dans le moment où ils allaient commencer leur repas, cette vieille dont j'ai parlé fit tout à coup du bruit à une porte. Le roi, qui croyait toujours qu'on allait le tuer, se trouble, et court à cette porte pour voir si elle est assez bien fermée. La vieille se retire : le roi demeure interdit, et ne sachant ce qu'il doit croire de ce qu'il a entendu : il n'ose pourtant ouvrir la porte pour s'éclaircir[1]. Astarbé le rassure, le flatte, et le presse de manger; elle avait déjà jeté du poison dans la coupe d'or pendant qu'il était allé à la porte[2]. Pygmalion, selon sa coutume, la fit boire la première; elle but sans crainte, se fiant au contre-poison. Pygmalion but aussi, et peu de temps après il tomba dans[3] une défaillance.

Astarbé, qui le connaissait capable de la tuer sur le moindre soupçon, commença à déchirer ses habits, à arracher ses cheveux, et à pousser des cris lamentables; elle embrassait le roi mourant; elle l'arrosait d'un torrent de larmes, car les larmes ne coûtaient rien à cette femme artificieuse. Enfin, quand elle vit que les forces du roi étaient épuisées, et qu'il était comme agonisant, dans la crainte qu'il ne revînt[4], et qu'il ne voulût la faire mourir avec lui, elle passa des caresses et des plus tendres marques d'amitié à la plus horrible fureur; elle se jeta sur lui, et l'étouffa[5]. Ensuite elle arracha de son doigt l'anneau[6] royal, lui ôta le diadème, et fit entrer Joazar, à qui elle donna l'un et l'autre. Elle crut que tous ceux qui avaient été attachés à elle ne manqueraient pas de suivre sa passion, et que son amant serait proclamé roi. Mais ceux qui avaient été les plus empressés à lui plaire étaient des esprits bas et mercenaires, qui étaient incapables d'une sincère affection : d'ailleurs, ils manquaient de courage, et craignaient les ennemis qu'Astarbé s'était attirés;

1. Ne s'emploie guère sans complément.
2. Pour parvenir à tromper Britannicus, Néron lui avait fait servir un breuvage trop chaud. Britannicus le fait goûter, puis boit. Il demande de l'eau fraîche. On lui en apporte; mais Néron avait eu soin d'y faire jeter du poison auparavant.
3. On dit plutôt aujourd'hui : tomber en défaillance.
4. Entendez : qu'il ne revînt à lui, qu'il ne reprît connaissance.
5. Tibère, selon Tacite (*Annales*, VI, 50), eut la même fin que Pygmalion.
6. L'anneau royal servait de cachet et était par suite un des insignes de la royauté.

enfin ils craignaient encore plus la hauteur, la dissimulation et la cruauté de cette femme impie : chacun, pour sa propre sûreté, désirait qu'elle pérît.

Cependant tout le palais est plein d'un tumulte affreux; on entend partout les cris de ceux qui disent : Le roi est[1] mort[2]. Les uns sont effrayés; les autres courent aux armes : tous paraissent en peine des suites[3], mais ravis de cette nouvelle. La renommée la fait voler de bouche en bouche dans toute la grande ville de Tyr, et il ne se trouve pas un seul homme qui regrette le roi; sa mort est la délivrance et la consolation de tout le peuple.

Narbal, frappé d'un coup si terrible, déplora en homme de bien[4] le malheur de Pygmalion, qui s'était trahi lui-même en se livrant à l'impie Astarbé, et qui avait mieux aimé être un tyran monstrueux, que d'être, selon le devoir d'un roi, le père de son peuple[5]. Il songea au bien de l'État, et se hâta de rallier tous les gens de bien, pour s'opposer à Astarbé, sous laquelle on aurait eu un règne encore plus dur que celui qu'on voyait finir.

Narbal savait que Baléazar ne fut point noyé quand on le jeta dans la mer et ceux qui assurèrent à Astarbé qu'il était mort le firent[6] croyant qu'il l'était; mais, à la faveur de la nuit, il s'était sauvé en nageant, et des pêcheurs de Crète, touchés de com-

1. Remarquez tous ces présents qui donnent plus de vivacité à la narration.

2. Cette phrase rappelle le fameux passage sur la mort d'Henriette d'Angleterre dans l'oraison funèbre de Bossuet : « Partout on entend des cris... » (seulement chez Bossuet ce sont des cris de douleur). « O nuit effroyable où retentit tout à coup comme un éclat de tonnerre cette étonnante nouvelle : Madame se meurt! Madame est morte! »

3. Des conséquences.

4. Comme il convenait à un homme de bien qui, tout en haïssant le tyran, n'aurait jamais osé porter la main sur son maître et n'aurait jamais pu « se résoudre à lui faire aucun mal », comme dit plus haut Fénelon.

5. Nous avons déjà vu cette expression, qui reviendra constamment.

6. Le verbe « faire » remplace très souvent un verbe dont la répétition serait nécessaire et prend alors la signification de ce verbe. Voyez Corneille (*Horace*, II, III) :

> Elle (Albe) m'estime autant que Rome vous a fait,

et Voltaire (*Hist. de Charles XII*, liv. IV) : « Charles voulait braver les saisons comme il faisait ses ennemis. »

passion, l'avaient reçu dans leurs barques. Il n'avait pas osé retourner dans le royaume de son père, soupçonnant qu'on avait voulu le faire périr, et craignant autant la cruelle jalousie de Pygmalion que les artifices d'Astarbé. Il demeura longtemps errant et travesti[1] sur les bords de la mer, en Syrie, où les pêcheurs crétois l'avaient laissé; il fut même obligé de garder un troupeau pour gagner sa vie. Enfin il trouva moyen de faire savoir à Narbal l'état où il était; il crut pouvoir confier son secret à un homme d'une vertu si éprouvée[2]. Narbal, maltraité par le père, ne laissa[3] pas d'aimer le fils et de veiller pour ses intérêts : mais il n'en prit soin que pour l'empêcher de manquer jamais à ce qu'il devait à son père, et il l'engagea à souffrir patiemment sa mauvaise fortune.

Baléazar avait mandé à Narbal : Si vous jugez que je puisse vous[4] aller trouver, envoyez-moi un anneau d'or, et je comprendrai aussitôt qu'il sera temps de vous aller joindre. Narbal ne jugea point à propos, pendant la vie de Pygmalion, de faire venir Baléazar; il aurait tout hasardé[5] pour la vie du prince et pour la sienne propre : tant il était difficile de se garantir des recherches rigoureuses de Pygmalion. Mais aussitôt que ce malheureux roi eut fait une fin[6] digne de ses crimes, Narbal se hâta d'envoyer l'anneau d'or à Baléazar. Baléazar partit aussitôt, et arriva aux portes de Tyr dans le temps que toute la ville était en trouble pour savoir qui succéderait à Pygmalion. Baléazar fut aisément reconnu par les principaux Tyriens et par tout le peuple. On l'aimait, non pour l'amour du feu roi son père, qui était haï universellement, mais à cause de sa douceur et de sa modération. Ses longs malheurs mêmes lui donnaient je ne sais quel éclat qui relevait[7] toutes ses bon-

1. Déguisé.
2. Expression toute latine (*vir spectatæ virtutis*).
3. N'en aima pas moins le fils.
4. Au XVIIe siècle le pronom personnel, complément d'un infinitif, dépendant d'un autre verbe, se mettait souvent avant cet autre verbe.
5. Il eût mis en péril, en le faisant venir, et le prince et lui-même.
6. Expression très commune encore aujourd'hui.
7. Calypso dit au livre VI : « Irai-je la faire triompher et ferai-je servir ma beauté à relever la sienne. » « Relever » a le sens de : faire ressortir, mettre en relief.

nes qualités [1], et qui attendrissait tous les Tyriens en sa faveur.

Narbal assembla les chefs du peuple, les vieillards qui formaient le conseil, et les prêtres de la grande déesse [2] de Phénicie. Ils saluèrent Baléazar comme leur roi, et le firent proclamer par des hérauts. Le peuple répondit par mille acclamations de joie. Astarbé les entendit du fond du palais, où elle était renfermée avec son lâche et infâme Joazar. Tous les méchants dont elle s'était servie pendant la vie de Pygmalion l'avaient abandonnée; car les méchants craignent les méchants, s'en défient, et ne souhaitent point de les voir en autorité parce qu'ils connaissent combien ils en abuseraient. Mais pour les bons, les méchants s'en accommodent mieux, parce qu'au moins ils espèrent de [3] trouver en eux de la modération et de l'indulgence. Il ne restait plus autour d'Astarbé que certains complices de ses crimes les plus affreux, et qui ne pouvaient attendre que le supplice.

On força le palais : ces scélérats n'osèrent pas résister longtemps, et ne songèrent qu'à s'enfuir. Astarbé, déguisée en esclave, voulut se sauver dans la foule; mais un soldat la reconnut : elle fut prise, et on eut bien de la peine à empêcher qu'elle ne fût déchirée par le peuple en fureur. Déjà on avait commencé à la traîner dans la boue; mais Narbal la tira des mains de la populace. Alors elle demanda à parler à Baléazar, espérant de [4] l'éblouir par ses charmes, et de lui faire espérer qu'elle lui découvrirait des secrets importants. Baléazar ne put refuser de l'écouter. D'abord elle montra, avec sa beauté, une douceur et une modestie [5] capables de toucher les cœurs les plus irrités. Elle flatta Baléazar par les louanges les plus délicates et les plus insinuantes; elle lui représenta combien Pygmalion l'avait ai-

1. Nous retrouvons la même idée dans Racine (*Phèdre,* II, v) :

Les malheurs te prêtaient encor de nouveaux charmes.

Bossuet parle aussi de « ce je ne sais quoi d'achevé que les malheurs donnent aux grandes vertus ».

2. L'Astarté phénicienne.

3. Voyez page 72, note 6.

4. Voyez la note précédente. Cette expression reviendra quelques lignes plus bas.

5. Au sens latin : modération.

mée; elle le conjura par ses cendres[1] d'avoir pitié d'elle; elle invoqua les dieux, comme si elle les eût sincèrement adorés; elle versa des torrents de larmes[2]; elle se jeta aux genoux du nouveau roi : mais ensuite elle n'oublia rien pour lui rendre suspects et odieux tous ses serviteurs les plus affectionnés. Elle accusa Narbal d'être entré dans une conjuration contre Pygmalion, et d'avoir essayé de suborner[3] les peuples pour se faire roi au préjudice de Baléazar : elle ajouta qu'il voulait empoisonner ce jeune prince. Elle inventa de semblables calomnies contre tous les autres Tyriens qui aiment la vertu; elle espérait de trouver dans le cœur de Baléazar la même défiance et les mêmes soupçons qu'elle avait vus dans celui du roi son père. Mais Baléazar, ne pouvant plus souffrir la noire malignité[4] de cette femme, l'interrompit, et appela des gardes. On la mit en prison; les plus sages vieillards furent commis pour examiner toutes ses actions[5].

On découvrit avec horreur qu'elle avait empoisonné et étouffé Pygmalion : toute la suite de sa vie parut un enchaînement continuel de crimes monstrueux. On allait la condamner au supplice qui est destiné à punir les grands crimes dans la Phénicie; c'est d'être brûlé à petit feu : mais quand elle comprit qu'il ne lui restait plus aucune espérance, elle devint semblable à une Furie[6] sortie de l'enfer; elle avala du poison qu'elle portait toujours sur elle, pour se faire mourir, en cas[7] qu'on voulût lui faire souffrir de longs tourments. Ceux qui la gardèrent aperçurent[8] qu'elle souffrait une violente douleur : ils voulurent la secourir; mais elle ne voulut jamais leur répondre, et elle fit signe qu'elle ne voulait aucun soulagement.

1. C'est-à-dire par la seule chose qui restait au fils de son père.
2. Nous l'avons vu plus haut arroser d'un torrent de larmes le corps de Pygmalion mourant, « car, dit Fénelon, les larmes ne coûtaient rien à cette femme artificieuse ».
3. Corrompre par des pratiques secrètes.
4. Ce mot avait plus de force au XVIIe siècle qu'aujourd'hui; il conservait son sens étymologique de méchanceté.
5. Il convient de remarquer avec quel art Fénelon a rendu cette scène qu'a jouée Astarbé en grande comédienne et qu'il faudrait étudier dans le détail.
6. Voyez le dict. myth.
7. C'est-à-dire : pour le cas où.
8. On dirait plutôt aujourd'hui : s'aperçurent que.

On lui parla des justes dieux, qu'elle avait irrités : au lieu de témoigner la confusion et le repentir que ces fautes méritaient, elle regarda le ciel avec mépris et arrogance, comme pour insulter[1] aux dieux. La rage et l'impiété étaient peintes sur son visage mourant : on ne voyait plus aucun reste de cette beauté qui avait fait le malheur de tant d'hommes. Toutes ses grâces étaient effacées : ses yeux éteints roulaient dans sa tête et jetaient des regards farouches ; un mouvement convulsif agitait ses lèvres, et tenait sa bouche ouverte d'une horrible grandeur ; tout son visage, tiré et rétréci, faisait des grimaces hideuses ; une pâleur livide et une froideur[2] mortelle avait[3] saisi tout son corps. Quelquefois elle semblait se ranimer, mais ce n'était que pour pousser des hurlements. Enfin elle expira, laissant remplis d'horreur et d'effroi tous ceux qui la virent. Ses mânes[4] impies descendirent sans doute dans ces tristes lieux où les cruelles Danaïdes[5] puisent éternellement de l'eau dans des vases percés ; où Ixion[6] tourne à jamais sa roue ; où Tantale[7], brûlant de soif, ne peut avaler l'eau qui s'enfuit de ses lèvres ; où Sisyphe[8] roule inutilement un rocher qui retombe sans cesse ; et où Titye[9] sentira éternellement, dans ses entrailles toujours renaissantes, un vautour qui les ronge.

Baléazar, délivré de ce monstre, rendit grâces aux dieux par d'innombrables sacrifices. Il a commencé son règne par une conduite toute[10] opposée à celle de Pygmalion. Il s'est appliqué

1. Malgré certains grammairiens, on dit également bien : insulter quelqu'un et insulter à quelqu'un.
2. On dirait aujourd'hui : un froid, le mot « froideur » n'exprimant plus qu'un sentiment, le manque de chaleur morale, l'indifférence du cœur.
3. Le verbe peut, même aujourd'hui, ne s'accorder qu'avec le deuxième sujet.
4. On appelait ainsi la partie de l'être humain qui descendait dans le séjour des morts. C'était l'âme, ou encore, l'ombre.
5. Ici commence une énumération des supplices des grands criminels, énumération qu'on trouve très souvent dans la poésie classique. Voyez par exemple Ovide, *Métamorphoses*, IV, 457. Sur les Danaïdes, consultez le dict. myth.
6. Voyez le dict. myth.
7. Idem.
8. Idem.
9. Idem.
10. On mettrait aujourd'hui « tout opposée », tout étant considéré comme adverbe. Seuls les adjectifs féminins commençant soit par une consonne,

à faire refleurir le commerce [1], qui languissait tous les jours de plus en plus : il a pris les conseils de Narbal pour les principales affaires, et n'est pourtant point gouverné par lui ; car il veut tout voir par lui-même [2] : il écoute tous les différents avis qu'on veut lui donner, et décide ensuite sur ce qui lui paraît le meilleur. Il est aimé des peuples. En possédant les cœurs, il possède plus de trésors que son père n'en avait amassé par son avarice cruelle ; car il n'y a aucune famille qui ne lui donnât tout ce qu'elle a de bien, s'il se trouvait dans une pressante nécessité : ainsi, ce qu'il leur laisse est plus à lui que s'il le leur ôtait [3]. Il n'a pas besoin de se précautionner pour la sûreté de sa vie ; car il a toujours autour de lui la plus sûre garde, qui est l'amour des peuples [4]. Il n'y a aucun de ses sujets qui ne craigne de le perdre, et qui ne hasardât sa propre vie [5] pour conserver celle d'un si bon roi. Il vit heureux, et tout son peuple est heureux avec lui : il craint de charger [6] trop ses peuples ; ses peuples craignent de ne lui offrir pas une assez grande partie de leurs biens [7] : il les laisse dans l'abondance ; et cette abondance ne les rend ni indociles ni insolents ; car ils sont laborieux, adonnés au commerce, fermes à conserver la pureté des anciennes lois. La Phénicie est remontée au plus haut point de sa grandeur et de sa gloire. C'est à son jeune roi qu'elle doit tant de prospérités.

Narbal gouverne sous lui. O Télémaque, s'il vous voyait [8]

soit par une *h*, amènent une exception à la règle. Mais au XVII[e] siècle, on mettait très bien « toute » devant un adjectif féminin, même commençant par une voyelle. Chez Fénelon on trouve toujours « toute ». Ainsi au livre VI : « Eucharis demeurait derrière, toute interdite. »

1. Une des principales préoccupations de Fénelon.
2. Ce que fait toujours le bon roi.
3. Cette phrase se comprend très facilement : Les particuliers étant prêts à faire don au prince de leurs biens, ces biens sont entre leurs mains comme des dépôts et appartiennent au roi en réalité.
4. L'histoire de Pygmalion l'a bien prouvé.
5. Voyez le livre V : « Les sujets aimeront mieux mourir que de passer sous la domination d'un autre roi violent et injuste. »
6. Par des impôts.
7. On offrait de soi-même à Pygmalion une partie de ses biens, de peur qu'il ne prît tout. Les sujets de Baléazar, dans leur amour pour leur prince, se demandent chaque jour s'ils lui ont donné véritablement assez. La dîme, d'ailleurs, était réglementaire.
8. Avec le sens de : revoyait.

maintenant, avec quelle joie vous comblerait-il de présents[1] ! Quel plaisir serait-ce pour lui de vous renvoyer magnifiquement dans votre patrie ! Ne suis-je pas heureux de faire ce qu'il voudrait pouvoir faire lui-même, et d'aller dans l'île d'Ithaque mettre sur le trône le fils d'Ulysse, afin qu'il y règne aussi sagement que Baléazar règne à Tyr !

Après qu'Adoam eut parlé ainsi, Télémaque, charmé de l'histoire que ce Phénicien venait de raconter, et plus encore des marques d'amitié qu'il en recevait dans son malheur, l'embrassa[2] tendrement. Ensuite Adoam lui demanda par quelle aventure il était entré dans l'île de Calypso. Télémaque lui fit, à son tour, l'histoire de son départ de Tyr[3] ; de son passage dans l'île de Chypre ; de la manière dont il avait retrouvé Mentor[4] ; de leur voyage en Crète ; des jeux publics pour l'élection d'un roi après la fuite d'Idoménée ; de la colère de Vénus ; de leur naufrage ; du plaisir avec lequel Calypso les avait reçus[5] ; de la jalousie de cette déesse contre une de ses nymphes ; et de l'action de Mentor, qui avait jeté son ami dans la mer, dès qu'il vit le vaisseau phénicien[6].

Après ces entretiens, Adoam fit servir un magnifique repas, et, pour témoigner une plus grande joie, il rassembla tous les plaisirs dont on pouvait jouir. Pendant le repas, qui fut servi par de jeunes Phéniciens vêtus de blanc et couronnés de fleurs[7], on brûla les plus exquis parfums de l'Orient. Tous les bancs de rameurs étaient pleins de joueurs de flûte. Achitoas les interrompait de temps en temps par les doux accords de sa voix et de sa lyre, dignes d'être entendus à la table des dieux, et de ravir les oreilles d'Apollon même. Les Tritons[8], les Néréides[9],

1. Narbal, du vivant de Pygmalion, n'avait pu donner à Télémaque le moindre présent.
2. On s'embrasse aussi facilement que l'on pleure dans « l'heureuse simplicité » de ces temps anciens.
3. Voyez le livre III.
4. Voyez le livre IV.
5. Voyez le livre V.
6. Voyez le livre VI.
7. Cet accoutrement, familier aux anciens, était une marque d'honneur pour les hôtes qu'ils recevaient.
8. Voyez le dict. myth.
9. Idem.

toutes les divinités qui obéissent à Neptune, les monstres marins même, sortaient de leurs grottes humides et profondes pour venir en foule autour du vaisseau, charmés de cette mélodie[1]. Une troupe de jeunes Phéniciens d'une rare beauté, et vêtus de fin linge plus blanc que la neige, dansèrent longtemps les danses[2] de leur pays, puis celles d'Égypte, et enfin celles de la Grèce. De temps en temps des trompettes faisaient retentir l'onde jusqu'aux rivages éloignés. Le silence de la nuit, le calme de la mer, la lumière tremblante[3] de la lune répandue sur la face des ondes, le sombre azur du ciel semé de brillantes étoiles, servaient à rendre ce spectacle encore plus beau[4].

Télémaque, d'un naturel vif et sensible, goûtait tous ces plaisirs ; mais il n'osait y livrer son cœur. Depuis qu'il avait éprouvé avec tant de honte, dans l'île de Calypso, combien la jeunesse est prompte à s'enflammer, tous les plaisirs, même les plus innocents, lui faisaient peur ; tout lui était suspect. Il regardait Mentor, il cherchait sur son visage et dans ses yeux ce qu'il devait penser[5] de tous ces plaisirs.

Mentor était bien aise de le voir dans cet embarras, et ne faisait pas semblant de le remarquer. Enfin, touché de la modération de Télémaque, il lui dit en souriant : Je comprends ce que vous craignez : vous êtes louable de cette crainte ; mais il

1. On connaît l'histoire d'Arion, célèbre musicien grec (620 avant J.-C.). Il revenait d'Italie où il avait amassé de grandes richesses. Ses compagnons de voyage résolurent de le tuer pour s'emparer de ces richesses. Arion leur demanda en grâce de pouvoir jouer une dernière fois de la lyre, ce qu'il obtint. Ses chants terminés il se précipita dans les flots, mais un dauphin, que sa mélodie avait attiré près du navire, le reçut, le plaça sur son dos, et le porta au cap Ténare en Italie.

2. Danser des danses. Les redoublements d'expression sont très fréquents en grec et en latin, et ont passé en français. Voyez Bossuet, *Orais. fun.* : « Dormez votre sommeil, ô grands de la terre. »

3. Voyez Virgile (*Énéide*, VII, 6) : « La brise s'élève à l'approche de la nuit et la lune brillante ne refuse pas d'éclairer la marche de la flotte, les eaux resplendissant sous sa tremblante lumière. »

4. Fénelon est le premier qui se soit complu aux descriptions de la nature. Ici c'est un cadre très pittoresque pour le tableau que nous présente l'écrivain.

5. Voyez plus haut : « Il se défiait de lui-même et sentait le besoin de suivre toujours les sages conseils de Mentor ; et quand il ne pouvait parler pour lui demander ses avis, du moins il consultait ses yeux et tâchait de deviner toutes ses pensées. »

ne faut pas la pousser trop loin. Personne ne souhaitera jamais plus que moi que vous goûtiez des plaisirs ; mais des plaisirs qui ne vous passionnent[1] ni ne vous amollissent. Il vous faut des plaisirs qui vous délassent, et que vous possédiez[2], mais non pas des plaisirs qui vous possèdent et vous entraînent. Je vous souhaite des plaisirs doux et modérés, qui ne vous ôtent point la raison, et qui ne vous rendent jamais semblable à une bête en fureur. Maintenant il est à propos de vous délasser de toutes vos peines. Goûtez avec complaisance[3] pour Adoam les plaisirs qu'il vous offre ; réjouissez-vous, Télémaque, réjouissez-vous. La sagesse n'a rien d'austère ni d'affecté : c'est elle qui donne les vrais plaisirs ; elle seule les sait assaisonner pour les rendre purs et durables ; elle sait mêler les jeux et les ris avec les occupations graves et sérieuses ; elle prépare le plaisir par le travail, et elle délasse du travail par le plaisir. La sagesse n'a point de honte de paraître enjouée[4] quand il le faut.

En disant ces paroles, Mentor prit une lyre[5], et en joua avec tant d'art, qu'Achitoas, jaloux, laissa tomber la sienne de dépit ; ses yeux s'allumèrent, son visage troublé changea de couleur : tout le monde eût aperçu sa peine et sa honte, si la lyre de Mentor n'eût enlevé l'âme de tous les assistants. A peine osait-on respirer, de peur de troubler le silence, et de perdre quelque chose de ce chant divin : on craignait toujours qu'il finirait[6] trop tôt. La voix de Mentor n'avait aucune douceur efféminée ; mais elle était flexible, forte, et elle passionnait jusqu'aux moindres choses.

Il chanta d'abord les louanges de Jupiter[7], père et roi des

1. C'est-à-dire : qui vous entraînent au delà de ce qui est permis. Les plaisirs sont permis pourvu qu'ils ne deviennent pas une passion : car la passion prend l'être tout entier en sorte qu'il ne peut plus s'occuper d'autre chose.
2. C'est-à-dire : dont vous soyez le maître, que vous dirigiez à votre fantaisie.
3. Afin de ne pas le chagriner.
4. Cela rappelle le *dulce est desipere in loco* d'Horace. « La folie est douce à son heure. »
5. Les chants et la lyre accompagnent toujours les repas dans l'antiquité. Au VIII[e] livre de l'*Odyssée*, où Ulysse est reçu par les Phéaciens, Démodocos chante au milieu du repas.
6. On mettrait plutôt aujourd'hui : qu'il ne finît trop tôt.
7. Voyez le dict. myth.

dieux et des hommes[1], qui d'un signe de sa tête ébranle l'univers[2]. Puis il représenta Minerve[3] qui sort de sa tête, c'est-à-dire la sagesse, que ce dieu forme au dedans de lui-même, et qui sort de lui pour instruire les hommes dociles. Mentor chanta ces vérités d'un ton si religieux et si sublime que toute l'assemblée crut être transportée au plus haut de l'Olympe, à la face[4] de Jupiter, dont les regards sont plus perçants que son tonnerre. Ensuite il chanta le malheur du jeune Narcisse[5], qui, devenant follement amoureux de sa propre beauté, qu'il regardait sans cesse au bord d'une fontaine, se consuma lui-même de douleur, et fut changé en une fleur qui porte son nom[6]. Enfin il chanta aussi la funeste mort du bel Adonis[7], qu'un sanglier[8] déchira, et que Vénus, passionnée pour lui, ne put ranimer[9] en faisant au ciel des plaintes amères[10].

Tous ceux qui l'écoutèrent ne purent retenir leurs larmes, et chacun sentait je ne sais quel plaisir en pleurant. Quand il eut cessé de chanter, les Phéniciens étonnés se regardaient les uns les autres. L'un disait : C'est Orphée[11] ; c'est ainsi qu'avec une lyre il apprivoisait les bêtes farouches, et enlevait[12] les bois et les rochers ; c'est ainsi qu'il enchanta Cerbère[13], qu'il suspendit les tourments d'Ixion et des Danaïdes, et qu'il toucha l'inexorable Pluton[14], pour tirer des enfers la belle Eurydice[15].

1. Expression empruntée à Homère et à Virgile.
2. Idem.
3. Voyez le dict. myth.
4. En présence de.
5. Voyez le dict. myth.
6. Légende racontée par Ovide (*Métamorphoses*, III, 407).
7. Voyez le dict. myth.
8. Lequel, dit-on, n'était autre que Mars furieux de voir Vénus lui préférer Adonis.
9. Elle obtint du moins qu'Adonis revît la lumière du jour pendant la moitié de l'année.
10. Cette légende est racontée par Bion (*Idylles*, I) ; Théocrite (*Idylle* X, 5) ; Ovide (*Métamorphoses*, X).
11. Voyez le dict. myth.
12. C'est-à-dire : les attirait et les entraînait.
13. Cf. le dict. myth.
14. Idem (ainsi que pour Ixion et les Danaïdes).
15. La légende d'Orphée allant aux enfers chercher sa femme, Eurydice, a été chantée par Virgile (*Géorgiques*, IV) ; Ovide (*Métamorphoses*, X).

Un autre s'écriait : Non, c'est Linus[1], fils d'Apollon. Un autre répondait : Vous vous trompez, c'est Apollon[2] lui-même. Télémaque n'était guère moins surpris que les autres, car il n'avait jamais cru que Mentor sût, avec tant de perfection, chanter et jouer de la lyre.

Achitoas, qui avait eu le loisir de cacher sa jalousie, commença à donner des louanges à Mentor; mais il rougit en le louant, et il ne put achever son discours. Mentor, qui voyait son trouble, prit la parole, comme s'il eût voulu l'interrompre, et tâcha de le consoler, en lui donnant toutes les louanges qu'il méritait. Achitoas ne fut pas consolé; car il sentit que Mentor le surpassait encore plus par sa modestie que par les charmes de sa voix.

Cependant Télémaque dit à Adoam : Je me souviens que vous m'avez parlé d'un voyage que vous fîtes dans la Bétique[3] depuis que nous fûmes partis d'Égypte. La Bétique est un pays dont on raconte tant de merveilles qu'à peine peut-on les croire. Daignez m'apprendre si tout ce qu'on en dit est vrai. Je serai fort aise, répondit Adoam, de vous dépeindre ce fameux pays, digne de votre curiosité, et qui surpasse tout ce que la renommée en publie. Aussitôt il commenca ainsi :

Le fleuve Bétis[4] coule dans un pays fertile, et sous un ciel doux, qui est toujours serein. Le pays a pris le nom du fleuve, qui se jette dans le grand Océan, assez près des Colonnes[5] d'Hercule, et de cet endroit où la mer furieuse, rompant ses digues, sépara autrefois la terre de Tharsis[6] d'avec la grande Afrique. Ce pays semble avoir conservé les délices de l'âge d'or[7]. Les hivers y sont tièdes, et les rigoureux aquilons n'y soufflent jamais[8]. L'ardeur de l'été y est toujours tempérée par

1. Voyez le dict. myth.
2. Idem.
3. Voyez page 26, note 6.
4. Aujourd'hui le Guadalquivir. Dans la description de la Bétique, Fénelon va se laisser entraîner encore une fois par son imagination.
5. Voyez page 71, note 4.
6. C'est le même pays que Tartesse, île d'Espagne, à l'embouchure du Guadalquivir.
7. Voyez le dict. myth. à l'article SATURNE.
8. Homère dit des Champs Élysées : « Là jamais de neige; un hiver de

des zéphyrs rafraîchissants, qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux hymen du printemps et de l'automne[1], qui semblent se donner la main. La terre, dans les vallons et dans les campagnes unies, y porte chaque année une double moisson. Les chemins y sont bordés de lauriers, de grenadiers, de jasmins, et d'autres arbres toujours verts et toujours fleuris. Les montagnes sont couvertes de troupeaux, qui fournissent des laines fines, recherchées de toutes les nations connues[2]. Il y a plusieurs mines d'or et d'argent dans ce beau pays; mais les habitants, simples et heureux dans leur simplicité, ne daignent pas seulement compter l'or et l'argent parmi leurs richesses; ils n'estiment que ce qui sert véritablement aux besoins de l'homme.

Quand nous avons commencé à faire notre commerce chez ces peuples, nous avons trouvé l'or et l'argent parmi eux employés aux mêmes usages que le fer; par exemple, pour des socs de charrue[3]. Comme ils ne faisaient aucun commerce au dehors, ils n'avaient besoin d'aucune monnaie. Ils sont presque tous bergers ou laboureurs. On voit en ce pays peu d'artisans : car ils ne veulent souffrir que les arts qui servent aux véritables nécessités[4] des hommes; encore même la plupart des hommes en ce pays, étant adonnés[5] à l'agriculture ou à conduire[6] des

courte durée et jamais de pluie; mais sans cesse l'océan y envoie le souffle tempéré du zéphyr pour rafraîchir les mortels. » (*Odyssée*, IV, 566.) Fénelon nous donne, au livre XIV, une description complète des Champs Elysées : « Mille petits ruisseaux d'une onde pure arrosaient ces beaux lieux et y faisaient sentir une délicieuse fraîcheur; un nombre infini d'oiseaux faisaient résonner ces bocages de leur doux chant... Le jour n'y finit point, et la nuit avec ses sombres voiles y est inconnue; une lumière pure et douce se répand autour des corps de ces hommes justes et les environne de ses rayons comme d'un vêtement... » etc.

1. Fénelon a déjà dit (livre III) des environs de Tyr : « Le printemps et l'automne y règnent ensemble pour y joindre les fleurs et les fruits. »

2. Martial (IX, 62, 2) parle avec éloge des troupeaux de ce pays. « Les toisons se dorent du blond éclat du métal; les troupeaux sont comme revêtus de feuilles d'or. »

3. Cela est pourtant peu admissible, l'or n'offrant ni la résistance ni le tranchant du fer.

4. Avec le sens de : besoins.

5. Nous avons vu plus haut : adonnés au commerce.

6. On attendait plutôt un deuxième substantif.

troupeaux, ne laissent[1] pas d'exercer les arts nécessaires pour leur vie simple et frugale.

Les femmes[2] filent cette belle laine, et en font des étoffes fines d'une merveilleuse blancheur ; elles font le pain, apprêtent à manger; et ce travail leur est facile, car on vit en ce pays de fruits ou de lait[3], et rarement de viandes. Elles font de leurs moutons une légère chaussure pour elles, pour leurs maris, et pour leurs enfants; elles font des tentes, dont les unes sont de peaux cirées et les autres d'écorces d'arbres; elles tiennent les maisons dans un ordre et une propreté admirables et font tous les habits de la famille, Leurs habits sont aisés à faire; car, en ce doux climat, on ne porte qu'une pièce d'étoffe fine et légère, qui n'est point taillée, et que chacun met à longs plis autour de son corps pour la modestie[4], lui donnant la forme qu'il veut.

Les hommes n'ont d'autres arts à exercer, outre la culture des terres et la conduite des troupeaux, que l'art de mettre le bois et le fer en œuvre[5]; encore même ne se servent-ils guère du fer, excepté pour les instruments nécessaires au labourage. Tous les arts qui regardent[6] l'architecture leur sont inutiles: car ils ne bâtissent jamais de maison. C'est, disent-ils, s'attacher trop à la terre, que de s'y faire une demeure qui dure beaucoup plus que nous; il suffit de se défendre des injures de l'air. Pour tous les autres arts estimés chez les Grecs, chez les Égyptiens, et chez tous les autres peuples bien policés[7], ils les désertent, comme des inventions de la vanité et de la mollesse[8].

1. Tournure fréquente chez Fénelon et que nous avons déjà rencontrée. Traduisez ici : n'en exercent pas moins.

2. Après avoir parlé du peuple bétique en général, il parle des occupations des femmes en particulier; puis il exposera celles des hommes.

3. C'est donc une vie frugale par excellence.

4. Le mot a ici le sens de : pudeur, décence.

5. Mettre en œuvre, c'est se servir de quelque chose pour l'employer à quelque usage.

6. C'est-à-dire : ont rapport à, servent à.

7. Bien administrés, au sens étymologique.

8. Voilà encore un tableau idéal de la vie pastorale et primitive. Comme Platon, comme Virgile, il aime à reporter son esprit vers un passé lointain. La condition et la vie des bergers ont toujours attiré Fénelon; il les a sans cesse vantés (Voyez *Fables*, II, IV, etc.). L'amour de la nature est très vif chez lui et l'étude de l'antiquité développa encore davantage ce goût. Cette passion pour la vie des champs explique les peintures enchan-

Quand on leur parle des peuples qui ont l'art de faire des bâtiments superbes, des meubles d'or et d'argent, des étoffes ornées de broderies et de pierres précieuses, des parfums exquis, des mets délicieux, des instruments dont l'harmonie charme, ils répondent en ces termes : Ces peuples sont bien malheureux d'avoir employé tant de travail et d'industrie à se corrompre eux-mêmes! Ce superflu[1] amollit, enivre, tourmente[2] ceux qui le possèdent : il tente ceux qui en sont privés, de[3] vouloir l'acquérir par l'injustice et par la violence. Peut-on nommer bien un superflu qui ne sert qu'à rendre les hommes mauvais? Les hommes de ce pays sont-ils plus sains et plus robustes que nous? vivent-ils plus longtemps? sont-ils plus unis entre eux? mènent-ils une vie plus libre, plus tranquille, plus gaie? Au contraire, ils doivent être jaloux les uns des autres, rongés par une lâche et noire[4] envie, toujours agités par l'ambition, par la crainte, par l'avarice[5], incapables[6] des plaisirs purs et simples, puisqu'ils sont esclaves de tant de fausses nécessités dont ils font dépendre tout leur bonheur[7].

C'est ainsi, continuait Adoam, que parlent ces hommes sages, qui n'ont appris la sagesse qu'en étudiant la simple nature[8]. Ils ont horreur de notre politesse[9], et il faut avouer que

teresses qu'il nous en fait et, par contre, ses satires continuelles contre le luxe (non seulement dans le *Télémaque*, mais dans sa lettre à l'Académie (X), mais dans ses fables et ses dialogues, mais enfin dans sa correspondance). Ne trouvait-il pas d'ailleurs dans le contraste du présent avec le passé une belle leçon à donner?

1. Il y a comme du mépris dans ce mot.

2. Ces biens enivrent d'abord, mais ils deviennent ensuite une torture. (Tourmenter a ici son sens étymologique de torturer.)

3. « Tente... de... » tournure peu correcte aujourd'hui. Fénelon dit au livre XIV, en parlant des richesses : « Qui tentent les hommes de chercher les plaisirs dangereux. »

4. Epithète fréquemment employé pour « l'envie ».

5. A la fois dans le sens d' « avidité » et dans celui de « parcimonie excessive ».

6. Tournure latine, *incapax* se met avec un substantif au génitif. Le sens est d'après l'étymologie : qui ne peuvent se contenter de plaisirs purs et simples.

7. Il faut avouer que ces peuples raisonnent fort bien... grâce à Fénelon.

8. La nature semble le meilleur maître pour Fénelon.

9. Mœurs polies, civilisées.

la leur[1] est grande dans leur aimable simplicité. Ils vivent tous ensemble sans partager les terres; chaque famille est gouvernée par son chef, qui en est le véritable roi. Le père de famille est en droit de punir chacun de ses enfants ou petits-enfants qui fait une mauvaise action; mais, avant que[2] de le punir, il prend les avis du reste de la famille. Ces punitions n'arrivent presque jamais; car l'innocence des mœurs, la bonne foi, l'obéissance, et l'horreur du vice, habitent dans cette heureuse terre. Il semble qu'Astrée[3], qu'on dit qui est[4] retirée dans le ciel, est encore ici-bas cachée parmi ces hommes. Il ne faut point de juges parmi eux, car leur propre conscience les juge. Tous les biens sont communs : les fruits des arbres, les légumes de la terre, le lait des troupeaux, sont des richesses si abondantes, que des peuples si sobres et si modérés n'ont pas besoin de les partager. Chaque famille errante[5] dans ce beau pays, transporte ses tentes d'un lieu en un autre, quand elle a consumé[6] les fruits et épuisé les pâturages de l'endroit où elle s'était mise. Ainsi, ils n'ont point d'intérêts à soutenir les uns contre les autres, et ils s'aiment tous d'une[7] amour fraternelle que rien ne trouble. C'est le retranchement[8] des vaines richesses et des plaisirs trompeurs, qui leur conserve cette paix, cette union et cette liberté. Ils sont tous libres et tous égaux. On ne voit

1. Leur politesse. Oui c'est une civilisation morale par opposition à notre civilisation tout extérieure. Dans la lettre à l'Académie, Fénelon appelle « élégante » et « noble » la simplicité des anciens.

2. Se dit aussi bien que : avant de.

3. Voyez le dict. myth.

4. C'est comme s'il y avait simplement : qu'on dit retirée. Cette tournure est très fréquente au XVIIe siècle et on la retrouve chez Fénelon (livre III) : « Et qu'on disait qui était venu avec Narbal. »

5. Vivant sans prendre une position définitive.

6. Détruit complètement (en les mangeant).

7. Amour après avoir toujours été du féminin dans l'ancienne langue pouvait être du féminin ou du masculin au XVIIe siècle. Aujourd'hui il n'est plus féminin qu'au pluriel, ou quelquefois en poésie. Corneille écrivait (*Polyeucte*, IV) :

Mais cette amour si ferme et si bien méritée
Que tu m'avais promise et que je t'ai portée.

8. Suppression totale de quelque chose. « Une mort chrétienne préparée... — par un retranchement des plaisirs et des consolations humaines. » (Fléchier, *Oraison funèbre de la duch. de Mont.*)

parmi eux aucune distinction, que celle qui vient de l'expérience des sages vieillards, ou de la sagesse extraordinaire de quelques jeunes hommes[1] qui égalent les vieillards consommés[2] en vertu. La fraude, la violence, le parjure, les procès, les guerres ne font jamais entendre leur voix cruelle et empestée[3], dans ce pays chéri des dieux. Jamais le sang humain n'a rougi cette terre; à peine y voit-on couler celui des agneaux[4]. Quand on parle à ces peuples des batailles sanglantes, des rapides conquêtes, des renversements d'États qu'on voit dans les autres nations, ils ne peuvent assez s'étonner. Quoi! disent-ils, les hommes ne sont-ils pas assez mortels[5], sans se donner encore les uns aux autres une mort précipitée[6]? La vie est si courte! et il semble qu'elle leur paraisse trop longue! Sont-ils sur la terre pour se déchirer les uns les autres, et pour se rendre mutuellement maheureux[7]?

Au reste, ces peuples de la Bétique ne peuvent comprendre qu'on admire tant les conquérants qui subjuguent les grands empires. Quelle folie, disent-ils[8], de mettre son bonheur à gouverner les autres hommes, dont[9] le gouvernement[10] donne tant de peine, si on veut les gouverner avec raison, et suivant la justice! Mais pourquoi prendre plaisir à les gouverner malgré eux? C'est tout ce qu'un homme sage peut faire, que de vou-

1. La phrase veut dire : Ils ne font entre eux aucune distinction, sauf pour les vieillards plus expérimentés et de jeunes hommes très sages.

2. Sens étymologique : achevés, accomplis, parfaits. Voyez Montesquieu, *Lettres persanes*, 78 : « Un homme consommé dans les sciences et enseveli dans de profondes lectures. »

3. Qui répand la peste, qui corrompt toute chose. Fénelon dit au livre VI : « Amour empesté. »

4. Certaines religions, comme la religion juive, défendent de faire couler même le sang des animaux.

5. Assez sujets et exposés à la mort.

6. Qui arrive avant le temps. Bossuet dans son oraison funèbre de Marie-Thérèse applique cette même épithète à la mort de cette princesse.

7. Pensée inspirée à Fénelon par un passage célèbre de Sénèque (*Questions naturelles*, V, 18).

8. Fénelon abuse du même procédé. Il fait trop parler ces peuples. Nous savons déjà d'ailleurs par le livre V ce que Fénelon pense du roi conquérant; mais écrivant pour un futur souverain, il se plaît à revenir sur les idées qui lui paraissent les plus importantes.

9. Desquels hommes.

10. L'action de les gouverner.

loir s'assujettir[1] à gouverner un peuple docile dont les dieux l'ont chargé, ou un peuple qui le prie d'être comme son père et son pasteur[2]. Mais gouverner les peuples contre leur volonté, c'est se rendre très misérable[3], pour avoir le faux[4] honneur de les tenir dans l'esclavage. Un conquérant est un homme que les dieux, irrités contre le genre humain, ont donné à la terre dans leur colère, pour ravager les royaumes, pour répandre partout l'effroi, la misère, le désespoir, et pour faire autant d'esclaves qu'il y a d'hommes libres[5]. Un homme qui cherche la gloire ne la trouve-t-il pas assez en conduisant avec sagesse ce que[6] les dieux ont mis dans ses mains? Croit-il ne pouvoir mériter des louanges qu'en devenant violent, injuste, hautain, usurpateur et tyrannique sur[7] tous ses voisins? Il ne faut jamais songer à la guerre que pour défendre sa liberté. Heureux[8] celui qui, n'étant point esclave d'autrui, n'a point la folle ambition de faire d'autrui son esclave! Ces grands conquérants, qu'on nous dépeint avec tant de gloire, ressemblent à ces fleuves débordés qui paraissent majestueux, mais qui ravagent toutes les fertiles campagnes qu'ils devraient seulement arroser[9].

Après qu'Adoam eut fait cette peinture de la Bétique, Télémaque, charmé, lui fit diverses questions curieuses[10]. Ces peuples, lui dit-il, boivent-ils du vin? Ils n'ont garde d'en boire, reprit Adoam, car ils n'ont jamais voulu en faire. Ce n'est pas

1. Les conquérants ne se doutent pas que plus ils gouvernent d'hommes, plus ils s'assujettissent eux-mêmes à un joug plus pénible.
2. Expression homérique que nous avons déjà remarquée.
3. Malheureux.
4. Honneur qui n'est un honneur qu'en apparence.
5. Voyez Bossuet (*Hist. Univers.*, III, 8) : « Veut-il (Dieu) faire des conquérants? Il fait marcher l'épouvante devant eux et il leur inspire à eux et à leurs soldats une hardiesse invincible. »
6. C'est-à-dire : les peuples dont les dieux l'ont chargé.
7. La préposition « sur » est amenée par le mot usurpateur. On dit d'ailleurs: exercer un pouvoir tyrannique sur; et Fénelon s'est laissé tromper par cette expression.
8. Bien des phrases et bien des développements commencent ainsi chez Fénelon.
9. Massillon dans son *Petit Carême* dit : « Il (le conquérant) aura passé comme un torrent pour ravager la terre et non comme un fleuve majestueux pour y porter la joie et l'abondance. »
10. N'est pas pris ici en mauvaise part.

qu'ils manquent de raisins; aucune terre n'en porte de plus délicieux; mais ils se contentent de manger le raisin comme les autres fruits, et ils craignent le vin comme le corrupteur des hommes. C'est une espèce de poison, disent-ils, qui met en fureur; il ne fait pas mourir l'homme, mais il le rend bête[1]. Les hommes peuvent conserver leur santé et leur force sans vin; avec le vin, ils courent risque de ruiner leur santé, et de perdre les bonnes mœurs.

Télémaque disait ensuite : Je voudrais bien savoir quelles lois règlent les mariages dans cette nation. Chaque homme, répondait Adoam, ne peut avoir qu'une femme, et il faut qu'il la garde tant qu'elle vit. L'honneur des hommes, en ce pays, dépend autant de leur fidélité à l'égard de leurs femmes, que l'honneur des femmes dépend, chez les autres peuples, de leur fidélité pour leurs maris. Jamais peuple ne fut si honnête, ni si jaloux de la pureté[2]. Les femmes y sont belles et agréables, mais simples, modestes et laborieuses. Les mariages y sont paisibles, féconds, sans tache. Le mari et la femme semblent n'être plus qu'une seule personne en deux corps différents. Le mari et la femme partagent ensemble tous les soins domestiques[3]; le mari règle toutes les affaires du dehors; la femme se renferme dans son ménage; elle soulage son mari; elle paraît n'être faite que pour lui plaire; elle gagne sa confiance, et le charme moins par sa beauté que par sa vertu. Ce vrai charme de leur société dure autant que leur vie. La sobriété, la modération et les mœurs pures de ce peuple lui donnent une vie longue et exempte de maladies. On y voit des vieillards de cent et de six vingts[4] ans, qui ont encore de la gaieté et de la vigueur.

Il me reste, ajoutait Télémaque, à savoir comment ils font pour éviter la guerre avec les autres peuples voisins. La nature, dit Adoam, les a séparés des autres peuples d'un côté par la

1. Semblable à une bête.
2. Des mœurs.
3. Ce tableau charmant rappelle des pages pleines de grâce dans les *Économiques* de Xénophon. Il y a en outre ici, évidemment, l'inspiration chrétienne.
4. On a dit six vingts, sept vingts, huit vingts et quinze vingts, pour 120, 140, 160 et 300.

mer [1], et de l'autre par de hautes montagnes [2] du côté du nord. D'ailleurs, les peuples voisins les respectent à cause de leur vertu. Souvent les autres peuples, ne pouvant s'accorder entre eux, les ont pris pour juges de leurs différends, et leur ont confié les terres et les villes qu'ils disputaient [3] entre eux. Comme cette sage nation n'a jamais fait aucune violence, personne ne se défie d'elle. Ils rient quand on leur parle des rois qui ne peuvent régler entre eux les frontières de leurs États. Peut-on craindre, disent-ils, que la terre manque aux hommes? il y en aura toujours plus qu'ils n'en pourront cultiver. Tandis [4] qu'il restera des terres libres et incultes, nous ne voudrions pas même défendre les nôtres contre des voisins qui viendraient s'en saisir. On ne trouve, dans tous les habitants de la Bétique, ni orgueil, ni hauteur, ni mauvaise foi, ni envie d'étendre leur domination. Ainsi leurs voisins n'ont jamais rien à craindre d'un tel peuple. et ils ne peuvent espérer de s'en faire craindre; c'est pourquoi ils les laissent en repos. Ce peuple abandonnerait son pays, ou se livrerait à la mort, plutôt que d'accepter la servitude : ainsi il est autant difficile à subjuguer, qu'il est incapable de vouloir subjuguer les autres. C'est ce qui fait une paix profonde entre eux et leurs voisins.

Adoam finit ce discours en racontant de quelle manière les Phéniciens faisaient leur commerce dans la Bétique. Ce peuple, disait-il, fut tout étonné [5] quand ils [6] virent venir, au travers des ondes de la mer [7], des hommes étrangers qui venaient de si loin.

1. L'Atlantique et la Méditerranée.
2. La Sierra Morena.
3. « Disputer » avec un complément direct veut dire : faire de quelque chose l'objet d'une lutte contre quelqu'un. Voyez Racine (*Britannicus*, III, VIII) :

> C'est ainsi que Néron sait disputer un cœur!

4. A le sens de : tant que, au XVII[e] siècle. Voyez au livre III : « Tandis que nous pûmes nous voir » et Racine (*Iphigénie*, I, I) :

> Tandis que vous vivrez, le sort qui toujours change
> Ne vous a pas promis un bonheur sans mélange.

5. Le sens de ce mot est très fort au XVII[e] siècle; c'est le sens étymologique (*extonare,* tonner).
6. Le pluriel est amené par le nom collectif « peuple », qui l'explique.
7. Gusman dans la tragédie d'*Alzire* de Voltaire parle de l'étonnement des Mexicains quand ils virent :

> L'appareil inouï, pour ces mortels nouveaux,
> De nos châteaux ailés qui volaient sur les eaux.

Ils nous laissèrent fonder une ville dans l'île de Gadès; ils nous reçurent même chez eux avec bonté, et nous firent part de tout ce qu'ils avaient, sans vouloir de nous aucun payement. De plus, ils nous offrirent de nous donner libéralement tout ce qui leur resterait de leurs laines, après qu'ils en auraient fait leur provision pour leur usage; et en effet, ils nous en envoyèrent un riche présent. C'est un plaisir pour eux que de donner aux étrangers leur superflu.

Pour leurs mines[1], ils n'eurent aucune peine à nous les abandonner; elles leur étaient inutiles. Il leur paraissait que les hommes n'étaient guère sages d'aller chercher par tant de travaux, dans les entrailles de la terre, ce qui ne peut les rendre heureux, ni satisfaire à aucun vrai besoin. Ne creusez point, nous disaient-ils, si avant dans la terre : contentez-vous de la labourer; elle vous donnera de véritables biens qui vous nourriront; vous en tirerez des fruits qui valent mieux que l'or et que l'argent, puisque les hommes ne veulent de l'or et de l'argent que pour en[2] acheter les aliments qui soutiennent leur vie.

Nous avons souvent voulu leur apprendre la navigation, et mener les jeunes hommes de leur pays dans la Phénicie; mais ils n'ont jamais voulu que leurs enfants apprissent à vivre comme nous. Ils apprendraient, nous disaient-ils, à avoir besoin de toutes les choses qui vous sont devenues nécessaires : ils voudraient les avoir; ils abandonneraient la vertu pour les obtenir par de mauvaises industries[3]. Ils deviendraient comme un homme qui a de bonnes jambes, et qui, perdant l'habitude de marcher, s'accoutume enfin[4] au besoin d'être toujours porté comme un malade. Pour la navigation, ils l'admirent à cause de l'industrie[5] de cet art; mais ils croient que c'est un art pernicieux. Si ces gens-là, disent-ils, ont suffisamment en leur pays ce qui est nécessaire à la vie, que vont-ils chercher en un autre?

1. Mines d'or et d'argent, dont il a été parlé plus haut.
2. De là, par là; sens étymologique (*inde*).
3. Pratiques, moyens.
4. A la fin.
5. Habileté, ici, au sens latin.

Ce qui suffit aux besoins de la nature ne leur suffit-il pas? Ils mériteraient de faire naufrage, puisqu'ils cherchent la mort au milieu des tempêtes, pour assouvir l'avarice des marchands, et pour flatter les passions des autres hommes.

Télémaque était ravi d'entendre ces discours d'Adoam, et il se réjouissait qu'il y eût encore au monde un peuple qui, suivant la droite nature, fût si sage et si heureux tout ensemble. O combien ces mœurs, disait-il, sont-elles éloignées des mœurs vaines et ambitieuses des peuples qu'on croit les plus sages! Nous sommes tellement gâtés[1], qu'à peine pouvons-nous croire que cette simplicité si naturelle puisse être véritable. Nous regardons les mœurs de ce peuple comme une belle fable[2], et il doit regarder les nôtres comme un songe monstrueux.

1. Le sens de ce mot est très fort : corrompus, pourris.

2. Récit imaginaire,... et en effet c'en est un que nous devons à l'esprit de Fénelon, à son amour pour la nature; il se figure un idéal de vie primitive, comme plus tard, et à sa suite, Jean-Jacques Rousseau. Dans cette description des mœurs et des coutumes des habitants de la Bétique Fénelon nous apparaît déjà, selon le fameux mot de Louis XIV, comme « le plus chimérique des beaux esprits du royaume ».

RÉSUMÉ DES LIVRES VIII ET IX

RÉSUMÉ SOMMAIRE DU LIVRE VIII

Vénus supplie Jupiter de faire périr Télémaque, mais en vain. Jupiter consent seulement à ce que Télémaque erre par terres et par mers loin de sa patrie. Neptune, à la prière de Vénus, envoie au pilote Achamas une divinité trompeuse. On aborde à Salente alors même qu'on croyait aborder à Ithaque. Idoménée accueille avec bienveillance Mentor et Télémaque. Il les conduit au temple où un sacrifice est préparé pour le succès d'une guerre contre les Manduriens. Le sacrificateur Théophane reconnaît Minerve sous les traits de Mentor, et sans rien révéler à Idoménée : « O heureux Idoménée, s'écrie-t-il, que vois-je ! quels malheurs évités ! quelle douce paix au dedans ! Mais au dehors quels combats ! quelles victoires ! O Télémaque ! tes travaux surpasseront ceux de ton père... etc. » Idoménée va donc trouver dans ses nouveaux hôtes un secours inattendu et efficace.

RÉSUMÉ SOMMAIRE DU LIVRE IX

Mentor apprend d'Idoménée les motifs de la guerre que soutient Salente contre les Manduriens, aidés des Locriens, Apuliens, Lucaniens, Brutiens. Mentor lui demande les mesures qu'il a prises pour résister à ses ennemis. Il reprend la légèreté de la conduite du roi, qui s'est aliéné même des Grecs, ses an-

ciens amis de la guerre de Troie, Nestor et Philoctète, établis depuis peu sur ces côtes.

Les Manduriens se présentent devant Salente avec une nombreuse armée. Mentor sort seul de la ville et va proposer aux alliés de mettre fin à la guerre sans répandre le sang. Télémaque le rejoint bientôt. Mentor et lui s'offrent comme otages et répondent de la fidélité et de la bonne foi d'Idoménée. Les alliés se laissent enfin gagner par la douce éloquence de Mentor. Idoménée et les autres rois jurent la paix aux conditions marquées. Les chefs se rendent à Salente pour y passer la nuit, comme les en avait priés Idoménée.

Ce n'est point sans quelque raison qu'on a vu, dans la guerre soutenue par Idoménée contre les Manduriens, une allusion aux guerres de Louis XIV et surtout à celle de la Ligue d'Augsbourg. L'ambition imprudente d'Idoménée, faisant bon marché même de ses alliés naturels, n'était pas sans rappeler l'orgueil de Louis XIV et ses prétentions. Tout dans ce livre, tableaux de la guerre comme discours de Nestor et de Mentor, respire l'amour de la paix et la fait désirer.

LIVRE X

Cependant toute l'armée des alliés[1] dressait ses tentes, et la campagne était déjà couverte de riches pavillons[2] de toutes sortes de couleurs, où les Hespériens[3] fatigués attendaient le sommeil. Quand les rois, avec leur suite, furent entrés dans la ville[4], ils parurent étonnés qu'en si peu de temps on eût pu faire tant de bâtiments magnifiques, et que l'embarras d'une si grande guerre n'eût point empêché cette ville naissante de croître et de s'embellir tout à coup.

On admira la sagesse et la vigilance d'Idoménée, qui avait fondé un si beau royaume; et chacun concluait que, la paix étant faite avec lui, les alliés seraient bien puissants s'il entrait dans leur ligue contre les Dauniens[5]. On proposa à Idoménée d'y entrer; il ne put rejeter une si juste proposition, et il promit des troupes. Mais comme Mentor n'ignorait rien de tout ce qui est nécessaire pour rendre un État florissant, il comprit que les forces d'Idoménée ne pouvaient pas être aussi grandes qu'elles le paraissaient; il le prit en particulier, et lui parla ainsi:

Vous voyez que nos soins ne vous ont pas été inutiles. Sa-

1. Les Mandurééns, les Piliens et tous les peuples voisins (Locriens, Apuliens, Lucaniens, Brutiens, etc.).
2. Dans le sens primitif de tentes.
3. C'est-à-dire : les Italiens, l'Hespérie étant le nom ancien de l'Italie.
4. Salente. Voyez page 38, note 5.
5. Habitants de la Daunie, partie septentrionale de l'Apulie, et dont le roi, Adraste, était l'ennemi des alliés, comme Idoménée avant l'intervention de Mentor. Fénelon dit d'Adraste vers la fin du livre IX : « Il méprise les dieux, et croit que tous les hommes qui sont sur la terre ne sont nés que pour servir à sa gloire par leur servitude. »




lente est garantie des malheurs qui la menaçaient. Il ne tient plus qu'à vous d'en élever jusqu'au ciel la gloire, et d'égaler la sagesse de Minos[1], votre aïeul, dans le gouvernement de vos peuples. Je continue à vous parler librement, supposant[2] que vous le voulez, et que vous détestez toute flatterie. Pendant que ces rois ont loué votre magnificence, je pensais en moi-même à la témérité de votre conduite. A ce mot de témérité, Idoménée changea de visage, ses yeux se troublèrent, il rougit, et peu s'en fallut qu'il n'interrompît Mentor pour lui témoigner son ressentiment. Mentor lui dit d'un ton modeste et respectueux, mais libre et hardi : Ce mot de témérité vous choque, je le vois bien : tout autre que moi aurait eu tort de s'en servir ; car il faut respecter les rois, et ménager leur délicatesse[3], même en les reprenant. La vérité par elle-même les blesse assez, sans y ajouter des termes forts[4] ; mais j'ai cru que vous pourriez souffrir que je vous parlasse sans adoucissement[5] pour vous découvrir votre faute. Mon dessein a été de vous accoutumer à entendre nommer les choses par leur nom, et à comprendre que quand les autres vous donneront des conseils sur votre conduite, ils n'oseront jamais vous dire tout ce qu'ils penseront. Il faudra, si vous voulez n'y[6] être point trompé, que vous compreniez toujours plus qu'ils ne vous diront sur les choses qui vous seront désavantageuses. Pour moi, je veux bien adoucir mes paroles selon votre besoin[7], mais il vous est utile qu'un homme sans intérêt[8] et sans conséquence[9] vous parle en secret un langage dur[10]. Nul autre n'osera jamais vous le parler : vous ne verrez la vérité qu'à demi, et sous de belles enveloppes[11].

1. Voyez le dict. myth.
2. C'est-à-dire : car je suppose.
3. Avec le sens de : susceptibilité. Molière (*Critique de l'École des femmes*, III), dit : « Je ne vois rien de si ridicule que cette délicatesse d'honneur qui prend tout en mauvaise part. »
4. Exprimant crûment la chose que l'on veut exprimer.
5. C'est-à-dire : sans chercher des termes plus doux.
6. Dans l'estimation des conseils donnés par les autres.
7. Le besoin que vous en avez par suite de votre susceptibilité.
8. Qui n'a aucun intérêt à vous parler de telle ou telle façon.
9. Dont les paroles n'ont aucune conséquence. Mentor est bien modeste.
10. Sans adoucissement.
11. Cette petite scène rappelle les conseils donnés par Fénelon au duc

A ces mots, Idoménée, déjà revenu de sa première promptitude[1], parut honteux de sa délicatesse[2]. Vous voyez, dit-il à Mentor, ce que fait l'habitude d'être flatté. Je vous dois le salut[3] de mon nouveau royaume; il n'y a aucune vérité que je ne me croie heureux d'entendre de votre bouche; mais ayez pitié d'un roi que la flatterie avait empoisonné, et qui n'a pu, même dans ses malheurs, trouver des hommes assez généreux pour lui dire la vérité. Non, je n'ai jamais trouvé personne qui m'ait assez aimé pour vouloir me déplaire en me disant la vérité toute[4] entière.

En disant ces paroles, les larmes lui vinrent aux yeux, et il embrassait tendrement Mentor. Alors ce sage vieillard lui dit : C'est avec douleur que je me vois contraint de vous dire des choses dures; mais puis-je vous trahir en vous cachant la vérité? Mettez-vous en[5] ma place. Si vous avez été trompé jusqu'ici, c'est que vous avez bien voulu l'être; c'est que vous avez craint des conseillers trop sincères. Avez-vous cherché les gens les plus désintéressés, et les plus propres à vous contredire? Avez-vous pris soin de faire parler les hommes les moins empressés à vous plaire, les plus désintéressés dans leur conduite, les plus capables de condamner vos passions et vos sentiments injustes? Quand vous avez trouvé des flatteurs, les avez-vous écartés? vous en êtes-vous défié? Non, non, vous n'avez point fait ce que

de Bourgogne dans les *Directions pour la conscience d'un roi :* « N'avez-vous point eu peine à croire les hommes fermes et désintéressés qui, ne désirant rien de vous et ne se laissant point éblouir par votre grandeur, vous auraient dit avec respect toutes vos vérités, et vous auraient contredit pour vous empêcher de faire des fautes. » (*Directions*, I.) « N'avez-vous pas mieux aimé vous servir de certains hommes intéressés et artificieux qui vous flattent, qui font semblant de ne voir jamais vos défauts et qui applaudissent à toutes vos fantaisies. »

1. De son premier mouvement qui avait été trop prompt.
2. Voyez la note 3 de la page précédente.
3. Voyez le livre IX.
4. « Tout » était considéré comme adjectif, au XVIIe siècle, dans l'expression « tout entier », et s'accordait toujours. Voyez Corneille, *Cinna,* I, III :

> Sont-ils morts tous entiers avec leurs grands desseins.

5. Comme : à ma place. Voyez Mme de Sévigné : « Mettez-vous en ma place... et dites-moi votre avis. »

font ceux qui aiment la vérité[1], et qui méritent de la connaître. Voyons si vous aurez maintenant le courage de vous laisser humilier par la vérité qui vous condamne.

Je disais donc que ce qui vous attire tant de louanges ne mérite que d'être blâmé. Pendant que vous aviez au dehors tant d'ennemis qui menaçaient votre royaume encore mal établi, vous ne songiez au dedans de votre nouvelle ville qu'à y faire des ouvrages magnifiques. C'est ce qui vous a coûté tant de mauvaises nuits, comme vous me l'avez avoué vous-même[2]. Vous avez épuisé vos richesses ; vous n'avez songé ni à augmenter[3] votre peuple, ni à cultiver les terres fertiles de cette côte. Ne fallait-il pas regarder ces deux choses comme les deux fondements essentiels de votre puissance : avoir beaucoup de bons[4] hommes, et des terres bien cultivées pour les nourrir? Il fallait une longue paix dans ces commencements, pour favoriser la multiplication de votre peuple. Vous ne deviez songer qu'à l'agriculture et à l'établissement des plus sages lois. Une vaine ambition vous a poussé jusques au bord du précipice. A force de vouloir paraître grand, vous avez pensé[5] ruiner votre véritable grandeur. Hâtez-vous de réparer ces fautes ; suspendez tous vos grands ouvrages ; renoncez à ce faste qui ruinerait votre nouvelle ville ; laissez en paix[6] respirer vos peuples ; appliquez-vous à les mettre dans l'abondance, pour faciliter les mariages. Sachez que vous n'êtes roi qu'autant que vous avez des peuples à gouverner, et que votre puissance doit se mesurer, non par l'étendue des terres que vous occuperez, mais par le nombre des hommes qui habiteront ces terres, et qui seront attachés à vous obéir. Possédez une bonne terre, quoique médiocre en étendue ; couvrez-la de peuples innombrables, laborieux et dis-

1. Les paroles inspirées par la vérité.
2. Au livre VIII.
3. Accroître le nombre de vos sujets.
4. Des hommes sains et forts.
5. Penser a souvent le sens de : manquer de, être sur le point de, faillir :

> Ce chien voyant sa proie en l'eau représentée
> La quitta pour l'image et pensa se noyer.
>
> (La Fontaine, *Fables*, VI, 17.)

6. Dans la paix.

ciplinés ; faites que ces peuples vous aiment : vous êtes[1] plus puissant, plus heureux, plus rempli de gloire, que tous les conquérants qui ravagent tant de royaumes.

Que ferai-je donc à l'égard de ces rois ? répondit Idoménée ; leur avouerai-je ma faiblesse ? Il est vrai que j'ai négligé l'agriculture, et même le commerce, qui m'est si facile sur cette côte : je n'ai songé qu'à faire une ville magnifique[2]. Faudra-t-il donc, mon cher Mentor, me déshonorer dans l'assemblée de tant de rois, et découvrir mon imprudence[3] ? S'il le faut, je le veux ; je le ferai sans hésiter, quoi qu'il m'en coûte ; car vous m'avez appris qu'un vrai roi, qui est fait[4] pour ses peuples, et qui se doit tout entier à eux, doit préférer le salut de son royaume à sa propre réputation.

Ce sentiment est digne du père des peuples, reprit Mentor ; c'est à cette bonté, et non à la vaine magnificence de votre ville, que je reconnais en vous le cœur d'un vrai roi. Mais il faut ménager[5] votre honneur, pour l'intérêt même de votre royaume. Laissez-moi faire ; je vais faire entendre à ces rois que vous vous êtes engagé à rétablir Ulysse, s'il est encore vivant, ou du moins son fils, dans la puissance royale, à Ithaque, et que vous voulez en chasser par force tous les amants de Pénélope. Ils n'auront pas de peine à comprendre que cette guerre demande des troupes nombreuses. Ainsi, ils consentiront que[6] vous ne leur donniez d'abord qu'un faible secours contre les Dauniens.

A ces mots, Idoménée parut comme un homme qu'on soulage d'un fardeau accablant. Vous sauvez, cher ami, dit-il à Mentor, mon honneur, et la réputation de cette ville naissante, dont vous cacherez l'épuisement à tous mes voisins. Mais quelle apparence[7] de dire que je veux envoyer des troupes à Ithaque

1. Le présent indique que c'est une pensée générale applicable à tous.
2. Idoménée le reconnaît, mais un peu tard.
3. A ici son sens étymologique : manque de sagesse.
4. C'est-à-dire pour être le père de ses peuples.
5. Ne pas compromettre.
6. On dirait plutôt aujourd'hui : consentiront à ce que...
7. Entendez : mais quelle apparence y aura-t-il dans mes paroles si je dis...

pour y rétablir Ulysse, ou du moins Télémaque son fils, pendant que Télémaque lui-même est engagé[1] à aller à la guerre contre les Dauniens?

Ne soyez point en peine, répliqua Mentor; je ne dirai rien que de vrai. Les vaisseaux que vous enverrez pour l'établissement de votre commerce iront sur la côte d'Epire; ils feront à la fois deux choses : l'une, de rappeler sur votre côte les marchands étrangers, que les trop grands impôts[2] éloignaient de Salente; l'autre, de chercher des nouvelles d'Ulysse. S'il est encore vivant, il faut qu'il ne soit pas loin de ces mers[3] qui divisent la Grèce d'avec l'Italie; et on assure qu'on l'a vu chez les Phéaciens[4]. Quand même il n'y aurait plus aucune espérance de le revoir, vos vaisseaux rendront un signalé service à son fils : ils répandront dans Ithaque et dans tous les pays voisins la terreur du nom du jeune Télémaque, qu'on croyait mort comme son père. Les amants de Pénélope seront étonnés d'apprendre qu'il est prêt à revenir avec le secours d'un puissant allié. Les Ithaciens n'oseront secouer le joug. Pénélope sera consolée, et refusera toujours[5] de choisir un nouvel époux. Ainsi vous servirez Télémaque, pendant qu'il sera en votre place avec les alliés de cette côte d'Italie contre les Dauniens.

A ces mots, Idoménée s'écria : Heureux[6] le roi qui est soutenu par de sages conseils! Un ami sage et fidèle vaut mieux à un roi, que des armées victorieuses. Mais doublement heureux le roi qui sent[7] son bonheur, et qui en sait profiter par le bon usage des sages conseils! car souvent il arrive qu'on éloigne de sa confiance les hommes sages et vertueux dont on craint la vertu, pour prêter l'oreille à des flatteurs dont on ne craint

1. A pris l'engagement. Ce mot a toute sa force ici.
2. Droits perçus sur les marchandises étrangères pour l'entrée dans le port, le débarquement, etc.
3. La mer Adriatique et la mer Ionienne.
4. Habitaient, croit-on, Corcyre. Selon Homère, Ulysse fut jeté sur la côte des Phéaciens. Il y rencontra Nausicaa, fille du roi Alcinoüs, qui le conduisit auprès de son père.
5. C'est-à-dire : continuera à refuser.
6. Nous avons déjà remarqué que Fénelon commençait souvent ainsi ses développements.
7. Qui comprend le bonheur qu'il a d'être franchement et sagement conseillé.

point la trahison. Je suis moi-même tombé dans cette faute, et je vous raconterai tous les malheurs qui me sont venus par un faux[1] ami, qui flattait mes passions dans l'espérance que je flatterais à mon tour les siennes.

Mentor fit aisément entendre aux rois alliés qu'Idoménée devait se charger des affaires de Télémaque, pendant que celui-ci irait avec eux. Ils se contentèrent d'avoir dans leur armée le jeune fils d'Ulysse avec cent jeunes Crétois qu'Idoménée lui donna pour l'accompagner ; c'était la fleur[2] de la jeune noblesse que ce roi avait emmenée de Crète. Mentor lui avait conseillé de les envoyer dans cette guerre. Il faut, disait-il, avoir soin, pendant la paix, de multiplier le peuple ; mais de peur que toute la nation ne s'amollisse, et ne tombe dans l'ignorance de la guerre, il faut envoyer dans les guerres étrangères la jeune noblesse[3]. Ceux-là suffisent pour entretenir toute la nation dans une émulation de gloire[4], dans l'amour des armes, dans le mépris des fatigues et de la mort même, enfin dans l'expérience de l'art militaire.

Les rois alliés partirent de Salente contents d'Idoménée, et charmés de la sagesse de Mentor : ils étaient pleins de joie de ce qu'ils emmenaient avec eux Télémaque. Celui-ci ne put modérer sa douleur quand il fallut se séparer de son ami. Pendant que les rois alliés faisaient leurs adieux, et juraient à Idoménée qu'ils garderaient avec lui une éternelle alliance, Mentor tenait Télémaque serré entre ses bras, et se sentait arrosé de ses larmes. Je suis insensible, disait Télémaque, à la joie d'aller acquérir de la gloire, et je ne suis touché que de la douleur de notre séparation. Il me semble que je vois encore ce temps infortuné, où les Égyptiens m'arrachèrent d'entre vos bras[5], et m'éloignèrent de vous sans me laisser aucune espérance de vous revoir.

1. Par le fait d'un homme qui se disait mon ami sans l'être réellement. C'est Protésilas dont Idoménée parlera au livre suivant.

2. Ce qu'il y a de meilleur, l'élite.

3. La noblesse française se mit fréquemment au XVIIe siècle au service des princes étrangers, notamment pour combattre les Turcs, quand elle était réduite, en France, faute de guerres, à l'inaction.

4. L'émulation nécessaire pour que tous veuillent acquérir de la gloire.

5. Voyez le livre II.

Mentor répondait à ces paroles avec douceur, pour le consoler. Voici, lui disait-il, une séparation bien différente : elle est volontaire, elle sera courte ; vous allez chercher la victoire. Il faut, mon fils, que vous m'aimiez d'un amour moins tendre et plus courageux : accoutumez-vous à mon absence ; vous ne m'aurez pas toujours : il faut que ce soit la sagesse et la vertu, plutôt que la présence de Mentor, qui vous inspirent ce que vous devez faire.

En disant ces mots, la déesse[1], cachée sous la figure de Mentor, couvrait Télémaque de son égide[2] ; elle répandait au dedans de lui l'esprit de sagesse et de prévoyance, la valeur intrépide et la douce modération, qui se trouvent si rarement ensemble. Allez, disait Mentor, au milieu des plus grands périls, toutes les fois qu'il sera utile que vous y alliez. Un prince se déshonore encore plus en évitant les dangers dans les combats, qu'en n'allant jamais à la guerre. Il ne faut point que le courage de celui qui commande aux autres puisse être douteux[3]. S'il est nécessaire à un peuple de conserver son chef ou son roi, il lui est encore plus nécessaire de ne le voir point dans une réputation douteuse sur la valeur[4]. Souvenez-vous que celui qui commande doit être le modèle de tous les autres ; son exemple doit animer toute l'armée. Exposez-vous donc[5], ô Télémaque, et périssez dans les combats plutôt que de vous exposer[6] à la malignité de ceux qui pourraient douter de votre courage. Les flatteurs qui auront le plus d'empressement pour vous empêcher de vous exposer au péril dans les occasions nécessaires, seront les premiers à dire en secret[7] que vous manquez de

1. Minerve.
2. Manteau fait de la peau de la chèvre Amalthée. Homère (*Iliade*, V, 738) donne la description de cette égide : « Autour de ses épaules Athéna (Minerve) jette l'égide frangée, arme terrible dont la peur et la fuite forment la bordure. On y voit la discorde, la force, la poursuite qui glace d'effroi : on y voit encore la tête de la Gorgone, horrible monstre à la face épouvantable, prodige de Zeus (Jupiter), le dieu de l'Égide.
3. Mis en doute.
4. Sur son courage.
5. (à la mort).
6. Fénelon ne craint pas de répéter les mêmes mots.
7. C'est-à-dire : en dessous, en cachette.

cœur[1], s'ils vous trouvent facile à arrêter dans ces occasions.

Mais aussi n'allez pas chercher les périls sans utilité. La valeur ne peut être une vertu qu'autant qu'elle est réglée par la prudence : autrement, c'est un mépris insensé de la vie, et une ardeur brutale[2]. La valeur emportée n'a rien de sûr[3] : celui qui ne se possède point dans les dangers est plutôt fougueux[4] que brave; il a besoin d'être hors de lui[5] pour se mettre au-dessus de la crainte, parce qu'il ne peut la surmonter par la situation naturelle de son cœur. En cet état, s'il ne fuit pas, du moins il se trouble; il perd la liberté de son esprit, qui lui serait nécessaire pour donner de bons ordres, pour profiter des occasions, pour renverser les ennemis, et pour servir sa patrie. S'il a toute l'ardeur d'un soldat, il n'a point le discernement d'un capitaine. Encore même n'a-t-il pas le vrai courage d'un simple soldat; car le soldat doit conserver dans le combat la présence d'esprit et la modération nécessaire[6] pour obéir. Celui qui s'expose témérairement trouble l'ordre et la discipline des troupes, donne un exemple de témérité, et expose souvent l'armée entière à de grands malheurs. Ceux qui préfèrent leur vaine ambition[7] à la sûreté de la cause commune méritent des châtiments[8], et non des récompenses.

Gardez-vous donc bien, mon cher fils, de chercher la gloire avec impatience. Le vrai moyen de la trouver est d'attendre tranquillement[9] l'occasion favorable. La vertu[10] se fait d'autant plus révérer, qu'elle se montre plus simple, plus modeste[11], plus ennemie de tout faste. C'est à mesure que la nécessité de

1. Dans le sens latin de : courage.
2. Seulement digne d'une brute.
3. Voyez Horace, *Odes*, III, 4 : « La force dépourvue de prudence s'écroule par sa propre masse. »
4. Puisque la vraie bravoure doit être réglée par la prudence.
5. Observation pleine de justesse. Cet homme a besoin, pour être brave, de ne pas voir le danger exactement; il doit être hors de lui.
6. Ne s'accorde ici qu'avec le dernier substantif.
7. En tentant de se signaler par des actions d'éclat aux dépens de l'ordre et de la discipline.
8. C'est ce qui arrivait chez les Romains. Les exemples en sont bien connus.
9. Tranquillement est opposé ici à : avec impatience.
10. Dans le sens latin de : courage.
11. Dans le sens latin de : modéré.

s'exposer au péril augmente, qu'il faut aussi de nouvelles ressources de prévoyance et de courage qui aillent toujours croissant[1]. Au reste, souvenez-vous qu'il ne faut s'attirer l'envie de personne. De votre côté, ne soyez point jaloux du succès des autres. Louez-les pour tout ce qui mérite quelque louange; mais louez avec discernement : disant[2] le bien avec plaisir, cachez le mal, et n'y pensez qu'avec douleur. Ne décidez[3] point devant ces anciens capitaines qui ont toute l'expérience que vous ne pouvez avoir : écoutez-les avec déférence; consultez-les[4]; priez les plus habiles de vous instruire; et n'ayez point de honte d'attribuer à leurs instructions tout ce que vous ferez de meilleur. Enfin, n'écoutez jamais les discours par lesquels on voudra exciter votre défiance ou votre jalousie contre les chefs. Parlez-leur avec confiance et ingénuité[5]. Si vous croyez qu'ils aient manqué à votre égard, ouvrez-leur votre cœur, expliquez-leur toutes vos raisons S'ils sont capables de sentir la noblesse de cette conduite, vous les charmerez, et vous tirerez d'eux tout ce que vous aurez sujet d'en attendre. Si au contraire ils ne sont pas assez raisonnables pour entrer dans vos sentiments, vous serez instruit par vous-même de ce qu'il y aura en eux d'injuste à souffrir; vous prendrez vos mesures pour ne vous plus commettre[6] jusqu'à ce que la guerre finisse, et vous n'aurez rien à vous reprocher. Mais surtout ne dites jamais à certains flatteurs, qui sèment la division, les sujets de peine que vous croirez avoir contre les chefs de l'armée où vous serez.

Je demeurerai ici, continua Mentor, pour secourir Idoménée dans le besoin où il est de travailler au bonheur de ses

1. Bossuet dit dans l'*Oraison funèbre du prince de Condé* : « Son courage croissait avec les périls, et ses lumières avec son ardeur.
2. Tout en disant.
3. Décider s'emploie très bien, comme ici, d'une façon intransitive. Voyez Molière, *Critique de l'École des femmes*, XI : « Ces gens qui décident toujours et parlent hardiment de tout sans s'y connaître. »
4. Fénelon, dans sa correspondance avec le duc de Bourgogne, lui conseille « de ne se prévenir » ni pour ni contre personne et d'« écouter » et de « consulter » tous ceux qu'il convient d'écouter et de consulter.
5. Simplicité franche.
6. C'est-à-dire : ne vous plus exposer; n'avoir plus de rapports avec eux.

peuples, et pour achever de lui faire réparer les fautes que les mauvais conseils et les flatteurs lui ont fait commettre dans l'établissement de son nouveau royaume.

Alors Télémaque ne put s'empêcher de témoigner à Mentor quelque surprise, et même quelque mépris pour la conduite d'Idoménée[1]. Mais Mentor l'en reprit d'un ton sévère. Êtes-vous étonné, lui dit-il, de ce que les hommes les plus estimables sont encore hommes[2], et montrent encore quelques restes des faiblesses de l'humanité parmi les pièges innombrables et les embarras inséparables de la royauté? Idoménée, il est vrai, a été nourri dans des idées de faste et de hauteur[3], mais quel philosophe[4] pourrait se défendre de la flatterie, s'il avait été en sa place? il est vrai qu'il s'est laissé trop prévenir[5] par ceux qui ont eu sa confiance; mais les plus sages rois sont souvent trompés, quelques précautions qu'ils prennent pour ne l'être pas[6]. Un roi ne peut se passer de ministres qui le soulagent et en qui il se confie, puisqu'il ne peut tout faire. D'ailleurs, un roi connaît beaucoup moins que les particuliers les hommes qui l'environnent : on est toujours masqué[7] auprès de lui; on épuise toutes sortes d'artifices pour le tromper. Hélas! cher Télémaque, vous ne l'éprouverez que trop! On ne trouve point dans les hommes ni les vertus ni les talents qu'on y cherche. On a beau les étudier et les approfondir, on s'y mécompte[8] tous

1. On sait, par une lettre de Fénelon au duc de Chevreuse (1710), que le duc de Bourgogne affectait des procédés qui « tournaient à critiquer son grand-père ».

2. Cette idée va revenir souvent dans la suite. Elle rappelle ces vers de Molière, dans le *Misanthrope* :

> ...Que c'est à tort que sages on nous nomme
> Et que dans tous les cœurs il est toujours de l'homme.

3. C'est-à-dire : dédain.

4. Ce mot commençait à être très employé.

5. C'est-à-dire : inspirer des préventions contre tel ou tel.

6. Cette idée reviendra plus loin. Fénelon l'explique d'ailleurs par ce qui suit.

7. Voyez livre III : « Il regardait tous les hommes sans exception comme s'ils eussent été masqués. » Entendez : dissimulant leurs sentiments véritables comme on cache sa figure sous un masque.

8. Se mécompter, c'est se tromper dans son compte. Mme de Sévigné écrit : « Je ne sais ce que vous voulez dire quand vous croyez que l'abbé se mécompte à votre profit. »

les jours. On ne vient même jamais à bout de faire, des meilleurs hommes, ce qu'on aurait besoin d'en faire pour le bien public[1]. Ils ont leurs entêtements, leurs incompatibilités[2], leurs jalousies. On ne les persuade ni on ne les corrige guère.

Plus on a de peuples à gouverner, plus il faut de ministres, pour faire par eux ce qu'on ne peut faire soi-même; et plus on a besoin d'hommes à qui on confie l'autorité, plus on est exposé à se tromper dans de tels choix. Tel critique aujourd'hui impitoyablement les rois qui gouvernerait demain beaucoup moins bien qu'eux, et qui ferait les mêmes fautes, avec d'autres infiniment plus grandes, si on lui confiait la même puissance. La condition privée, quand on y joint un peu d'esprit pour bien parler, couvre tous les défauts naturels[3], relève[4] des talents éblouissants[5], et fait paraître un homme digne de toutes les places dont il est éloigné. Mais c'est l'autorité[6] qui met tous les talents à une rude épreuve, et qui découvre[7] de grands défauts.

La grandeur est comme certains verres[8] qui grossissent tous les objets. Tous les défauts paraissent croître dans ces hautes places, où les moindres choses ont de grandes conséquences, et où les plus légères fautes ont de violents contrecoups. Le monde entier est occupé à observer un seul homme à toute heure, et à le juger en toute rigueur[9]. Ceux qui le jugent n'ont aucune expérience de l'état où il est. Ils n'en sentent point les difficultés, et ils ne veulent plus qu'il soit homme, tant ils exigent de perfection de lui. Un roi, quelque bon et sage

1. Dans l'intérêt de l'État.
2. Des manières d'être telles qu'ils ne peuvent s'accorder les uns avec les autres.
3. De telle façon qu'ils demeurent cachés.
4. Donne du relief.
5. Capables d'éblouir les yeux.
6. L'action de gouverner.
7. Ce mot est opposé au mot « couvre » qui est plus haut.
8. Les verres grossissants ne datent que du XVIe siècle, mais Fénelon oublie qu'il fait parler Mentor : il se figure qu'il instruit lui-même le duc de Bourgogne.
9. Voyez Molière, *Misanthrope*, I, I :

> Et faisons un peu grâce à la nature humaine.
> Ne l'examinons pas dans la grande rigueur.

qu'il soit, est encore homme[1]. Son esprit a des bornes, et sa vertu en a aussi. Il a de l'humeur, des passions, des habitudes, dont il n'est pas tout à fait le maître. Il est obsédé par des gens intéressés et artificieux; il ne trouve point les secours qu'il cherche. Il tombe chaque jour dans quelque mécompte[2], tantôt par[3] ses passions et tantôt par celles de ses ministres. A peine a-t-il réparé une faute, qu'il retombe dans une autre. Telle est la condition des rois les plus éclairés et les plus vertueux.

Les plus longs et les meilleurs règnes sont trop courts et trop imparfaits, pour réparer à la fin ce qu'on a gâté, sans le vouloir, dans les commencements. La royauté porte avec elle toute ces misères[4]; l'impuissance humaine succombe sous un fardeau si accablant. Il faut plaindre les rois et les excuser. Ne sont-ils pas à plaindre d'avoir à gouverner tant d'hommes, dont les besoins sont infinis, et qui donnent tant de peine à ceux qui veulent les bien gouverner? Pour parler franchement, les hommes sont fort à plaindre d'avoir à être gouvernés par un roi qui n'est qu'un homme semblable à eux[5]; car il faudrait des dieux pour redresser les hommes. Mais les rois ne sont pas moins à plaindre, n'étant qu'hommes, c'est-à-dire faibles et imparfaits, d'avoir à gouverner cette multitude innombrable d'hommes corrompus et trompeurs[6].

Télémaque répondit avec vivacité : Idoménée a perdu, par sa faute, le royaume de ses ancêtres en Crète[7], et, sans vos conseils, il en aurait perdu un second à Salente[8].

J'avoue, reprit Mentor, qu'il a fait de grandes fautes; mais cherchez dans la Grèce, et dans tous les autres pays les mieux

1. C'est-à-dire : toujours esclave de ses passions, comme nous l'avons vu plus haut.
2. Erreur de compte, faute.
3. Par suite de.
4. C'est-à-dire : toutes ces misères sont inhérentes à la royauté.
5. C'est-à-dire : imparfait.
6. Cette théorie de Fénelon ne laissait pas que d'être hardie à cette époque. Les rois, dit-il, ne sont que des hommes, aussi faibles, aussi imparfaits que les autres. De telles maximes n'étaient pas pour plaire à Louis XIV.
7. Voyez le livre V.
8. Voyez le livre IX.

policés[1], un roi qui n'en ait point fait d'inexcusables. Les plus grands hommes ont, dans leur tempérament[2] et dans le caractère de leur esprit, des défauts qui les entraînent[3] ; et les plus louables sont ceux qui ont le courage de connaître[4] et de réparer leurs égarements. Pensez-vous qu'Ulysse, le grand Ulysse votre père, qui est le modèle des rois de la Grèce, n'ait pas aussi ses faiblesses ni ses défauts? Si Minerve ne l'eût conduit pas à pas[5], combien de fois aurait-il succombé dans les périls et dans les embarras où la fortune s'est jouée de lui! Combien de fois Minerve l'a-t-elle retenu[6] ou redressé[7], pour le conduire toujours à la gloire par le chemin de la vertu! N'attendez pas même, quand vous le verrez régner avec tant de gloire à Ithaque, de le trouver sans imperfections; vous lui en verrez, sans doute. La Grèce, l'Asie, et toutes les îles[8] des mers, l'ont admiré malgré ces défauts : mille qualités merveilleuses les font oublier. Vous serez trop heureux de pouvoir l'admirer aussi, et de l'étudier sans cesse comme votre modèle.

Accoutumez-vous donc, ô Télémaque, à n'attendre des plus grands hommes que ce que l'humanité est capable de faire. La jeunesse, sans expérience[9], se livre à une critique présomptueuse, qui la dégoûte de tous les modèles[10] qu'elle a besoin de suivre, et qui la jette dans une indocilité incurable. Non seulement vous devez aimer, respecter, imiter votre père, quoiqu'il ne soit point parfait; mais encore vous devez avoir une haute estime pour Idoménée, malgré tout ce que j'ai

1. Gouvernés. Nous avons déjà vu le mot « police » employé dans son sens étymologique de gouvernement.
2. Ici c'est simplement : la constitution de l'organisme du corps.
3. « Il n'appartient qu'aux grands hommes, a dit La Rochefoucauld, d'avoir de grands défauts, » et Fénelon dans sa *Correspond.* : « Il manque beaucoup à tout homme quel que grand qu'il soit d'ailleurs. »
4. Avec le sens de : reconnaître.
5. Minerve, nous dit Homère (*Odyssée*, XXIII), assiste Ulysse comme une mère.
6. S'applique surtout aux égarements des sens.
7. S'applique surtout aux égarements de l'esprit.
8. La Sicile, l'île de Calypso, celle de Circé, l'île des Phéaciens.
9. Bossuet exprime la même idée dans le panégyrique de saint Bernard : « La jeunesse téméraire et mal avisée qui présume toujours beaucoup à cause qu'elle est peu expérimentée. »
10. Parce qu'elle croit pouvoir trouver des modèles parfaits.

repris[1] en lui. Il est naturellement sincère, droit équitable, libéral, bienfaisant; sa valeur est parfaite; il déteste la fraude quand il la connaît, et qu'il suit librement la véritable pente de son cœur. Tous ses talents extérieurs[2] sont grands, et proportionnés à sa place. Sa simplicité à avouer son tort[3]; sa douceur, sa patience pour se laisser dire par moi les choses les plus dures; son courage contre lui-même pour réparer publiquement ses fautes, et pour se mettre par là au-dessus de toute la critique des hommes, montrent une âme véritablement grande. Le bonheur, ou le conseil d'autrui, peuvent préserver de certaines fautes un homme très médiocre; mais il n'y a qu'une vertu extraordinaire qui puisse engager un roi, si longtemps séduit par la flatterie, à réparer son tort. Il est bien plus glorieux de se relever ainsi, que de n'être jamais tombé. Idoménée a fait les fautes que presque tous les rois font; mais presque aucun roi ne fait, pour se corriger, ce qu'il vient de faire. Pour moi je ne pouvais me lasser de l'admirer dans les moments mêmes où il me permettait de le contredire. Admirez-le aussi, mon cher Télémaque : c'est moins pour sa réputation[4] que pour votre utilité que je vous donne ce conseil[5].

Mentor fit sentir à Télémaque, par ce discours, combien il est dangereux d'être injuste en se laissant aller à une critique rigoureuse contre les autres hommes, et surtout contre ceux

1. C'est-à-dire : critiqué.
2. Dont tout le monde peut se rendre compte (bienfaisance, courage, etc.).
3. Voyez page 49.
4. Dans l'intérêt de sa réputation (qui m'importe moins que votre utilité).
5. Ce portrait d'Idoménée n'est-il pas en même temps le portrait de Louis XIV? Les critiques adressées à Idoménée peuvent, nous le savons, se rapporter à Louis XIV que « ses ministres, dit Fénelon dans sa fameuse lettre de 1693, ont accoutumé à recevoir sans cesse des louanges outrées qui vont jusqu'à l'idolâtrie ». Les éloges qu'il donne à Idoménée, ici, peuvent aussi d'après Fénelon même, convenir au roi de France « Vous êtes né, sire, avec un cœur droit et équitable », écrivait dans la lettre citée plus haut l'auteur du Télémaque. Or nous avons vu qu'Idoménée « est naturellement sincère, droit, équitable ». Les autres qualités qu'accorde Fénelon à Idoménée sont évidemment, dans sa pensée, les qualités qu'il reconnaît à Louis XIV — ici peut-être, avec un peu trop de complaisance et pour tempérer ses critiques. On trouve encore au livre XVII un portrait d'Idoménée qui pourrait s'appliquer à Louis XIV. Il reproche à Idoménée de s'occuper trop « du détail ».

qui sont chargés des embarras et des difficultés du gouvernement. Ensuite il lui dit : Il est temps que vous partiez ; adieu : je vous attendrai. O mon cher Télémaque, souvenez-vous que ceux qui craignent les dieux n'ont rien à craindre des hommes. Vous vous trouverez dans les plus extrêmes périls ; mais sachez que Minerve ne vous abandonnera point.

A ces mots, Télémaque crut sentir la présence de la déesse [1], et il eût même reconnu que c'était elle qui parlait pour le remplir de confiance, si la déesse n'eût rappelé l'idée de Mentor [2], en lui disant : N'oubliez pas, mon fils, tous les soins que j'ai pris, pendant votre enfance, pour vous rendre sage et courageux comme votre père. Ne faites rien qui ne soit digne de ses grands exemples, et des maximes de vertu que j'ai tâché de vous inspirer.

Le soleil se levait déjà, et dorait le sommet des montagnes, quand les rois sortirent de Salente pour rejoindre leurs troupes. Ces troupes, campées autour de la ville, se mirent en marche sous leurs commandants. On voyait de tous côtés briller le fer des piques hérissées [3] ; l'éclat des boucliers éblouissait les yeux ; un nuage de poussière s'élevait jusqu'aux nues. Idoménée, avec Mentor, conduisait dans la campagne les rois alliés, et s'éloignait des murs de la ville. Enfin ils [4] se séparèrent, après s'être donné de part et d'autre les marques d'une vraie amitié ; et les alliés ne doutèrent plus que la paix ne fût durable, lorsqu'ils connurent la bonté du cœur d'Idoménée, qu'on leur avait représenté bien différent de ce qu'il était : c'est qu'on jugeait de lui non par ses sentiments naturels, mais par les conseils [5] flatteurs et injustes auxquels il s'était livré.

Après que l'armée fut partie, Idoménée mena Mentor dans tous les quartiers de la ville. Voyons, disait Mentor [6], combien

1. Voyez Homère, *Odyssée*, I, 322 : « Celui-ci (Télémaque) fut troublé dans son cœur, car il croyait sentir la présence de la Déesse. »
2. C'est-à-dire : n'eût ramené vers Mentor la pensée de Télémaque.
3. Dressées en l'air.
4. Idoménée et les rois.
5. Encore ici avec le sens de : conseillers.
6. Mentor, c'est-à-dire Fénelon, va dès lors à propos de tout exposer ses projets de gouvernement. La malheureuse situation de la France avait

vous avez d'hommes et dans la ville et dans la campagne voisine; faisons-en le dénombrement. Examinons aussi combien vous avez de laboureurs parmi ces hommes. Voyons combien vos terres portent[1], dans les années médiocres, de blé, de vin, d'huile, et des autres choses utiles : nous saurons par cette voie[2] si la terre fournit de quoi nourrir tous ses habitants, et si elle produit encore de quoi faire un commerce utile de son superflu avec les pays étrangers. Examinons aussi combien vous avez de vaisseaux et de matelots; c'est par là qu'il faut juger de votre puissance. Il alla visiter le port, et entra dans chaque vaisseau. Il s'informa des pays où chaque vaisseau allait pour le commerce; quelles marchandises il y apportait; celles qu'il prenait au retour; quelle était la dépense du vaisseau pendant la navigation; les prêts que les marchands se faisaient les uns aux autres; les sociétés qu'ils faisaient entre eux, pour savoir si elles étaient équitables et fidèlement observées; enfin les hasards des naufrages et les autres malheurs du commerce, pour prévenir la ruine des marchands, qui, par l'avidité du gain, entreprennent souvent des choses qui sont au delà de leurs forces.

Il voulut qu'on punît sévèrement toutes les banqueroutes, parce que celles qui sont exemptes de mauvaise foi ne le sont presque jamais de témérité. En même temps, il fit des règles pour faire en sorte qu'il fût aisé de ne faire jamais banqueroute. Il établit des magistrats[3] à qui les marchands rendaient compte de leurs effets[4], de leurs profits, de leur dépense, et de leurs entreprises. Il ne leur était jamais permis de risquer le bien d'autrui, et ils ne pouvaient même risquer que la moitié du leur. De plus, ils faisaient en société les entreprises qu'ils ne pouvaient faire seuls; et la police de ces sociétés était inviolable,

inspiré à Fénelon ainsi qu'aux ducs de Beauvilliers et de Chevreuse le désir de réformer l'organisation sociale, commerciale et industrielle du pays.

1. C'est-à-dire : produisent.

2. C'est-à-dire : de cette manière.

3. Ces magistrats ressemblent fort aux conseillers d'État, qui, selon les plans du duc de Boulainvilliers et de Fénelon, devaient protéger le commerce et répartir l'impôt contre les négociants.

4. Effets de commerce. L'effet de commerce est, en général, un billet à ordre payable à celui au profit duquel il a été souscrit.

par la rigueur des peines imposées à ceux qui ne les suivraient pas. D'ailleurs, la liberté du commerce était entière [1] ; bien loin de le gêner par des impôts, on promettait une récompense à tous les marchands qui pourraient attirer à Salente le commerce de quelque nouvelle nation.

Ainsi [2] les peuples y accoururent bientôt en foule de toutes parts. Le commerce de cette ville était semblable au flux et au reflux de la mer. Les trésors y entraient comme les flots viennent l'un sur l'autre [3]. Tout y était apporté et tout en sortait librement. Tout ce qui entrait était utile; tout ce qui sortait laissait, en sortant, d'autres richesses en sa place. La justice sévère présidait dans le port, au milieu de tant de nations. La franchise, la bonne foi, la candeur, semblaient du haut de ces superbes tours appeler les marchands des terres les plus éloignées ; chacun de ces marchands, soit qu'il vînt des rives orientales où le soleil sort chaque jour du sein des ondes, soit qu'il fût parti de cette grande mer [4] où le soleil, lassé de son cours, va éteindre ses feux, vivait paisible et en sûreté dans Salente comme dans sa patrie [5].

Pour le dedans de la ville, Mentor visita tous les magasins, toutes les boutiques d'artisans, et toutes les places publiques. Il défendit toutes les marchandises de pays étrangers qui pouvaient introduire le luxe et la mollesse [6]. Il régla les habits, la nourriture, les meubles, la grandeur et l'ornement des maisons,

1. On a dit qu'il y avait ici contradiction, que la liberté du commerce n'était pas entière puisque les marchands ne pouvaient jamais risquer que la moitié de leur bien. Il faut entendre ces mots ainsi : liberté de faire commerce avec tous. La liberté du commerce reste donc entière, jusqu'ic du moins; la liberté individuelle seule est compromise par tant de réglementation. Et, d'ailleurs, combien chimérique est cette réglementation même!

2. De cette façon.

3. Souvenir d'un vers célèbre d'Ovide.

4. Il y a là des exagérations. Les rivages de l'Atlantique ne pouvaient guère alors envoyer des marchands puisqu'ils n'étaient encore que fort peu habités et civilisés.

5. Tableau idéal. L'âme de Fénelon se plaît à ces utopies. Sachons-lui gré toutefois d'avoir eu la hardiesse et l'intelligence de penser à la liberté du commerce.

6. Le sentiment de Fénelon est honorable, mais il y a là cette fois une atteinte à cette liberté du commerce qu'il a préconisée.

pour toutes les conditions différentes[1]. Il bannit tous les ornements d'or et d'argent ; et il dit à Idoménée : Je ne connais qu'un seul moyen pour rendre votre peuple modeste[2] dans sa dépense, c'est que vous lui en donniez vous-même l'exemple[3]. Il est nécessaire que vous ayez une certaine majesté dans votre extérieur ; mais votre autorité sera assez marquée par vos gardes et par les principaux officiers qui vous environnent. Contentez-vous d'un habit de laine très fine, teinte en pourpre ; que les principaux de l'État, après vous, soient vêtus de la même laine, et que toute la différence ne consiste que dans la couleur et dans une légère broderie d'or que vous aurez sur le bord de votre habit. Les différentes couleurs serviront à distinguer les différentes conditions, sans avoir besoin ni d'or, ni d'argent, ni de pierreries.

Réglez les conditions par la naissance[4]. Mettez au premier rang ceux qui ont une noblesse plus ancienne et plus éclatante. Ceux qui auront le mérite et l'autorité des emplois[5] seront assez contents de venir après ces anciennes et illustres familles, qui sont dans une si longue possession des premiers honneurs. Les hommes qui n'ont pas la même[6] noblesse leur[7] céderont sans peine, pourvu que vous ne les accoutumiez point à se méconnaître[8] dans une trop prompte et trop haute fortune, et que

1. Il réglemente donc tout, et nous verrons comment par la suite.
2. Avec le sens latin de : modéré.
3. Fénelon dit dans les *Directions pour la conscience d'un roi* : « Quoique vous soyez roi, vous devez éviter tout ce qui coûte beaucoup et que d'autres voudraient avoir comme vous... les princes qui vous touchent de près voudront faire ce que vous ferez, les grands seigneurs se piqueront d'imiter les princes, etc. »
4. Louis XIV, pour relever l'autorité royale, avait voulu beaucoup abaisser la noblesse. Les grands seigneurs avaient vu, dans les conseils de l'État, leur place prise par des fils de bourgeois : les Letellier, les Philippeaux, les Colbert, etc. Fénelon était de grande naissance ; sans en être trop fier, il tenait beaucoup à sa noblesse. Quoique prêtre il était resté « grand seigneur ». Dans les plans élaborés avec les ducs de Beauvilliers, de Chevreuse et de Saint-Simon, une large place dans le gouvernement était faite à la haute noblesse, au contraire de ce qu'avait voulu et exécuté Louis XIV, dans son intérêt particulier.
5. L'autorité que donnent les emplois.
6. Que les premiers.
7. Aux premiers.
8. Se méconnaître c'est oublier ce qu'on est et montrer de la présomp-

vous donniez des louanges à la modération de ceux qui seront modestes dans la prospérité. La distinction [1] la moins exposée à l'envie est celle qui vient d'une longue suite d'ancêtres. Pour la vertu, elle sera assez excitée, et on aura assez d'empressement à servir l'État, pourvu que vous donniez des couronnes et des statues [2] aux belles actions, et que ce soit un commencement de noblesse pour les enfants de ceux qui les auront faites.

Les personnes du premier rang, après vous, seront vêtues de blanc, avec une frange d'or au bas de leurs habits. Ils auront au doigt un anneau d'or, et au cou une médaille d'or avec votre portrait. Ceux du second rang seront vêtus de bleu : ils porteront une frange d'argent, avec l'anneau, et point de médaille; les troisièmes, de vert, sans anneau et sans frange, mais avec la médaille d'argent; les quatrièmes, d'un jaune d'aurore; les cinquièmes, d'un rouge pâle ou de rose; les sixièmes, de gris de lin; et les septièmes, qui seront les derniers du peuple, d'une couleur mêlée de jaune et de blanc [3]. Voilà les habits de sept [4] conditions différentes pour les hommes libres. Tous les esclaves seront vêtus de gris-brun. Ainsi, sans aucune dépense, chacun sera distingué suivant sa condition, et on bannira de Salente tous les arts qui ne servent qu'à entretenir le faste. Tous les artisans qui seraient employés à ces arts pernicieux serviront ou aux arts nécessaires, qui sont en petit nombre, ou au commerce, ou à l'agriculture [5]. On ne souffrira jamais aucun changement, ni pour la nature des étoffes, ni pour la forme des habits; car il est indigne que des hommes, destinés à une vie sérieuse et noble, s'amusent à inventer des parures affectées, ni qu'ils permettent que leurs femmes, à qui ces amusements seraient moins honteux [6], tombent jamais dans cet excès.

tion. Bossuet dit dans son sermon pour Mlle de La Vallière : « Voilà qu'elle (l'âme) commence à se méconnaître; transportée de son orgueil... »

1. Le fait d'être distingué, d'être placé séparément des autres.
2. Comme on faisait anciennement en Grèce et en Italie.
3. Ces règlements sont, il faut l'avouer, bien puérils.
4. Tous les législateurs de l'antiquité ont divisé le peuple en classes : Solon en quatre classes; Platon en trois; etc., etc.
5. Nous verrons plus loin comment Idoménée devra s'y prendre pour amener les artisans à devenir agriculteurs.
6. C'est-à-dire : un sujet de honte.

Mentor, semblable à un habile jardinier qui retranche dans ses arbres fruitiers le bois inutile, tâchait ainsi de retrancher le faste inutile qui corrompait les mœurs[1] : il ramenait toutes choses à une noble et frugale simplicité. Il régla de même la nourriture des citoyens et des esclaves[2]. Quelle honte, disait-il, que les hommes les plus élevés[3] fassent consister leur grandeur dans les ragoûts[4], par lesquels ils amollissent leurs âmes, et ruinent insensiblement la santé de leurs corps ! Ils doivent faire consister leur bonheur dans leur modération, dans leur autorité[5] pour faire du bien aux autres hommes, et dans la réputation que leurs bonnes actions doivent leur procurer. La sobriété rend la nourriture la plus simple très agréable. C'est elle qui donne, avec la santé la plus vigoureuse, les plaisirs les plus purs et les plus constants. Il faut donc borner les repas aux viandes les meilleures, mais apprêtées sans aucun ragoût. C'est un art pour empoisonner les hommes, que celui d'irriter[6] leur appétit au delà de leur vrai besoin.

Idoménée comprit bien qu'il avait eu tort de laisser les habitants de sa nouvelle ville amollir et corrompre leurs mœurs, en violant toutes les lois de Minos sur la sobriété ; mais le sage Mentor lui fit remarquer que les lois mêmes, quoique renouvelées, seraient inutiles, si l'exemple du roi ne leur donnait une autorité qui ne pouvait venir d'ailleurs. Aussitôt Idoménée régla[7] sa table, où il n'admit que du pain excellent, du vin du pays, qui est fort et agréable, mais en fort petite quantité, avec des viandes simples, telles qu'il en mangeait avec les autres

1. Malheureusement de telles lois n'ont jamais réussi.

2. Fénelon écrit en 1711, au milieu des conseils qu'il donne : « Modération dans tous les meubles, équipages, habits, tables ». — Lois somptuaires comme chez les Romains. » On sait comme ces lois furent inutiles.

3. Ceux qui sont dans les plus hauts emplois.

4. Assaisonnements.

5. Dans le pouvoir qu'ils ont et dont ils peuvent se servir pour...

6. Au sens étymologique de : exciter.

7. Donna des règles fixes pour la composition de sa table. Fénelon écrivait plus tard au duc de Bourgogne : « Le seul moyen d'arrêter tout court le luxe est de donner vous même l'exemple que saint Louis donnait d'une grande simplicité... Il ne suffit pas de le donner en habits, il faut le donner en meubles, en équipages, en tables, en bâtiments. »

Grecs au siège de Troie[1]. Personne n'osa se plaindre d'une règle que le roi s'imposait lui-même ; et chacun se corrigea de la profusion et de la délicatesse[2] où l'on commençait à se plonger pour les repas.

Mentor retrancha ensuite la musique molle et efféminée[3], qui corrompait toute la jeunesse. Il ne condamna pas avec une moindre sévérité la musique bachique[4], qui n'enivre guère moins que le vin, et qui produit des mœurs pleines d'emportement et d'impudence. Il borna toute la musique[5] aux fêtes dans les temples, pour y chanter les louanges des dieux et des héros qui ont donné l'exemple des plus rares vertus. Il ne permit aussi que pour les temples les grands ornements d'architecture, tels que les colonnes, les frontons[6], les portiques[7] ; il donna des modèles d'une architecture simple et gracieuse, pour faire, dans un médiocre espace, une maison gaie et commode pour une famille nombreuse ; en sorte qu'elle fût tournée à un aspect[8] sain, que les logements en fussent dégagés[9] les uns des autres, que l'ordre et la propreté s'y conservassent facilement, et que l'entretien fût de peu de dépense.

Il voulut que chaque maison un peu considérable eût un salon[10] et un petit péristyle[11], avec de petites chambres pour toutes les personnes libres. Mais il défendit très sévèrement la multitude superflue et la magnificence des logements[12]. Ces

1. Homère nous donne bien des descriptions de repas. Ils ne se composaient en général que de pain, de viande et de vin. (Voyez *Iliade*, I, 464 ; II, 427 ; XI, 215, etc.)

2. De goût.

3. Platon fait de même ; il établit une censure pour les arts. — Les Spartiates ne permirent pas tout d'abord la musique dans leurs cités.

4. Celle qui accompagnait les repas. (Bachique vient de Bacchus.)

5. L'emploi de la musique.

6. Construction de forme triangulaire qui sert de couronnement à un édifice et qui est ornée d'une corniche au-dessus.

7. Galeries couvertes soutenues par des colonnes.

8. Exposition.

9. Ayant des dégagements, des moyens de sortie.

10. Anachronisme. Le mot a échappé à Fénelon parce qu'il oublie que c'est Mentor, et non lui-même, qui conseille toutes ces réformes.

11. Cour intérieure bordée de chaque côté de portiques.

12. La magnificence des logements était très grande au XVIIe siècle, le roi ayant donné l'exemple par des constructions telles que les châteaux de Versailles, Marly, etc.

divers modèles de maisons[1], suivant la grandeur des familles, servirent à embellir à peu de frais une partie de la ville, et à la rendre régulière; au lieu que l'autre partie, déjà achevée suivant le caprice et le faste des particuliers, avait, malgré sa magnificence, une disposition moins agréable et moins commode. Cette nouvelle ville fut bâtie en très peu de temps, parce que la côte voisine de la Grèce[2] fournit de bons architectes, et qu'on fit venir un très grand nombre de maçons de l'Épire et de plusieurs autres pays, à condition qu'après avoir achevé leurs travaux ils s'établiraient autour de Salente, y prendraient des terres à défricher, et serviraient à peupler la campagne.

La peinture et la sculpture parurent à Mentor des arts qu'il n'est pas permis d'abandonner; mais il voulut qu'on souffrît dans Salente peu d'hommes attachés à ces arts. Il établit une école où présidaient des maîtres d'un goût exquis, qui examinaient les jeunes élèves. Il ne faut, disait-il, rien de bas et de faible dans ces arts qui ne sont pas absolument nécessaires. Par conséquent, on n'y doit admettre que des jeunes gens d'un génie[3] qui promette beaucoup, et qui tendent à la perfection. Les autres sont nés pour des arts moins nobles, et ils seront employés plus utilement aux besoins ordinaires de la république. Il ne faut, disait-il, employer les sculpteurs et les peintres, que pour conserver la mémoire[4] des grands hommes et des grandes actions. C'est dans les bâtiments publics, ou dans les tombeaux, qu'on doit conserver des représentations de tout ce qui a été fait avec une vertu extraordinaire pour le service de la patrie. Au reste, la modération et la frugalité de Mentor n'empêchèrent pas qu'il n'autorisât tous les grands bâtiments destinés aux courses de chevaux et de chariots, aux combats de lutteurs, à ceux du ceste[5], et à tous les autres exercices qui

1. Ces maisons seraient vraiment des modèles. Là encore Fénelon est le « plus chimérique des beaux esprits ».
2. Indécision pour le sens. Est-ce la côte voisine de la Grèce, c'est-à-dire la côte de l'Italie, ou est-ce la côte de la Grèce voisine de Salente. Le premier sens nous semble préférable.
3. Dans le sens étymol. (*ingenium :* dispositions naturelles).
4. Dans le sens latin : souvenir.
5. Nous avons vu des luttes de ce genre au livre V.

cultivent[1] les corps pour les rendre plus adroits et plus vigoureux[2].

Il retrancha[3] un nombre prodigieux de marchands qui vendaient des étoffes façonnées[4] des pays éloignés, des broderies d'un prix excessif, des vases d'or et d'argent avec des figures de dieux, d'hommes et d'animaux ; enfin, des liqueurs et des parfums. Il voulut même que les meubles de chaque maison fussent simples, et faits de manière à durer longtemps ; en sorte que les Salentins, qui se plaignaient hautement de leur pauvreté, commencèrent à sentir combien ils avaient de richesses superflues : mais c'était[5] des richesses trompeuses qui les appauvrissaient, et ils devenaient effectivement riches à mesure qu'ils avaient le courage de s'en dépouiller. C'est s'enrichir, disaient-ils eux-mêmes, que de mépriser de telles richesses, qui épuisent l'État, et que de diminuer ses besoins, en les réduisant aux vraies nécessités de la nature.

Mentor se hâta de visiter les arsenaux et tous les magasins, pour savoir si les armes et toutes les autres choses nécessaires à la guerre étaient en bon état : car il faut, disait-il, être toujours prêt à faire la guerre[6], pour n'être jamais réduit au malheur de la faire. Il trouva que plusieurs choses manquaient partout. Aussitôt on assembla des ouvriers pour travailler sur[7]

1. Expression très forte, peu employée aujourd'hui.

2. Remarquons où le désir de réformer et de tout régler a entraîné Fénelon. Mentor ne souffre que peu de peintres et de sculpteurs et n'admet que les jeunes gens qui promettent beaucoup. Mais il peut y en avoir un grand nombre qui donnent de belles espérances ; et de plus quel sera le « peu » dont il parle ; quel nombre fixera-t-il ?

3. Du nombre des citoyens ou du nombre des marchands, pour en faire des agriculteurs.

4. Par opposition aux étoffes unies.

5. L'accord se fait avec « ce » et non avec le mot qui suit le verbe ; c'était très fréquent au XVIIe siècle. Richesses, ici, est attribut au lieu d'être sujet. — Voyez Racine, *Andromaque :*

Ce n'est pas les Troyens, c'est Hector qu'on poursuit.

Aujourd'hui encore l'accord peut se faire de même ; il se fait toujours ainsi quand le verbe est suivi d'un pronom personnel de la 1re et de la 2e pers. « C'est vous qui êtes ses amis. »

6. On connaît l'adage fameux : Si vis pacem, para bellum, Si tu veux la paix, prépare la guerre.

7. On dit simplement aujourd'hui : travailler le fer, etc.

le fer, sur l'acier, et sur l'airain. On voyait s'élever des fournaises ardentes, des tourbillons de fumée et de flammes semblables à ces feux souterrains que vomit le mont Etna[1]. Le marteau résonnait sur l'enclume, qui gémissait sous les coups redoublés[2]. Les montagnes voisines et les rivages de la mer en retentissaient ; on eût cru être dans cette île[3], où Vulcain[4], animant les Cyclopes[5], forge des foudres pour le père des dieux[6] ; et, par une sage prévoyance, on voyait dans une profonde paix tous les préparatifs de la guerre.

Ensuite Mentor sortit de la ville avec Idoménée, et trouva une grande étendue de terres fertiles qui demeuraient incultes : d'autres n'étaient cultivées qu'à demi, par la négligence et par la pauvreté des laboureurs, qui manquant d'hommes et de bœufs, manquaient aussi de courage et de force de corps pour mettre l'agriculture dans sa perfection. Mentor, voyant cette campagne désolée[7], dit au roi : La terre ne demande ici qu'à enrichir ses habitants ; mais les habitants manquent à la terre. Prenons donc tous ces artisans superflus qui sont dans la ville, et dont les métiers ne serviraient qu'à dérégler les mœurs, pour leur faire cultiver ces plaines et ces collines[8]. Il est vrai que c'est un malheur, que tous ces hommes exercés à des arts qui demandent une vie sédentaire ne soient point exercés au

1. Fameux volcan de Sicile.

2. Cette phrase est un souvenir de l'*Énéide* de Virgile (VIII, 419) : « On entend les coups pesants frappés sur les enclumes qui gémissent. »

3. C'est l'île de Lipari dont parle Virgile (*Énéide,* VIII, 415). Elle était située au nord de la Sicile. C'est là, selon la tradition, que travaillaient les Cyclopes.

4. Voyez le dict. myth.

5. Voyez le dict. myth.

6. Jupiter.

7. Dans le sens étymolog. : où se fait la solitude, ravagée.

8. Fénelon dit dans ses *Directions pour la conscience d'un roi* (Dir. II) : « Il (le roi) doit savoir s'il y a assez de laboureurs, s'il y a à proportion trop d'autres artisans. » — Au XVIIe siècle, outre Fénelon, le comte de Boulainvilliers, Vauban, Racine, voyaient avec inquiétude le peuple, trop chargé d'impôts, quitter les campagnes pour se retirer dans les villes. Ils proposèrent des réformes sérieuses. Fénelon les suit dans cette voie ; malheureusement comment imposer à tous les artisans superflus de devenir agriculteurs ? Fénelon ne s'aperçoit pas qu'il lèse ici la liberté individuelle, comme plus haut pour le commerce ; ce qu'il dit plus loin, est beaucoup plus sage.

travail; mais voici un moyen d'y remédier. Il faut partager entre eux les terres vacantes, et appeler à leur secours des peuples voisins, qui feront sous eux le plus rude travail. Ces peuples le feront, pourvu qu'on leur promette des récompenses convenables sur les fruits[1] des terres mêmes qu'ils défricheront : ils pourront, dans la suite, en posséder une partie et être ainsi incorporés à votre peuple, qui n'est pas assez nombreux. Pourvu qu'ils soient laborieux et dociles aux lois, vous n'aurez point de meilleurs sujets, et ils accroîtront votre puissance. Vos artisans de la ville, transplantés dans la campagne, élèveront leurs enfants au travail[2] et au goût de la vie champêtre. De plus, tous les maçons des pays étrangers, qui travaillent à bâtir votre ville, se sont engagés à défricher une partie de vos terres, et à se faire laboureurs : incorporez-les à votre peuple, dès qu'ils auront achevé leurs ouvrages de la ville. Ces ouvriers sont ravis de s'engager à passer leur vie sous une domination qui est maintenant si douce. Comme ils sont robustes et laborieux, leur exemple servira pour exciter au travail les habitants transplantés de la ville à la campagne, avec lesquels ils seront mêlés. Dans la suite, tout le pays sera peuplé de familles vigoureuses et adonnées à l'agriculture.

Au reste, ne soyez point en peine de la multiplication de ce peuple : il deviendra bientôt innombrable, pourvu que vous facilitiez les mariages. La manière de les faciliter est bien simple; presque tous les hommes ont l'inclination de[3] se marier; il n'y a que la misère qui les en empêche. Si vous ne les chargez point d'impôts, ils vivront sans peine avec leurs femmes et leurs enfants; car la terre n'est jamais ingrate; elle nourrit toujours de ses fruits ceux qui la cultivent soigneusement[4]; elle ne refuse ses biens qu'à ceux qui craignent de lui donner leurs peines.

1. Dans le sens latin de : productions.
2. Accoutumeront leurs enfants à travailler.
3. On dit plutôt « avoir de l'inclination pour ou à ». Fénelon emploie le plus souvent : « avoir l'inclination de ». On trouve encore dans le *Télémaque*, « Pourquoi auriez-vous inclination de croire que nous sommes sortis des Babyloniens. »
4. Souvenir d'un vers célèbre de Virgile (*Géorgiques*, II, 461) : « La terre équitable produit d'elle-même une nourriture abondante. »

Plus les laboureurs ont d'enfants, plus ils sont riches, si le prince ne les appauvrit pas; car leurs enfants, dès leur plus tendre jeunesse, commencent à les secourir. Les plus jeunes conduisent les moutons dans les pâturages; les autres, qui sont plus grands, mènent déjà les grands troupeaux; les plus âgés labourent avec leur père. Cependant la mère de toute la famille prépare un repas simple à son époux et à ses chers enfants, qui doivent revenir fatigués du travail de la journée; elle a soin de traire ses vaches et ses brebis, et on voit couler des ruisseaux de lait; elle fait un grand feu, autour duquel toute la famille innocente et paisible prend plaisir à chanter tout le soir, en attendant le doux sommeil : elle prépare des fromages, des châtaignes, et des fruits conservés dans la même fraîcheur que si on venait de les cueillir[1]. Le berger revient avec sa flûte et chante à la famille assemblée les nouvelles chansons qu'il a apprises dans les hameaux voisins. Le laboureur rentre avec sa charrue; et ses bœufs fatigués marchent, le coup penché, d'un pas lent et tardif, malgré l'aiguillon qui les presse[2]. Tous les maux du travail finissent avec la journée. Les pavots[3] que le sommeil[4], par l'ordre des dieux[5], répand sur la terre, apaisent tous les noirs soucis par leurs charmes[6], et tiennent toute la nature dans un doux enchantement; chacun s'endort, sans prévoir les peines du lendemain[7].

Heureux ces hommes sans ambition, sans défiance, sans ar-

1. Ce tableau exquis a été inspiré à Fénelon par Horace (*Epîtres*, II, 39) : « Si l'épouse vertueuse prend sa part du travail en s'occupant de la maison et des chers enfants — qu'elle charge d'un bon vieux bois le foyer sacré, quand l'époux est près d'arriver harassé de fatigue; qu'elle enferme dans l'enceinte des claies le troupeau florissant; qu'elle épuise les mamelles gonflées par le lait; que tirant du tonneau le doux vin de l'année elle prépare un repas composé de mets non achetés. »

2. Horace dit plus loin : « Qu'il est doux de voir les brebis rassasiées rentrer en hâte au logis! de voir les bœufs fatigués traîner d'un cou languissant le soc renversé. »

3. Ont, comme on sait, une vertu soporifique.

4. Ou plutôt : le dieu du sommeil, Morphée, qui prend toutes sortes de formes pour enchanter et tromper les hommes par des songes, et cela en les touchant d'un pavot qu'il a continuellement à la main.

5. Et, dit Virgile (*Enéide*, II, 268), grâce à leur bonté bienfaitrice.

6. Ce mot a son sens étymologique de : enchantements magiques.

7. Virgile (*Enéide*, IV, 528) dit : « Ils oubliaient (dans le sommeil) leurs soucis et se reposaient de leurs fatigues. »

tifice, pourvu que les dieux leur donnent un bon roi, qui ne trouble point leur joie innocente! Mais quelle horrible inhumanité, que de leur arracher, pour des desseins pleins de faste et d'ambition, les doux fruits[1] de leur terre, qu'ils ne tiennent que de la libérale nature[2] et de la sueur de leur front! La nature seule tirerait de son sein[3] fécond tout ce qu'il faudrait pour un nombre infini d'hommes modérés et laborieux; mais c'est l'orgueil et la mollesse de certains hommes qui en mettent tant d'autres dans une affreuse pauvreté[4].

Mais que ferais-je, disait Idoménée, si ces peuples que je répandrai dans ces fertiles campagnes négligent de les cultiver?

Faites, lui répondait Mentor, tout le contraire de ce qu'on fait communément. Les princes avides et sans prévoyance ne songent qu'à charger d'impôts ceux d'entre leurs sujets qui sont les plus vigilants et les plus industrieux pour faire valoir leurs biens; c'est qu'ils espèrent en être payés plus facilement[5]: en même temps, ils chargent moins ceux que la paresse rend plus misérables. Renversez ce mauvais ordre, qui accable les bons, qui récompense le vice et qui introduit une négligence aussi funeste au roi même qu'à tout l'État. Mettez des taxes[6], des amendes, et même, s'il le faut, d'autres peines rigoureuses, sur ceux qui négligeront leurs champs, comme vous puniriez des soldats qui abandonneraient leurs postes dans la guerre: au contraire, donnez des grâces et des exemptions aux familles qui, se multipliant[7], augmentent à[8] proportion la culture de leurs terres. Bientôt les familles se multiplieront et tout le monde s'animera au travail; il deviendra même honorable[9]. La pro-

1. Toujours avec le sens de : productions.
2. C'est-à-dire : de la libéralité de la nature.
3. Souvenir de Virgile (*Géorgiques*, II, 461).
4. L'orgueil « en arrachant aux hommes pour des desseins pleins de faste et d'ambition les doux fruits de la terre »; la mollesse en ce que les hommes veulent jouir d'une vie très délicate : Leur richesse excessive ne peut que produire la pauvreté des autres.
5. Parce que ce sont les plus industrieux.
6. Sommes à payer à époques fixes et plus ou moins grandes selon les biens des imposés.
7. En se multipliant.
8. On dit plutôt aujourd'hui : en proportion.
9. Les arts manuels ont été réservés longtemps aux esclaves.

fession de laboureur ne sera plus méprisée, n'étant plus accablée de tant de maux. On reverra la charrue en honneur[1], maniée par des mains victorieuses des ennemis de la patrie. Il ne sera pas moins beau de cultiver l'héritage[2] reçu de ses ancêtres, pendant une heureuse paix, que de l'avoir défendu généreusement pendant les troubles de la guerre. Toute la campagne refleurira : Cérès[3] se couronnera d'épis dorés; Bacchus[4], foulant à ses pieds les raisins, fera couler, du penchant des montagnes, des ruisseaux de vins plus doux que le nectar; les creux vallons retentiront des concerts des bergers, qui, le long des clairs ruisseaux, chanteront sur leurs flûtes leurs peines et leurs plaisirs, pendant que leurs troupeaux bondissants paîtront sur l'herbe et parmi les fleurs, sans craindre les loups[5].

Ne serez-vous pas trop heureux, ô Idoménée, d'être la source de tant de biens, et de faire vivre, à l'ombre de votre nom[6], tant de peuples dans un si aimable repos? Cette gloire n'est-elle pas plus touchante que celle de ravager la terre, de répandre partout, et presque autant chez soi[7], au milieu même des victoires, que chez les étrangers vaincus, le carnage, le trouble, l'horreur, la langueur, la consternation, la cruelle faim, et le désespoir?

O heureux le roi assez aimé des dieux, et d'un cœur assez grand, pour entreprendre d'être ainsi les délices des peuples, et de montrer à tous les siècles, dans son règne, un si charmant

1. Virgile (*Géorgiques,* 1,506) se plaint de ce qu'on ne rend plus à la charrue « l'hommage qu'elle mérite ».

2. C'est ce que faisaient dans les commencements de Rome la plupart des généraux; entre autres, comme on sait, le fameux Cincinnatus.

3. Cérès, déesse de la campagne, est ici pour « la campagne »; c'est une figure de rhétorique appelée métonymie.

4. Bacchus est ici pour « le rameau de vigne ».

5. Peinture fréquente chez les anciens. Voyez entre autres Horace, *Odes,* III, 18 : « Les troupeaux de se jouer dans l'herbe de la campagne. Le loup erre parmi les agneaux qui ne le craignent plus. » Voltaire reproche à Fénelon d'avoir abusé de ces descriptions champêtres. Il a raison, mais Fénelon a pour excuse, nous le répétons, qu'il veut échapper et faire échapper ses lecteurs, pendant quelques instants du moins, au lugubre spectacle qu'ils avaient sous les yeux.

6. Qui abritera, pour ainsi dire, ces peuples.

7. La victoire est souvent aussi funeste que la défaite. Massillon exprime la même idée dans le *Petit Carême.*

spectacle! La terre entière, loin de se défendre de sa puissance[1] par des combats, viendrait à ses pieds le prier de régner sur elle.

Idoménée lui répondit : Mais quand les peuples seront ainsi dans la paix et dans l'abondance, les délices les corrompront, et ils tourneront contre moi les forces que je leur aurai données.

Ne craignez point, dit Mentor, cet inconvénient; c'est un prétexte qu'on allègue toujours pour flatter ces princes prodigues qui veulent accabler leurs peuples d'impôts. Le remède est facile. Les lois que nous venons d'établir pour l'agriculture rendront leur vie laborieuse[2], et, dans leur abondance, ils n'auront que le nécessaire, parce que nous retranchons tous les arts qui fournissent le superflu. Cette abondance même sera diminuée par la facilité des mariages et par la grande multiplication des familles. Chaque famille, étant nombreuse, et ayant peu de terre, aura besoin de la cultiver par un travail sans relâche. C'est la mollesse et l'oisiveté qui rendent les peuples insolents[3] et rebelles. Ils auront du pain, à la vérité, et assez largement; mais ils n'auront que du pain, et des fruits de leur propre terre, gagnés à la sueur de leur visage[4]. Pour tenir votre peuple dans cette modération, il faut régler, dès à présent, l'étendue de terre que chaque famille pourra posséder[5]. Vous savez que nous avons divisé tout votre peuple en sept classes, suivant les différentes conditions : il ne faut permettre à chaque famille, dans chaque classe, de pouvoir posséder que l'étendue de terre absolument nécessaire pour nourrir le nombre de personnes dont elle sera composée. Cette règle étant inviolable, les nobles ne pourront point faire des acquisitions[6] sur les pauvres; tous auront des

1. C'est-à-dire : de vouloir éviter sa domination.
2. Remplie par le travail.
3. C'est-à-dire : manquant de respect pour l'autorité établie.
4. On dit plutôt aujourd'hui : à la sueur de leur front.
5. Nous retrouvons cette recommandation, empruntée aux Romains, dans les dialogues de Fénelon et dans ses *Plans de gouvernement*.
6. Les nobles, au XVIIe siècle, s'emparaient, même souvent par la force, des terres des petits. Saint-Simon nous raconte (t. II, p. 169) l'aventure d'un pauvre tailleur dont un seigneur, M. de Charnacé, jette à bas la cabane pour agrandir son parc.

terres; mais chacun en aura fort peu, et sera excité par là à la[1] bien cultiver[2]. Si, dans une longue suite de temps, les terres manquaient ici, on ferait des colonies qui augmenteraient la puissance de cet État.

Je crois même que vous devez prendre garde à ne laisser jamais le vin devenir trop commun dans votre royaume. Si on a planté trop de vignes, il faut qu'on les arrache[3] : le vin est la source des plus grands maux parmi les peuples; il cause les maladies, les querelles, les séditions, l'oisiveté, le dégoût du travail, le désordre des familles. Que le vin soit donc réservé comme une espèce de remède, ou comme une liqueur très rare, qui n'est employée que pour les sacrifices, ou pour les fêtes extraordinaires. Mais n'espérez point de[4] faire observer une règle si importante, si vous n'en donnez vous-même l'exemple[5].

D'ailleurs il faut faire garder inviolablement les lois de Minos pour l'éducation des enfants. Il faut établir des écoles publiques, où l'on enseigne la crainte des dieux, l'amour de la patrie, le respect des lois, la préférence de l'honneur aux plaisirs, et à la vie même. Il faut avoir des magistrats qui veillent sur les familles et sur les mœurs des particuliers[6]. Veillez vous-même, vous qui n'êtes roi, c'est-à-dire pasteur du peuple[7], que pour veiller nuit et jour sur votre troupeau : par là vous préviendrez un nombre infini de désordres et de crimes; ceux que vous ne pourrez prévenir, punissez-les d'abord sévèrement. C'est une clémence, que de faire d'abord des exemples qui arrêtent le cours de l'iniquité[8]. Par un peu de sang répandu à propos,

1. La terre. Fénelon met ici le singulier, quoiqu'il ait parlé plus haut *des terres*. C'est une syllepse.
2. Ce principe de la « division de la propriété » est hardi pour l'époque et fait honneur à Fénelon. Que de citoyens alors manquaient de terres, tandis qu'elles restaient incultes entre les mains d'un seul et même propriétaire, grand seigneur!
3. Remède radical. Fénelon a dit au livre VII que le vin est une espèce de poison.
4. Nous avons déjà vu que cette expression s'employait fréquemment au XVIIe siècle.
5. Fénelon (livre V) dit : « Le roi doit être plus sobre, plus ennemi de la mollesse. »
6. Tels étaient des censeurs chez les Romains.
7. Expression déjà fréquemment rencontrée.
8. Phrase inspirée par Tacite (*Annales,* XIII, 35).

on en épargne beaucoup pour la suite, et on se met en état d'être craint, sans user souvent de rigueur.

Mais quelle détestable maxime, que de ne croire trouver sa sûreté que dans l'oppression de ses peuples ! Ne les point faire instruire[1], ne les point conduire à la vertu, ne s'en faire jamais aimer, les pousser par la terreur jusqu'au désespoir, les mettre dans l'affreuse nécessité ou de ne pouvoir jamais respirer librement, ou de secouer le joug de votre tyrannique domination ; est-ce là le vrai moyen de régner sans trouble? est-ce là le vrai chemin qui mène à la gloire?

Souvenez-vous que les pays où la domination du souverain est plus[2] absolue sont ceux où les souverains sont moins puissants. Ils prennent, ils ruinent tout, ils possèdent seuls tout l'État[3]; mais aussi tout l'État languit : les campagnes sont en friche[4], et presque désertes ; les villes diminuent[5] chaque jour ; le commerce tarit. Le roi, qui ne peut être roi tout seul, et qui n'est grand que par ses peuples, s'anéantit lui-même peu à peu par l'anéantissement insensible des peuples dont il tire ses richesses et sa puissance. Son État s'épuise d'argent et d'hommes : cette dernière perte est la plus grande et la plus irréparable. Son pouvoir absolu fait autant d'esclaves qu'il a de sujets. On le flatte, on fait semblant de l'adorer, on tremble au moindre de ses regards ; mais attendez la moindre révolution : cette puissance monstrueuse[6], poussée jusqu'à un excès trop violent, ne saurait durer ; elle n'a aucune ressource dans le cœur des peuples : elle a lassé et irrité tous les corps de l'État ; elle contraint tous les membres de ce corps de[7] soupirer après un changement. Au premier coup qu'on lui porte, l'idole se renverse,

1. Idée nouvelle et très hardie pour l'époque. On connaît le mot de Catherine II à son entourage : « Le jour où nos paysans seront instruits, ni vous ni moi ne resterons à nos places. »
2. Ce comparatif a le sens du superlatif, ce qui est fréquent au XVIIe siècle.
3. « L'Etat, c'est moi, » disait Louis XIV.
4. C'est-à-dire : non cultivées.
5. En population.
6. Est expliqué par ce qui suit.
7. « Contraindre de » se dit autant que « contraindre à » qui désigne une contrainte plus générale et moins absolue.

se brise, et est foulée aux pieds[1]. Le mépris, la haine, le ressentiment, la défiance, en un mot toutes les passions se réunissent contre une autorité si odieuse. Le roi, qui, dans sa vaine prospérité, ne trouvait pas un seul homme assez hardi pour lui dire la vérité, ne trouvera, dans son malheur, aucun homme qui daigne ni[2] l'excuser ni le défendre contre ses ennemis.

Après ce discours, Idoménée, persuadé par Mentor, se hâta de distribuer les terres vacantes, de les remplir de tous les artisans inutiles, et d'exécuter tout ce qui avait été résolu. Il réserva seulement pour les maçons les terres qu'il leur avait destinées, et qu'ils ne pouvaient cultiver qu'après la fin de leurs travaux dans la ville.

Déjà la réputation du gouvernement doux et modéré d'Idoménée attire[3] en foule de tous côtés des peuples qui viennent s'incorporer au sien, et chercher leur bonheur sous une si aimable domination. Déjà ces campagnes, si longtemps couvertes de ronces et d'épines, promettent de riches moissons et des fruits jusqu'alors inconnus. La terre ouvre son sein au tranchant de la charrue, et prépare ses richesses pour récompenser le laboureur : l'espérance reluit[4] de tous côtés. On voit dans les vallons et sur les collines les troupeaux de moutons qui bondissent sur l'herbe, et les grands troupeaux de bœufs et de génisses qui font retentir les hautes montagnes de leurs mugissements : ces troupeaux servent à engraisser les campagnes. C'est Mentor qui a trouvé le moyen d'avoir ces troupeaux. Mentor conseilla à Idoménée de faire avec les Peucètes[5], peuples voisins, un échange de toutes les choses superflues qu'on ne voulait plus souffrir dans Salente, avec ces troupeaux, qui manquaient aux Salentins.

En même temps la ville et les villages d'alentour étaient

1. Souvenir de Lucrèce (*De rerum natura,* I, 1139) : « Car on foule avidement aux pieds ce qu'auparavant on a trop redouté. »

2. On ne mettrait pas de négation aujourd'hui. Mais avant le XVIIIe siècle la négation s'employait parfaitement même dans les propositions de forme affirmative, si l'ensemble de la phrase offrait un sens négatif.

3. Présent dit de narration.

4. On emploie plutôt le verbe simple : luire, aujourd'hui.

5. Ils habitaient entre l'Apulie et l'Iapygie.

pleins d'une belle jeunesse qui avait langui longtemps dans la misère, et qui n'avait osé se marier, de peur d'augmenter leurs[1] maux. Quand ils virent qu'Idoménée prenait des sentiments d'humanité, et qu'il voulait être leur père, ils ne craignirent plus la faim et les autres fléaux par lesquels le ciel afflige la terre. On n'entendait plus que des cris de joie, que les chansons des bergers et des laboureurs qui célébraient leurs hyménées. On aurait cru voir le dieu Pan avec une foule de Satyres et de Faunes[2] mêlés parmi les nymphes, et dansant au son de sa flûte à l'ombre des bois. Tout était tranquille et riant, mais la joie était modérée, et les plaisirs ne servaient qu'à délasser des longs travaux; ils en étaient plus vifs et plus purs[3].

Les vieillards, étonnés de voir ce qu'ils n'avaient osé espérer dans la suite d'un si long âge, pleuraient par un excès de joie mêlée de tendresse; ils levaient leurs mains tremblantes vers le ciel. Bénissez, disaient-ils, ô grand Jupiter, le roi qui vous ressemble, et qui est le plus grand don que vous nous ayez fait. Il est né pour le bien des hommes, rendez-lui tous les biens que nous recevons de lui. Nos arrière-neveux, venus de ces mariages qu'il favorise, lui devront tout, jusqu'à leur naissance[4]; et il sera véritablement le père de tous ses sujets. Les jeunes hommes, et les jeunes filles qu'ils épousaient, ne faisaient éclater leur joie qu'en chantant les louanges de celui de[5] qui cette joie si douce leur était venue. Les bouches, et encore plus les cœurs[6], étaient sans cesse remplis de son nom. On se croyait heureux de le voir; on craignait de le perdre : sa perte eût été la désolation de chaque famille.

1. Encore une syllepse. « Leurs » se rapporte à jeunes gens, mots compris dans le mot général jeunesse. Boileau a dit de même :

> Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse abuse,
> Blâme en *eux* les plaisirs que l'âge lui refuse.

2. Pour Pan, les Satyres et les Faunes, voyez le dict. myth.
3. Encore un tableau idéal!
4. Et même leur naissance. On a vu plus haut que les jeunes gens se marièrent grâce au bon gouvernement d'Idoménée.
5. « De » indique la source directe dont cette joie est sortie.
6. Voyez Racine (*Britannicus*, IV, III) :

> Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage,
> Je vois voler partout les cœurs à mon passage.

Alors Idoménée avoua à Mentor qu'il n'avait jamais senti de plaisir aussi touchant que celui d'être aimé[1], et de rendre tant de gens heureux. Je ne l'aurais jamais cru, disait-il : il me semblait que toute la grandeur des princes ne consistait qu'à se faire craindre; que le reste des hommes était fait pour eux[2]; et tout ce que j'avais ouï[3] dire des rois qui avaient été l'amour et les délices[4] de leurs peuples me paraissait une pure fable; j'en reconnais maintenant la vérité. Mais il faut que je vous raconte comment on avait empoisonné mon cœur, dès ma plus tendre enfance, sur[5] l'autorité des rois[6]. C'est ce qui a causé tous les malheurs de ma vie. Alors Idoménée commença cette narration.

1. Voyez encore *Britannicus*, IV, III :

> Quel plaisir de penser et de dire en vous-même :
> Partout en ce moment on me bénit, on m'aime.

2. Au livre II, Fénelon dit de Bocchoris : « Il ne comptait les hommes pour rien, croyant qu'ils n'étaient faits que pour lui, » et au livre III de *Télémaque* (ce qui s'applique spécialement au duc de Bourgogne) : « Les autres hommes ne semblaient mis sur la terre que pour lui plaire, etc. »

3. Entendu (ouïr vient de : audire.)

4. Titus, fils et successeur de l'empereur Vespasien, fut appelé « les délices du genre humain ».

5. Sur ce qui concerne l'autorité des rois.

6. Ainsi finit, par une peinture idéale du bonheur que procure et que goûte un bon roi, le dixième livre du *Télémaque,* si célèbre, et à juste titre. Fénelon y a exposé ses plans de gouvernement; ses réformes ont tout embrassé, toujours généreuses, souvent hardies, quelquefois chimériques.

RÉSUMÉ SOMMAIRE DU LIVRE XI

Idoménée raconte comment « on avait empoisonné son cœur sur l'autorité des rois » (fin du livre X). — La confiance qu'il avait mise en Protésilas fut la cause de tous ses malheurs. Aidé de Timocrate, Protésilas tourne contre Philoclès, homme sage et vertueux, l'esprit d'Idoménée. Ils l'accusent de vouloir se faire roi de l'île de Carpathie, récemment conquise pour Idoménée par Philoclès. Idoménée donne l'ordre de tuer secrètement Philoclès. Timocrate, chargé d'exécuter cet ordre, manque Philoclès, et craignant qu'on ne le fît mourir, il dévoile toute la conjuration. Philoclès, « effrayé de voir tant de malice dans les hommes », se retire dans l'île de Samos « où il vit tranquillement dans la pauvreté et dans la solitude ».

Idoménée eut bientôt des preuves multiples des artifices de Protésilas, mais il continua par faiblesse à le laisser diriger en maître les affaires.

Mentor exhorte Idoménée à réparer son injustice. Protésilas et Timocrate sont conduits dans l'île de Samos et Philoclès est ramené à Salente, presque malgré lui, car il est heureux dans sa solitude et ne voudrait pas la quitter. « N'ayant plus de besoins, jouissant d'un calme profond et d'une douce liberté, dont la sagesse de mes livres m'apprend à faire un bon usage, qu'irais-je encore chercher parmi les hommes jaloux, trompeurs et inconstants? » Il ne se décide qu'après avoir consulté les dieux. Il retrouve la faveur d'Idoménée et la puissance, mais se retire bientôt dans une campagne aux environs de Salente. « Le roi allait avec Mentor le voir presque tous les jours dans son désert. C'est là qu'on examinait les moyens d'affermir les lois et de donner une forme solide au gouvernement pour le bonheur public. »

LIVRE XII

Cependant Télémaque montrait son courage dans les périls de la guerre. En partant de Salente, il s'appliqua à gagner l'affection des vieux capitaines, dont la réputation et l'expérience étaient au comble. Nestor[1], qui l'avait déjà vu à Pylos[2], et qui avait toujours aimé Ulysse, le traitait comme s'il eût été son propre fils. Il lui donnait des instructions qu'il appuyait de divers exemples; il lui racontait toutes les aventures de sa jeunesse, et tout ce qu'il avait vu faire de plus remarquable aux héros de l'âge passé. La mémoire de ce sage vieillard, qui avait vécu trois âges d'homme[3], était comme une histoire des anciens temps gravée sur le marbre ou sur l'airain.

Philoctète[4] n'eut pas d'abord la même inclination que Nestor pour Télémaque : la haine qu'il avait nourrie si longtemps[5] dans son cœur contre Ulysse l'éloignait de son fils : et il ne pouvait voir qu'avec peine tout ce qu'il semblait que les dieux préparaient en faveur de ce jeune homme, pour le rendre égal aux héros qui avaient renversé la ville de Troie. Mais enfin la modération de Télémaque vainquit tous les ressentiments de Philoctète; il ne put se défendre d'aimer cette vertu douce et modeste. Il prenait[6] souvent Télémaque, et lui disait : Mon fils (car je ne

1. Roi des Pyliens; le plus vieux des rois qui allèrent au siège de Troie.
2. Ville d'Elide, demeure de Nestor avant son établissement à Métaponte.
3. C'est ce que dit Homère, *Iliade*, I, 250 : « Il avait déjà vu périr deux générations d'hommes à la voix harmonieuse, qui avaient été élevés ou avaient vécu avec lui. »
4. Fils de Péan, roi de Thessalie.
5. Nous verrons pourquoi, plus loin.
6. C'est-à-dire : il prenait à part. Voyez livre I : « Quand le repas fut fini, la déesse prit Télémaque et lui parla ainsi. »

crains plus de vous nommer [1] ainsi), votre père et moi, je l'avoue, nous avons été longtemps ennemis l'un de l'autre : j'avoue même qu'après que nous eûmes fait tomber la superbe ville de Troie, mon cœur n'était point encore apaisé; et quand je vous ai vu, j'ai senti de la peine à aimer la vertu dans le fils d'Ulysse. Je me le suis souvent reproché. Mais enfin la vertu, quand elle est douce, simple, ingénue et modeste, surmonte tout. Ensuite Philoctète déclara qu'il était résolu de lui raconter ce qui avait allumé dans son cœur tant de haine contre Ulysse.

Il faut, dit-il, reprendre mon histoire de plus haut [2]. Je suivais partout le grand Hercule [3] qui a délivré la terre de tant de monstres, et devant qui les autres héros n'étaient que comme sont les faibles roseaux auprès d'un grand chêne, ou comme les moindres oiseaux en présence de l'aigle. Ses malheurs et les miens vinrent d'une passion qui cause tous les désastres les plus affreux, c'est l'amour [4]. Hercule, qui avait vaincu tant de monstres, ne pouvait vaincre cette passion honteuse; et le cruel enfant Cupidon [5] se jouait de lui. Il ne pouvait se ressouvenir, sans rougir de honte, qu'il avait autrefois oublié sa gloire jusqu'à filer auprès d'Omphale [6], reine de Lydie [7], comme le plus lâche et le plus efféminé de tous les hommes; tant il avait été entraîné par un amour aveugle. Cent fois il m'a avoué que cet endroit de sa vie avait terni sa vertu, et presque effacé la gloire de tous ses travaux.

Cependant, ô dieux! telle est la faiblesse et l'inconstance des

1. *Athalie,* cf. IV, III; Joad à Joas :

O mon fils, de ce nom j'ose encore vous nommer.

2. Le récit qui suit a été inspiré à Fénelon par Ovide (*Métamorphoses,* IX) et surtout par les *Trachiniennes,* et le *Philoctète,* tragédies de Sophocle.

3. Voyez le dict. myth.

4. Fénelon va donc, par cet épisode, montrer au duc de Bourgogne toute la puissance de l'amour, tous les désastres que peut entraîner avec elle cette passion.

5. Voyez le dict. myth.

6. Hercule lui avait été vendu comme esclave. Pour la légende d'Hercule filant aux pieds d'Omphale, voyez le dict. myth. et Ovide (*Heroid.* IX, 53; *Fastes,* II, 305).

7. Province de l'Asie Mineure, entre la Carie et la Phrygie.

hommes : ils se promettent tout d'eux-mêmes[1], et ne résistent à rien. Hélas! le grand Hercule retomba dans les pièges de l'Amour qu'il avait si souvent détesté; il aima Déjanire[2]. Trop heureux, s'il eût été constant dans cette passion pour une femme qui fut son épouse! Mais bientôt[3] la jeunesse d'Iole[4], sur le visage de laquelle les grâces étaient peintes, ravit son cœur. Déjanire brûla de jalousie; elle se ressouvint de cette fatale tunique que le centaure[5] Nessus[6] lui avait laissée en mourant, comme un moyen assuré de réveiller l'amour d'Hercule, toutes les fois qu'il paraîtrait la négliger pour en aimer quelque autre. Cette tunique, pleine du sang venimeux[7] du centaure, renfermait le poison des flèches dont ce monstre avait été percé. Vous savez que les flèches d'Hercule, qui tua ce perfide centaure, avaient été trempées dans le sang de l'hydre[8] de Lerne, et que ce sang empoisonnait ses flèches, en sorte que toutes les blessures qu'elles faisaient étaient incurables.

Hercule, s'étant revêtu de cette tunique, sentit bientôt le feu dévorant qui se glissait jusque dans la moelle de ses os[9] : il poussait des cris horribles, dont le mont Œta[10] résonnait et faisait retentir toutes les profondes vallées[11] ; la mer même en paraissait émue; mille bœufs les plus furieux, qui auraient mugi ensemble, n'auraient pas fait un bruit aussi affreux. Le

1. Ils attendent tout de leur courage, ils se vantent de se pouvoir gouverner.
2. Fille d'Œnée, roi de Calydon, fiancée au fleuve Achéloüs. Hercule l'enleva à ce dieu et l'épousa.
3. Ici commence comme un résumé des *Trachiniennes* de Sophocle.
4. Fille du roi de Thessalie, Eurytus, qu'Hercule était allé combattre. Après la prise d'Achalie, Hercule, qui l'aimait, l'emmena parmi les captives.
5. Voyez le dict. myth.
6. Voyez le dict. myth. à l'article Hercule.
7. Qui communique son poison.
8. Monstre tué par Hercule. Lerne est un marais de l'Argolide.
9. Cf. Sophocle, *Trachiniennes,* 759 : « Aussitôt qu'Hercule a revêtu la tunique, selon tes prescriptions... son corps se couvrit de sueur. La tunique s'attache et se colle à ses flancs comme sur une statue, et à tous ses membres. Puis jusque dans la moelle des os pénètre la morsure du mal, suivie de convulsions. »
10. Montagne entre la Thessalie et la Béotie.
11. Cf. *Trachiniennes,* 788 : « Car il se tordait à terre, puis se relevait en criant et en hurlant; et à l'entour retentissaient les rochers... »

malheureux Lichas [1], qui lui avait apporté de la part de Déjanire cette tunique, ayant osé s'approcher de lui, Hercule, dans le transport de sa douleur, le prit, le fit pirouetter comme un frondeur fait avec sa fronde tourner la pierre qu'il veut jeter loin de lui. Ainsi Lichas, lancé du haut de la montagne par la puissante main d'Hercule, tombait dans les flots de la mer [2], où il fut changé tout à coup en un rocher qui garde encore la figure humaine, et qui, étant toujours battu par les vagues irritées, épouvante de loin les sages pilotes [3].

Après ce malheur de Lichas, je crus que je ne pouvais plus me fier à Hercule; je songeais à me cacher dans les cavernes les plus profondes. Je le voyais qui d'une main déracinait les hauts sapins et les vieux chênes, qui, depuis plusieurs siècles, avaient méprisé les vents et les tempêtes. De l'autre main il tâchait en vain d'arracher de dessus son dos la fatale tunique; elle s'était collée sur sa peau, et comme incorporée à ses membres [4]. A mesure qu'il la déchirait, il déchirait aussi sa peau et sa chair [5], son sang ruisselait et trempait la terre. Enfin sa vertu [6] surmontant sa douleur, il s'écria : Tu vois, ô cher Philoctète, les maux que les dieux me font souffrir; ils sont justes; c'est moi qui les ai offensés; j'ai violé l'amour conjugal. Après avoir vaincu tant d'ennemis, je me suis lâchement laissé vaincre par l'amour d'une beauté étrangère : je péris; et je suis content de périr pour apaiser les dieux. Mais, hélas! cher ami,

1. Héraut que Déjanire avait chargé de la funeste tunique et qui l'avait remise à Hercule.

2. Cf. *Trachiniennes*, 777 : « A peine Hercule a-t-il entendu ces paroles qu'une convulsion terriblement douloureuse étreint sa poitrine; il le prend par le pied là où le membre se plie et le lance contre un rocher baigné de tous côtés par la mer. »

3. Cf. Ovide, *Métamorphoses*, IX, 217 : « Alcide le saisit, le fait tourner trois ou quatre fois dans les airs, et le lance avec plus de force qu'une machine de guerre dans la mer d'Eubée. Le corps du héraut se pétrifia dans sa course à travers les airs... Aujourd'hui encore c'est un écueil aigu, qui dresse sa pointe au sein de la mer et conserve encore des traces de forme humaine : Les matelots évitent respectueusement de le heurter, comme s'il devait sentir les coups.

4. Cf. la citation de Sophocle de la page 137, note 9.

5. Cf. Ovide, *Métamorphoses*, IX, 166 : « Il s'efforce de déchirer la funeste tunique; mais partout où il s'arrache, il arrache avec sa propre chair. »

6. Au sens étymologique de : courage.

où est-ce que tu fuis? l'excès de la douleur m'a fait commettre, il est vrai, contre ce misérable [1] Lichas, une cruauté que je me reproche : il n'a pas su quel poison il me présentait; il n'a point mérité ce que je lui ai fait souffrir; mais crois-tu que je puisse oublier l'amitié que je te dois, et vouloir t'arracher la vie? Non, non, je ne cesserai point d'aimer Philoctète. Philoctète recevra dans son sein mon âme prête à s'envoler : c'est lui qui recueillera mes cendres. Où es-tu donc, ô mon cher Philoctète! Philoctète, la seule espérance qui me reste ici-bas?

A ces mots, je me hâte de courir vers lui; il me tend les bras, et veut m'embrasser: mais il se retient, dans la crainte d'allumer dans mon sein le feu cruel dont il est lui-même brûlé. Hélas! dit-il, cette consolation même ne m'est plus permise. En parlant ainsi, il [2] assemble tous ces arbres qu'il vient d'abattre; il en fait un bûcher sur le sommet de la montagne; il monte tranquillement [3] sur le bûcher; il étend la peau du lion de Némée [4], qui avait si longtemps couvert ses épaules lorsqu'il allait d'un bout de la terre à l'autre abattre les monstres [5] et délivrer les malheureux [6]; il s'appuie sur sa massue, et il m'ordonne d'allumer le feu du bûcher. Mes mains tremblantes et saisies d'horreur, ne purent lui refuser ce cruel office; car la vie n'était plus pour lui un présent des dieux, tant elle lui était funeste! Je craignis même que l'excès de ses douleurs ne le transportât [7] jusqu'à faire quelque chose d'indigne de cette vertu [8] qui avait étonné l'univers. Comme il vit que la flamme commençait à prendre au bûcher: C'est maintenant, s'écria-t-il, mon cher Philoctète, que j'éprouve ta véritable amitié; car tu aimes mon honneur plus que ma vie. Que les dieux te le rendent! Je te laisse ce que j'ai de plus précieux sur la terre, ces flèches

1. Sens latin : malheureux.
2. Dans les *Trachiniennes*, c'est Hyllus, fils d'Hercule, qui sur l'ordre de son père construit le bûcher.
3. Avec un courage tranquille.
4. Cf. le dict. mythol. (article HERCULE).
5. Tels que le lion de Némée, le sanglier d'Erymanthe, le taureau de Crète, etc.
6. Il tira Thésée des enfers; rendit Alceste à la vie, etc.
7. Ne causât en lui un accès de fureur qui le portât à...
8. Cf. la note 6 de la page précédente.

trempées dans le sang de l'hydre de Lerne. Tu sais que les blessures qu'elles font sont incurables[1]; par elles tu seras invincible, comme je l'ai été, et aucun mortel n'osera combattre contre toi. Souviens-toi que je meurs fidèle à notre amitié et n'oublie jamais combien tu m'as été cher. Mais, s'il est vrai que tu sois touché de mes maux, tu peux me donner une dernière consolation; promets-moi de ne découvrir jamais à aucun mortel ni ma mort ni le lieu où tu auras caché mes cendres[2]. Je le lui promis, hélas! je le jurai même, en arrosant son bûcher de mes larmes. Un rayon de joie parut dans ses yeux, mais tout à coup un tourbillon de flamme qui l'enveloppa étouffa sa voix, et le déroba presque à ma vue. Je le voyais encore un peu néanmoins à travers les flammes, avec un visage aussi serein que s'il eût été couronné de fleurs et couvert de parfums, dans la joie d'un festin délicieux, au milieu de tous ses amis[3].

Le feu consuma bientôt tout ce qu'il y avait de terrestre et de mortel en lui. Bientôt il ne lui resta rien de tout ce qu'il avait reçu, dans sa naissance, de sa mère Alcmène; mais il conserva, par l'ordre de Jupiter, cette nature subtile et immortelle, cette flamme céleste qui est le vrai principe de vie, et qu'il avait reçue du père des dieux[4]. Ainsi il alla avec eux, sous les voûtes dorées du brillant Olympe boire le nectar, où[5] les dieux lui donnèrent pour épouse l'aimable Hébé[6], qui est la déesse de la

1. Voyez page 137 et le dict. myth. (article HERCULE) pour l'hydre de Lerne.

2. Servius (*Commentaires sur Virgile; Enéide*, III, 402) rapporte ces traditions dont on ne voit pas trace dans Sophocle. On trouve aussi dans Ovide (*Métamorphoses*, IX) qu'Hercule donna ses flèches à Philoctète.

3. Cf. Ovide, *Métamorphoses*, IX, 229 : « Et tandis que le bûcher est consumé par les flammes avides, tu étends la peau du lion de Némée au sommet des arbres amoncelés; la tête appuyée sur ta massue, tu te couches, aussi calme qu'un convive sur son lit, au milieu des coupes pleines de vin, la tête couronnée de fleurs. »

4. Cf. *id.* 262 : « Bientôt, cependant, Vulcain eut consumé tout ce qui se pouvait détruire en lui par la flamme; la physionomie d'Hercule devient méconnaissable; il n'a plus rien de la forme qu'il tenait de sa mère, il ne conserve que ce qu'il avait reçu de Jupiter. » — L'imitation des *Trachiniennes* finit naturellement là, avec la mort d'Hercule.

5. Aujourd'hui l'adverbe « où » devrait être précédé immédiatement de son antécédent, Olympe. Mais au XVIIe siècle on trouve l'antécédent souvent éloigné de son conséquent.

6. Cf. le dict. myth.

jeunesse, et qui versait le nectar dans la coupe du grand Jupiter, avant que Ganymède [1] eût reçu cet honneur.

Pour moi, je trouvai une source inépuisable de douleurs dans ces flèches qu'il m'avait données pour m'élever au-dessus de tous les héros. Bientôt les rois ligués entreprirent de venger Ménélas de l'infâme Pâris, qui avait enlevé Hélène [2], et de renverser l'empire de Priam. L'oracle d'Apollon leur fit entendre [3] qu'ils ne devaient point espérer de finir heureusement cette guerre, à moins qu'ils n'eussent les flèches d'Hercule.

Ulysse votre père, qui était toujours le plus éclairé et le plus industrieux [4] dans tous les conseils, se chargea de me persuader d'aller avec eux au siège de Troie, et d'y apporter ces flèches qu'il croyait que j'avais. Il y avait déjà longtemps qu'Hercule ne paraissait plus sur la terre : on n'entendait plus parler d'aucun nouvel exploit de ce héros ; les monstres et les scélérats recommençaient à paraître impunément. Les Grecs ne savaient que croire de lui ; les uns disaient qu'il était mort ; d'autres soutenaient qu'il était allé jusque sous l'Ourse [5] glacée dompter les Scythes [6]. Mais Ulysse soutint qu'il était mort, et entreprit de me le faire avouer. Il me vint trouver dans un temps où je ne pouvais encore me consoler d'avoir perdu le grand Alcide [7]. Il eut une extrême peine à m'aborder ; car je ne pouvais plus voir les hommes : je ne pouvais souffrir qu'on m'arrachât de ces déserts du mont Œta, où j'avais vu périr mon ami ; je ne songeais qu'à me repeindre [8] l'image de ce héros, et qu'à pleurer à la vue de ces tristes lieux. Mais la douce et puissante persuasion était sur les lèvres de votre père : il

1. Cf. le dict. myth.

2. C'est la cause de la guerre de Troie. Cf. le dict. myth. à l'article Troie.

3. C'est-à-dire : comprendre.

4. C'est-à-dire : fertile en inventions.

5. Par suite dans les contrées glacées de l'hémisphère boréal. L'ourse est une constellation.

6. Peuplades qui habitaient le nord de l'Europe et de l'Asie.

7. Hercule était fils d'Alcmène et d'Amphitryon. Amphitryon était fils d'Alcée, d'où le nom d'Alcide donné à Hercule.

8. On dit plutôt aujourd'hui : retracer. Fénelon, au livre I, écrit : « Lors même qu'il ne peut plus le voir, il en repeint encore l'image dans son esprit. »

parut presque aussi affligé que moi ; il versa des larmes [1] ; il sut gagner insensiblement mon cœur, et attirer ma confiance ; il m'attendrit pour les rois grecs qui allaient combattre pour une juste cause, et qui ne pouvaient réussir sans moi. Il ne put jamais néanmoins m'arracher le secret de la mort d'Hercule, que j'avais juré de ne jamais dire ; mais il ne doutait point qu'il ne fût mort, et il me pressait de lui découvrir le lieu où j'avais caché ses cendres.

Hélas ! j'eus horreur de faire un parjure, en lui disant un secret que j'avais promis aux dieux de ne dire jamais ; mais j'eus la faiblesse d'éluder [2] mon serment, n'osant le violer ; les dieux m'en ont puni : je frappai du pied la terre [3] à l'endroit où j'avais mis les cendres d'Hercule. Ensuite j'allai joindre les rois ligués, qui me reçurent avec la même joie qu'ils auraient reçu Hercule même. Comme je passais dans l'île de Lemnos, je voulus montrer à tous les Grecs ce que mes flèches pouvaient faire. Me préparant [4] à percer un daim qui s'élançait dans un bois, je laissai, par mégarde, tomber la flèche de l'arc sur mon pied [5], et elle me fit une blessure que je ressens encore. Aussitôt j'éprouvai les mêmes douleurs qu'Hercule avait souffertes ; je remplissais nuit et jour l'île de mes cris : un sang noir et corrompu, coulant de ma plaie, infectait l'air, et répandait dans le camp des Grecs une puanteur capable de suffoquer les hommes les plus vigoureux. Toute l'armée eut horreur de me voir dans cette extrémité ; chacun conclut que c'était un supplice qui m'était envoyé par les justes dieux.

Ulysse, qui m'avait engagé dans cette guerre, fut le premier à m'abandonner. J'ai reconnu, depuis, qu'il l'avait fait parce qu'il préférait l'intérêt commun de la Grèce, et la victoire, à toutes les raisons d'amitié ou de bienséance particu-

1. Ulysse était habile à faire tous les personnages.
2. Eviter par un faux-fuyant et par une sorte de jeu (*ludus*).
3. Tradition rapportée par Servius, comme nous l'avons déjà dit.
4. C'est-à-dire : comme je me préparais.
5. Ce n'est pas la tradition suivie par Sophocle dans son *Philoctète*. Philoctète aurait simplement été mordu au pied par un serpent dans l'île de Chrysa, voisine de Lemnos (dans la mer Egée). L'invention de Fénelon est ingénieuse et dramatique.

lière[1]. On ne pouvait plus sacrifier dans le camp, tant l'horreur de ma plaie, son infection, et la violence de mes cris troublaient toute l'armée[2]. Mais au moment où je me vis abandonné de tous les Grecs par le conseil d'Ulysse, cette politique me parut pleine de la plus horrible inhumanité et de la plus noire trahison. Hélas! j'étais aveugle, et je ne voyais pas qu'il était juste que les plus sages hommes fussent contre moi, de même que les dieux que j'avais irrités.

Je demeurai, presque pendant tout le siège de Troie, seul[3], sans secours, sans espérance, sans soulagement, livré à d'horribles douleurs, dans cette île déserte et sauvage, où je n'entendais que le bruit des vagues de la mer qui se brisaient contre les rochers[4]. Je trouvai, au milieu de cette solitude, une caverne vide dans un rocher qui élevait vers le ciel deux pointes semblables à deux têtes : de ce rocher sortait une fontaine claire[5]. Cette caverne était la retraite des bêtes farouches, à la fureur desquelles j'étais exposé nuit et jour. J'amassai quelques feuilles[6] pour me coucher. Il ne me restait, pour tout bien, qu'un pot de bois grossièrement travaillé, et quelques habits déchirés, dont j'enveloppais ma plaie pour arrêter le sang, et dont je me servais aussi pour la nettoyer[7]. Là, abandonné des hommes, et livré à la colère des dieux, je passais mon temps à percer de mes flèches les colombes et les autres oiseaux qui volaient autour de ce rocher. Quand j'avais tué quelque oiseau

1. Cette phrase qui amène une restriction à la pensée précédemment exprimée était nécessaire puisque Philoctète parle à Télémaque.

2. Voyez *Philoctète*, 8 : « Il ne nous était plus possible de veiller tranquillement aux libations et aux sacrifices; il remplissait toujours le camp de cris de mauvais augure, criant et gémissant. »

3. Cf. *Philoctète*, 171 : « Malheureux, toujours seul, travaillé par un mal terrible... il languit loin de ses semblables... »

4. Cf. *Philoctète*, 687 : « C'est un sujet d'étonnement pour moi, comment il a pu, tout seul, n'entendant que le bruit des vagues se brisant contre les rochers... »

5. Cf. *Philoctète*, 15 : « Ton affaire est de chercher où se trouve une caverne ouverte des deux côtés. Un peu au-dessous, à gauche, tu pourras voir une fontaine limpide, si toutefois elle existe encore. »

6. Cf. *Philoctète*, 33 : « Une couche de feuilles. »

7. Cf. *Philoctète*, 35 : « J'aperçois une coupe de bois brut, ouvrage de quelque ouvrier malhabile... Ah! voici encore des vêtements qui sèchent, souillés d'un sang impur. »

pour ma nourriture, il fallait que je me traînasse contre terre avec douleur pour aller ramasser ma proie : ainsi mes mains me préparaient de quoi me nourrir[1].

Il est vrai que les Grecs, en partant, me laissèrent quelques provisions[2] ; mais elles durèrent peu. J'allumais du feu avec des cailloux[3]. Cette vie, toute[4] affreuse qu'elle est, m'eût paru douce loin des hommes ingrats et trompeurs, si la douleur ne m'eût accablé, et si je n'eusse sans cesse repassé dans mon esprit ma triste aventure. Quoi ! disais-je, tirer un homme de sa patrie, comme le seul homme qui puisse venger la Grèce, et puis l'abandonner dans cette île déserte pendant son sommeil ! car ce fut pendant mon sommeil que les Grecs partirent. Jugez quelle fut ma surprise, et combien je versai de larmes à mon réveil, quand je vis les vaisseaux fendre les ondes[5]. Hélas ! cherchant de tous côtés dans cette île sauvage et horrible, je ne trouvai que la douleur[6]. Dans cette île, il n'y a ni port, ni commerce, ni hospitalité, ni hommes qui y abordent volontairement. On n'y voit que ceux que les tempêtes y ont jeté[7], et on n'y peut espérer de société que par des naufrages : encore même ceux qui venaient en ce lieu n'osaient me prendre pour me ramener[8], ils craignaient la colère des dieux et celle des Grecs.

1. Cf. *Philoctète*, 287 : « Cet arc me procurait tout ce qui était nécessaire à ma subsistance ; je frappais les colombes au vol rapide. Ce qu'avait frappé le trait lancé par l'arc, je me traînais péniblement pour le ramasser. tirant le pied. »

2. Cf. *Philoctète*, 273 : « M'ayant laissé comme à un misérable quelques haillons et un peu de nourriture, faible secours. »

3. Cf. *Philoctète*, 295 : » Le feu ensuite me manqua : mais frottant avec peine la pierre contre la pierre, j'en fis sortir le feu caché et me conservai ainsi l'existence. »

4. On mettrait « tout » aujourd'hui, « tout » étant adverbe ici.

5. Cf. *Philoctète*, 271 : « Quand, pleins de joie, ils virent que fatigué d'une longue navigation je m'étais endormi sur le rivage sous une roche, à l'abri du soleil, ils m'abandonnèrent et partirent... Mais toi, mon enfant, vois-tu quel fut mon réveil, eux partis ! Que de larmes je répandis ! Comme je déplorai mes maux, voyant les vaisseaux que je commandais naguère, tous. oui tous partis ! »

6. Cf. *Philoctète*, 282 : « Cherchant de tous côtés je ne trouvai que la douleur, mais la douleur en grande abondance. »

7. On sait qu'au XVIIe siècle les règles d'accord du participe passé n'étaient pas encore bien fixes.

8. Cf. *Philoctète*, 301 : « Là aucun matelot n'aborde volontairement, car il n'y a point de port ; aucun lieu où l'on puisse naviguer pour faire un

Depuis dix ans je souffrais la honte, la douleur, la faim ; je nourrissais une plaie qui me dévorait[1] ; l'espérance même était éteinte dans mon cœur. Tout à coup, revenant[2] de chercher des plantes médicinales pour ma plaie[3], j'aperçus dans mon antre un jeune homme beau, gracieux, mais fier, et d'une taille de héros. Il me sembla que je voyais Achille, tant il en avait les traits, les regards et la démarche : son âge seul me fit comprendre que ce ne pouvait être lui. Je remarquai sur son visage tout ensemble la compassion et l'embarras : il fut touché de voir avec quelle peine et quelle lenteur je me traînais[4] ; les cris perçants et douloureux dont je faisais retentir les échos[5] de tout ce rivage attendrirent son cœur.

O étranger ! lui dis-je d'assez loin, quel malheur t'a conduit dans cette île inhabitée ? je reconnais l'habit grec, cet habit qui m'est encore si cher. O qu'il me tarde d'entendre ta voix, et de trouver sur tes lèvres cette langue que j'ai apprise dès l'enfance, et que je ne puis plus parler à personne depuis si longtemps dans cette solitude ! Ne sois point effrayé de voir un homme si malheureux ; tu dois en avoir pitié[6].

A peine Néoptolème[7] m'eut dit : Je suis Grec[8], que je m'é-

heureux commerce; point d'hospitalité. Les mortels sensés ne viennent point dans ces parages. Peut-être quelque malheureux y a-t-il abordé malgré lui; tant de choses se peuvent rencontrer dans la suite des temps ! Ceux-là, quand ils sont venus, ô mon fils, me plaignent, et parfois même me donnent soit quelque nourriture, soit quelque vêtement; mais personne, quand je le demande, ne veut me sauver en me ramenant dans ma patrie. »

1. Cf. *Philoctète*, 311 : « Et depuis dix ans, malheureux, je meurs, nourrissant dans la faim et dans des maux sans nombre, la plaie qui me dévore. »

2. Alors que je revenais...

3. Cf. *Philoctète*, 43 : « Il est allé chercher quelque nourriture ou une plante propre à apaiser son mal, s'il en a vu quelque part. »

4. Cf. *Philoctète*, 205 : « Oui, oui, le bruit que fait la marche d'un homme qui se traîne péniblement frappe mes oreilles. »

5. Cf. *Philoctète*, 187 : « L'écho de cette plainte douloureuse retentit au loin. »

6. Cf. *Philoctète*, 219 : « O étrangers, qui êtes-vous? Quelle fortune vous a poussés vers cette terre sans ports, inhabitée?... Oui je reconnais l'habit grec, cet habit qui m'est si cher. Je veux entendre votre voix. Que mon aspect sauvage ne vous épouvante ni ne vous terrifie; ayez bien plutôt pitié d'un malheureux !

7. Fils d'Achille. On l'appelle aussi Pyrrhus.

8. Cf. *Philoctète*, 232 : « Apprends tout d'abord, ô étranger, que nous sommes Grecs. »

criai : O douce parole, après tant d'années de silence et de douleur sans consolation[1] ! O mon fils! quel malheur, quelle tempête, ou plutôt quel vent favorable t'a conduit ici[2] pour finir mes maux ? Il me répondit : Je suis de l'île de Scyros, j'y retourne ; on dit que je suis fils d'Achille : tu sais tout[3].

Des paroles si courtes ne contentaient pas ma curiosité ; je lui dis : O fils d'un père que j'ai tant aimé ! cher nourrisson de Lycomède[4], comment viens-tu donc ici ? d'où viens-tu[5] ? Il me répondit qu'il venait du siège de Troie[6]. Tu n'étais pas, lui dis-je, de la première expédition[7]. Et toi, me dit-il, en étais-tu[8] ? Alors je lui répondis : Tu ne connais, je le vois bien, ni le nom de Philoctète, ni ses malheurs. Hélas ! infortuné que je suis ! mes persécuteurs m'insultent dans ma misère : la Grèce ignore ce que je souffre : ma douleur augmente[9]. Les Atrides[10] m'ont mis en cet état ; que les dieux le leur rendent[11] !

Ensuite je lui racontai de quelle manière les Grecs m'avaient abandonné. Aussitôt qu'il eut écouté mes plaintes, il me fit les

1. Cf. *Philoctète*, 234 : « O paroles bien chères! Hélas! depuis bien longtemps je n'ai entendu un pareil langage dans la bouche d'un homme! »
2. Cf. *Philoctète*, 232 : « O mon fils, quelle nécessité t'a poussé sur ces bords! quel dessein! quel vent. le plus favorable entre tous! »
3. Cf. *Philoctète*, 239 : « Je suis né dans Scyros, baignée par les flots; je navigue vers ma patrie: on m'appelle Néoptolème, fils d'Achille; tu sais tout. »
4. Roi de Scyros. Achille eut de Deidamie, sa fille, un fils qui fut Néoptolème.
5. Cf. *Philoctète*, 242 : « O cher enfant d'un père qui m'est cher, d'une terre aimée, jeune nourrisson du vieux Lycomède, d'où viens-tu; par quelle terre es-tu venu vers cette terre. »
6. Cf. *Philoctète*, 245 : « Je reviens en ce moment du siège de Troie. »
7. Cf. *Philoctète*, 246 : « Qu'as-tu dit? car tu n'étais pas embarqué avec nous dès le début de l'expédition. »
8. Cf. *Philoctète*, 248 : « Est-ce que, toi aussi, tu as pris part à cette pénible entreprise? »
9. Cf. *Philoctète*, 249 : « Tu ne sais donc pas, ô mon fils, quel est l'homme que tu vois? Ne connais-tu donc pas ni mon nom, ni le bruit des malheurs qui m'ont accablé. O malheureux que je suis! Comme je suis haï des dieux, puisque la nouvelle de mon misérable état n'est parvenue ni dans ma patrie, ni dans aucun lieu de la Grèce! Et cependant ils se rient de moi en silence ceux qui m'ont jeté indignement sur ce rivage, et mon mal augmente toujours et s'accroît. »
10. Agamemnon et Ménélas, fils d'Atrée.
11. Cf. *Philoctète*, 314 : « Voilà, ô mon fils, les maux que les Atrides et Ulysse m'ont fait souffrir ; puissent les dieux de l'Olympe leur faire souffrir un jour, juste compensation, les mêmes maux. »

siennes. Après la mort d'Achille, me dit-il... D'abord je l'interrompis, en lui disant : Quoi ! Achille est mort ! Pardonne-moi, mon fils, si je trouble ton récit par les larmes que je dois à ton père [1]. Néoptolème me répondit : Vous me consolez en m'interrompant ; qu'il m'est doux de voir Philoctète pleurer mon père !

Néoptolème, reprenant son discours, me dit : Après la mort d'Achille, Ulysse et Phénix [2] me vinrent chercher, assurant qu'on ne pouvait sans moi renverser la ville de Troie. Ils n'eurent aucune peine à m'emmener ; car la douleur de la mort d'Achille, et le désir d'hériter de sa gloire dans cette célèbre guerre, m'engageaient assez à les suivre [3]. J'arrive à Sigée [4] ; l'armée s'assemble autour de moi : chacun jure qu'il revoit Achille ; mais, hélas ! il n'était plus [5]. Jeune et sans expérience, je croyais pouvoir tout espérer de ceux qui me donnaient tant de louanges. D'abord je demande aux Atrides les armes de mon père ; ils me répondent cruellement : Tu auras le reste de ce qui lui appartenait ; mais pour ses armes, elles sont destinées à Ulysse. Aussitôt je me trouble, je pleure, je m'emporte [6], mais Ulysse, sans m'émouvoir, me disait : Jeune homme, tu

1. Cf. *Philoctète,* 332 et 337 : « Hélas, arrête-toi ; que j'apprenne d'abord si le fils de Pélée est mort... Dois-je, mon fils, ou me convaincre de ton malheur ou dois-je pleurer le héros. »

2. Précepteur d'Achille ; l'avait suivi au siège de Troie.

3. Cf. *Philoctète*, 343 : « Le divin Ulysse et celui qui avait élevé mon père vinrent sur un vaisseau peint de couleurs variées, disant (soit que ce fût vrai, soit que ce fût faux) que les dieux, maintenant que mon père était mort, me réservaient à moi seul de prendre Pergame. Ils ne furent pas longtemps à me persuader de naviguer vers Ilion : d'abord par regret de la mort de mon père et par désir de le voir avant qu'il fût enseveli : car je ne l'avais jamais vu ; ensuite par l'espérance d'une gloire brillante, si je renversais la ville de Pergame. »

4. Promontoire de la Troade, où les Grecs placèrent le tombeau d'Achille.

5. Cf. *Philoctète*, 355 : « J'abordai au funeste promontoire de Sigée après une heureuse navigation ; toute l'armée m'accueillit en se rangeant en cercle autour de moi, jurant qu'elle revoit encore vivant Achille. Hélas ! il n'était plus. »

6. Cf. *Philoctète*, 361 : « Dès mon arrivée j'allai trouver les Atrides, que je regardais naturellement comme des amis, et je réclamai les armes de mon père et tout ce qui lui appartenait. Mais eux me répondirent ces cruelles paroles : « Fils d'Achille, tout ce qui appartenait à ton père est à « toi, mais pour ses armes un autre homme en est le maître, le fils de Laerte. » Et moi, pleurant, je me lève aussitôt emporté par une violente colère. »

n'étais pas avec nous dans les périls de ce long siège ; tu n'as pas mérité de telles armes ; et tu parles déjà trop fièrement ; jamais tu ne les auras. Dépouillé injustement par Ulysse, je m'en retourne dans l'île de Scyros, moins indigné contre Ulysse que contre les Atrides ! Que quiconque est leur ennemi puisse être l'ami des dieux. O Philoctète, j'ai tout dit[1].

Alors je demandai à Néoptolème comment Ajax Télamonien[2] n'avait pas empêché cette injustice. Il est mort, me répondit-il. Il est mort! m'écriai-je ; et Ulysse ne meurt point! au contraire, il fleurit dans l'armée[3]! Ensuite je lui demandai des nouvelles d'Antiloque[4], fils du sage Nestor, et de Patrocle, si chéri par Achille. Ils sont morts aussi, me dit-il. Aussitôt je m'écriai encore : Quoi, morts! Hélas! que me dis-tu? La cruelle guerre moissonne les bons, et épargne les méchants. Ulysse est donc en vie? Thersite l'est aussi sans doute? Voilà ce que font les dieux ; et nous les louerions encore[5]!

Pendant que j'étais dans cette fureur contre votre père, Néoptolème continuait à me tromper[6] ; il ajouta ces tristes pa-

1. Cf. *Philoctète*, 371 : « Mais Ulysse me dit, bien que naturellement peu irritable : « Tu n'étais pas avec nous ; tu étais là où tu ne devais pas être. Quant à ces armes, puisque tu parles d'une façon si hardie, jamais tes vaisseaux ne les emporteront à Scyros. » Ayant entendu de telles injures je navigue vers ma patrie, privé de mon bien par le plus pervers des hommes, né de méchants, Ulysse. D'ailleurs je ne l'accuse pas tant que ceux qui sont au pouvoir... J'ai tout dit. Puissent les dieux aimer autant que je l'aime celui qui hait les Atrides! »

2. Fils de Télamon, roi de Salamine.

3. Cf. *Philoctète*, 410 : « Philoctète : Cela ne m'étonne point ; ce qui m'étonne c'est que, présent, le fort Ajax ait supporté de voir de telles choses. — Néoptolème : Il n'était plus, ô étranger! — Philoctète : Qu'as-tu dit? Eh quoi, lui aussi il est mort? Malheureux que je suis! Mais ni le fils de Tydée, ni le fils vendu de Laerte et de Sisyphe ne sont morts. — Néoptolème : Non certes ; au contraire, sache-le, ils n'ont jamais été plus florissants dans l'armée des Grecs. »

4. Il mourut en défendant son père.

5. Cf. *Philoctète*, 428 : « Philoctète : Dis-moi donc au nom des dieux où était Patrocle si chéri de ton père? — Néoptolème : Lui aussi était mort. La mort n'aime pas à enlever les méchants, mais elle moissonne toujours les bons. — Philoctète : Il y avait un certain Thersite... sais-tu s'il vit... Il devait en être ainsi... Voilà les hommes sur qui veillent les dieux... Que penser de tout cela? quoi louer? puisque, voulant louer les actes de la divinité, je trouve les dieux injustes! »

6. On verra plus loin que Néoptolème faisait semblant de haïr les Atrides et Ulysse pour gagner la confiance de Philoctète.

roles : Loin de l'armée grecque, où le mal prévaut sur le bien, je vais vivre content dans la sauvage île de Scyros. Adieu : Je pars. Que les dieux vous guérissent[1] ! Aussitôt je lui dis : O mon fils, je te conjure, par les mânes de ton père, par ta mère, par tout ce que tu as de plus cher sur la terre, de ne me laisser pas seul dans ces maux que tu vois. Je n'ignore pas combien je te serai à charge ; mais il y aurait de la honte à m'abandonner : jette-moi à la proue, à la poupe, dans la sentine même, partout où je t'incommoderai le moins. Il n'y a que les grands cœurs qui sachent combien il y a gloire à être bon. Ne me laisse point en un désert où il n'y a aucun vestige d'homme ; mène-moi dans ta patrie, ou dans l'Eubée[2], qui n'est pas loin du mont Œta[3], de Trachine[4], et des bords agréables du fleuve Sperchius[5] : rends-moi à mon père. Hélas ! Je crains qu'il ne soit mort ! Je lui avais mandé de m'envoyer un vaisseau : ou il est mort, ou bien ceux qui m'avaient promis de le lui dire ne l'ont pas fait. J'ai recours à toi, ô mon fils ! souviens-toi de la fragilité des choses humaines. Celui qui est dans la prospérité doit craindre d'en abuser, et secourir les malheureux[6].

1. Cf. *Philoctète,* 456 : « Je ne pourrai jamais aimer des hommes chez qui le mal prévaut sur le bien. Scyros la montagneuse me suffira maintenant... Je pars. Adieu, fils de Péan ; sois aussi heureux que possible ; que les dieux exaucent tes vœux et te guérissent de ton mal. »

2. Ile de la mer Egée, en face de l'Attique.

3. Montagne située entre la Thessalie et la Phocide.

4. Ville de Thessalie.

5. Rivière de Thessalie.

6. Cf. *Philoctète*, 468. Philoctète s'écrie : « Je t'en conjure, ô mon fils, au nom de ton père, au nom de ta mère, par tout ce que tu as de plus cher dans ta patrie, ne m'abandonne pas ainsi, seul, sans secours au milieu des maux que tu vois... Prends-moi par surcroît. C'est une grande charge, je le sais, qu'un tel fardeau ; supportes-en les incommodités. Pour les hommes de cœur, la honte est une chose odieuse, l'honneur un objet d'ambition. Si tu m'abandonnes, que de reproches honteux pour toi ! Allons, ose me prendre ; jette-moi où tu veux, à la proue, à la poupe, à la sentine, partout où j'incommoderai le moins tes compagnons... Ne me laisse pas seul dans ce désert, loin de tout vestige humain. Sauve-moi, conduis-moi dans ta patrie, ou sur les rivages de l'Eubée où règne Chalcodon ; le trajet ne sera pas long de là jusqu'au mont Œta, jusqu'aux hauteurs de Trachine, jusqu'au Sperchius au beau cours ; rends-moi à mon père : hélas ! depuis longtemps je crains qu'il ne soit plus. Souvent en effet je lui mandai, par des hommes venus ici, je le suppliai ardemment de m'envoyer un vaisseau pour me ramener dans ma demeure. Mais ou il est mort, ou ces messagers ont, je pense, comme c'est l'usage, négligé mes affaires pour revenir plus

Voilà ce que l'excès de la douleur me faisait dire à Néoptolème; il me promit de m'emmener. Alors je m'écriai encore : O heureux jour! ô aimable Néoptolème, digne de la gloire de son père! Cher compagnon de ce voyage, souffrez que je dise adieu à cette triste demeure. Voyez où j'ai vécu, comprenez ce que j'ai souffert : nul autre n'eût pu le souffrir : mais la nécessité m'avait instruit[1], et elle apprend aux hommes ce qu'ils ne pourraient jamais savoir autrement. Ceux qui n'ont jamais souffert ne savent rien; ils ne connaissent ni les biens ni les maux : ils ignorent les hommes; ils s'ignorent eux-mêmes. Après avoir parlé ainsi, je pris mon arc et mes flèches.

Néoptolème me pria de souffrir qu'il les baisât[2], ces armes si célèbres, et consacrées par l'invincible Hercule. Je lui répondis : Tu peux tout; c'est toi, mon fils, qui me rends aujourd'hui la lumière, ma patrie, mon père accablé de vieillesse, mes amis, moi-même : tu peux toucher ces armes, et te vanter d'être le seul d'entre les Grecs qui ait mérité de les toucher[3]. Aussitôt Néoptolème entre dans ma grotte pour admirer mes armes.

Cependant une douleur cruelle me saisit, elle me trouble, je ne sais plus ce que je fais; je demande un glaive tranchant pour couper mon pied[4]; je m'écrie : O mort tant désirée! que ne

vite chez eux. Maintenant je viens vers toi, comme vers un guide et un messager; toi, sauve-moi; prends pitié de moi. Vois comme tout est crainte et péril pour les mortels; que tantôt c'est le bonheur, tantôt le malheur pour tous. Il convient, quand on est hors du malheur, de savoir l'envisager; quand on est heureux, c'est alors surtout qu'il faut prendre garde à ne point se laisser surprendre par l'infortune. » — On peut voir ici, sur le vif, avec quelle originalité Fénelon imite les anciens, même quand il les suit de très près. Nous l'avons dit dans la préface : L'imitation de Fénelon n'est pas un esclavage.

1. Cf. *Philoctète*, 527 : « Nul autre que moi, je pense, n'aurait pu supporter même la vue de cette misère ; mais la nécessité m'avait instruit à me résigner à mes maux. »

2. Cf. *Philoctète*, 656 : « M'est-il permis de les voir de près, de les prendre en main, de les baiser comme l'image d'une Divinité. »

3. Cf. *Philoctète*, 662 : « Tu le peux, ô mon fils, toi qui seul m'as donné de contempler la lumière du soleil, de revoir la terre de l'Œta, et mon vieux père, et mes amis... Rassure-toi, tu pourras toucher ces armes, me les rendre, et te vanter que seul des mortels tu y as touché, grâce à ta vertu. »

4. Cf. *Philoctète*, 747 : « Au nom des Dieux, si tu as sous la main quelque glaive, ô mon fils, frappe l'extrémité de mon pied ; coupe-le au plus vite. »

viens-tu? O jeune homme! brûle-moi tout à l'heure[1] comme je brûlai le fils de Jupiter[2]. O terre! ô terre! reçois un mourant qui ne peut plus se relever[3]. De ce transport de douleur, je tombe soudainement, selon ma coutume, dans un assoupissement profond; une grande sueur commença à me soulager; un sang noir et corrompu[4] coula de ma plaie[5]. Pendant mon sommeil, il eût été facile à Néoptolème d'emporter mes armes, et de partir; mais il était fils d'Achille, et n'était pas né pour tromper. En m'éveillant, je reconnus mon embarras: il soupirait comme un homme qui ne sait pas dissimuler, et qui agit contre son cœur. Me veux-tu surprendre? lui dis-je: qu'y a-t-il donc[6]. Il faut, me répondit-il, que vous me suiviez au siège de Troie. Je repris aussitôt: Ah! qu'as-tu dit, mon fils? Rends-moi cet arc; je suis trahi[7]! ne m'arrache pas la vie. Hélas! il ne répond rien; il me regarde tranquillement; rien ne le touche. O rivage! ô promontoires de cette île! ô bêtes farouches! ô rochers escarpés! c'est à vous que je me plains; car je n'ai que vous à qui je puisse me plaindre: vous êtes accoutumés à mes gémissements. Faut-il que je sois trahi par le fils d'Achille! il m'enlève l'arc sacré d'Hercule; il veut me traîner dans le camp des Grecs pour triompher de moi: il ne voit pas que c'est triompher d'un mort, d'une ombre, d'une image vaine. Oh! s'il m'eût attaqué dans ma force!... mais encore à présent, ce n'est que par surprise. Que ferai-je! Rends,

1. Nous avons déjà vu cette locution dans le sens de : maintenant.

2. Cf. *Philoctète*, 796 : « O mort, mort, comment se fait-il que toujours, chaque jour appelée par moi, tu ne puisses jamais venir. O mon fils, ô généreux Néoptolème, secours-moi, brûle-moi dans ce feu de Lemnos si souvent invoqué. Et moi aussi jadis, en échange de ces armes que tu gardes en ce moment, j'ai consenti à rendre un tel service au fils de Jupiter. »

3. Cf. *Philoctète*, 819 : « O terre, reçois-moi mourant comme je suis; car ce fléau ne me permet plus de me relever. »

4. Nous avons vu plus haut : « Un sang noir et corrompu, coulant de ma plaie, infectait l'air. »

5. Cf. *Philoctète*, 821 : « Le sommeil, il semble, s'emparera bientôt de lui... une veine s'est rompue au bout du pied; un sang noir en jaillit. »

6. Cf. *Philoctète*, 914 : « Que dis-tu, mon fils, je ne comprends pas. »

7. Cf. *Philoctète*, 915 : « Néoptolème : Je ne te cacherai rien; il faut t'embarquer pour Troie, aller au camp des Grecs et des Atrides. — Philoctète : Hélas, qu'as-tu dit... Je suis perdu, malheureux que je suis, je suis trahi! Q'as-tu fait, étranger, rends-moi vite cet arc. »

mon fils, rends : sois semblable à ton père, semblable à toi-même. Que dis-tu?... Tu ne dis rien! O rocher sauvage! je reviens à toi, nu, misérable, abandonné, sans nourriture; je mourrai seul dans cet antre : n'ayant plus mon arc pour tuer des bêtes, les bêtes me dévoreront; n'importe. Mais, mon fils, tu ne parais pas méchant : quelque conseil[1] te pousse; rends mes armes, va-t'en[2].

Néoptolème, les larmes aux yeux, disait tout bas : Plût aux dieux que je ne fusse jamais parti de Scyros[3]! Cependant je m'écrie : Ah! que vois-je! n'est-ce pas Ulysse? Aussitôt j'entends sa voix, et il me répond : Oui, c'est moi[4]. Si le sombre

1. Encore ici dans le sens de : conseiller.

2. Plaintes inspirées par Sophocle, comme cet épisode tout entier : « Au nom des Dieux paternels ne m'arrache pas la vie. Malheureux que je suis, il ne me répond plus; comme s'il ne devait jamais se laisser fléchir, il détourne les yeux. O rivages, ô promontoires, ô bêtes sauvages mes compagnes sur cette terre, ô roches escarpées, c'est à vous, puisque je n'ai personne à qui m'adresser, à vous témoins habituels de mes gémissements, que je me plains de la conduite du fils d'Achille à mon égard. Il m'avait juré de me conduire dans ma patrie, et voilà, qu'après avoir promis en étendant la main, il veut me mener à Troie; il m'a ravi et détient l'arc d'Hercule, fils de Jupiter; il veut me montrer aux Grecs! Comme s'il s'était emparé d'un homme robuste, il m'emmène de force et il ne voit pas qu'il égorge un mort, une ombre de fumée, une image vaine. Oh! si j'avais eu toute ma vigueur, il ne m'aurait pas vaincu, puisque, même en l'état où je suis, il s'est servi de la ruse et de la tromperie. Que faire? Allons, rends-moi cet arc; rentre, du moins maintenant, en toi-même. Que dis-tu? Tu gardes le silence? J'ai tout perdu, malheureux que je suis! O rocher à double ouverture, de nouveau je viens vers toi, nu, sans nourriture; je me consumerai seul dans cet antre sans pouvoir frapper de mes flèches les oiseaux ailés, les bêtes des montagnes; mais moi-même, hélas! mort, devenu la proie de ceux dont je me nourrissais autrefois, je serai un objet de lutte pour ceux que je poursuivais dans mes chasses. Je paierai de mon sang leur sang répandu, grâce à cet homme qui me semblait pourtant ne pas connaître le mal... Non, tu n'es pas méchant, mais tu as appris de méchants sans doute les honteux desseins que tu viens exécuter. Pars maintenant, laissant aux autres ces pensées qui leur conviennent, et rends-moi mes armes. » (*Philoctète*, 933.) — Il serait intéressant, ici aussi, d'étudier les deux morceaux dans le détail; mais il serait trop long, dans des notes, de montrer les changements que Fénelon a cru devoir faire et les motifs de ces changements. C'est la tâche du professeur de mettre constamment en lumière la façon dont Fénelon modifie, soit en l'écourtant, soit en l'allongeant, le texte grec de Sophocle.

3. Cf. *Philoctète*, 969 : « Hélas, que ferai-je? Ah! je n'aurais jamais dû sortir de Scyros! »

4. Cf. *Philoctète*, 976 : « Philoctète : O ciel, quel est cet homme? n'entends-je pas la voix d'Ulysse? — Ulysse : Oui, sache-le, c'est la voix d'Ulysse; c'est Ulysse que tu vois. »

royaume de Pluton se fût entr'ouvert, et que j'eusse vu le noir Tartare, que les dieux mêmes craignent d'entrevoir[1], je n'aurais pas été saisi, je l'avoue, d'une plus grande horreur. Je m'écriai encore : O terre de Lemnos[2] ! je te prends à témoin. O soleil, tu le vois, et tu le souffres[3] ! Ulysse me répondit sans s'émouvoir : Jupiter le veut, et je l'exécute. Oses-tu, lui disais-je, nommer Jupiter[4] ? Vois-tu ce jeune homme qui n'était point né pour la fraude, et qui souffre en exécutant ce que tu l'obliges de faire[5] ? Ce n'est pas pour vous tromper, me dit Ulysse, ni pour vous nuire, que nous venons ; c'est pour vous délivrer, vous guérir, vous donner la gloire de renverser Troie, et vous ramener dans votre patrie. C'est vous, et non pas Ulysse, qui êtes l'ennemi de Philoctète[6].

Alors je dis à votre père tout ce que la fureur pouvait m'inspirer. Puisque tu m'as abandonné sur ce rivage, lui disais-je, que ne m'y laisses-tu en paix ? Va chercher la gloire des combats et tous les plaisirs ; jouis de ton bonheur avec les Atrides : laisse-moi ma misère et ma douleur. Pourquoi m'enlever ? Je ne suis plus rien ; je suis déjà mort. Pourquoi ne crois-tu pas encore aujourd'hui, comme tu le croyais autrefois, que je ne saurais partir ; que mes cris et l'infection de ma plaie troubleraient les sacrifices[7] ? O Ulysse, auteur de mes maux, que les

1. C'est ce que pensaient les anciens (voyez Homère, *Iliade*, XX, 64 ; Virgile, *Enéide*, VIII, 245).

2. Lemnos, comme Scyros, est une île de la mer Égée. Lemnos est consacrée à Vulcain.

3. Cf. *Philoctète*, 986 : « O terre de Lemnos, ô feu, ouvrage de Vulcain, cela est-il supportable ? »

4. Cf. *Philoctète*, 989 : « Ulysse : C'est Jupiter, sache-le bien, oui, c'est Jupiter, le maître de cette terre, qui le veut ; j'exécute ses ordres. — Philoctète : Être que j'abhorre, que de mensonges dans tes paroles ! En invoquant les dieux comme témoins, tu les rends complices de tes mensonges. »

5. Cf. *Philoctète*, 1007 : « Comme tu as su, pour me poursuivre, prendre comme sauvegarde cet enfant que je ne connaissais pas, qui ne te ressemble en rien, mais me ressemble bien plutôt à moi-même ; qui n'a su qu'une chose : exécuter tes ordres ! C'est évident, il supporte maintenant avec peine la pensée des fautes qu'il a commises et des maux que j'éprouve par sa faute. »

6. Cf. *Philoctète*, 1095 ; le chœur dit : « C'est toi-même, ô malheureux, qui as voulu ces choses ; ton infortune ne vient pas d'une main plus puissante. »

7. Cf. *Philoctète*, 1016 : « Et maintenant, misérable, que tu m'as chargé

dieux puissent te[1]...! Mais les dieux ne m'écoutent point[2]; au contraire, ils excitent mon ennemi. O terre de ma patrie, que je ne reverrai jamais !... O dieux, s'il en reste encore quelqu'un d'assez juste pour avoir pitié de moi, punissez, punissez Ulysse ; alors je me croirai guéri[3].

Pendant que je parlais ainsi, votre père, tranquille, me regardait avec un air de compassion, comme un homme qui, loin d'être irrité, supporte et excuse le trouble d'un malheureux que la fortune a aigri. Je le voyais semblable à un rocher, qui, sur le sommet d'une montagne, se joue de la fureur des vents, et laisse épuiser leur rage, pendant qu'il demeure immobile[4]. Ainsi votre père, demeurant dans le silence, attendait que ma colère fût épuisée; car il savait qu'il ne faut attaquer les passions des hommes, pour les réduire[5] à la raison, que quand elles commencent à s'affaiblir par une espèce de lassitude. Ensuite il me dit ces paroles : O Philoctète, qu'avez-vous fait de votre raison et de votre courage? voici le moment de s'en servir. Si vous refusez de nous suivre pour remplir les grands desseins de Jupiter sur vous, adieu ; vous êtes indigne d'être le

de liens, tu songes à m'arracher à ce rivage où toi-même, pourtant, m'avais jeté sans amis, seul, sans patrie, mort parmi les vivants... Toi, tu vis dans les plaisirs ; moi, dans la douleur parce que mille maux m'accablent et que je suis insulté par toi et les deux Atrides, tes maîtres... Et maintenant, pourquoi m'enlever et m'arracher à cette île ? Dans quel but ? Je ne suis plus rien ; je suis mort depuis longtemps pour vous. Ne suis-je donc plus pour toi un boiteux, un homme puant ? Comment adresser des prières aux dieux, faire des sacrifices et des libations, si je suis sur votre vaisseau ? Car tel fut ton prétexte pour me chasser de l'armée. »

1. Exemple de réticence. On n'exprime pas complètement l'idée; on la laisse deviner. Voyez *Athalie*, V, v :

> Je devrais sur l'autel où ta main sacrifie
> Te... mais du prix qu'on m'offre il me faut contenter.

2. Cf. *Philoctète*, 1019 : « Puisses-tu périr ! Et certes j'ai demandé souvent ta mort dans mes imprécations. Mais les dieux ne m'accordent jamais rien d'agréable. »

3. Cf. *Philoctète*, 1040 : « Terre de ma patrie, dieux vengeurs, punissez-les, punissez-les tous un jour, si du moins vous avez aussi pitié de moi. Moi qui vis misérablement, si je les voyais tous périr, je me croirais délivré de mon mal. »

4. Fénelon a une certaine prédilection pour cette comparaison empruntée à Homère (*Iliade*, XV, 618) et qu'il a déjà placée au XI[e] livre.

5. Avec le sens étymologique de : ramener (*reducere*).

libérateur de la Grèce et le destructeur de Troie. Demeurez à Lemnos; ces armes, que j'emporte, me donneront une gloire qui vous était destinée. Néoptolème, partons; il est inutile de lui parler[1] : la compassion pour un seul homme ne doit pas nous faire abandonner le salut de la Grèce entière.

Alors je me sentis comme une lionne à qui on vient d'arracher ses petits : elle remplit les forêts de ses rugissements[2]. O caverne, disais-je, jamais je ne te quitterai ; tu seras mon tombeau ! O séjour de ma douleur, plus de nourriture, plus d'espérance[3] ! Qui me donnera un glaive pour me percer[4] ? Oh ! si les oiseaux de proie pouvaient m'enlever !... Je ne les percerai plus de mes flèches[5] ! O arc précieux, arc consacré par les mains du fils de Jupiter ! O cher Hercule, s'il te reste encore quelque sentiment, n'es-tu pas indigné ? Cet arc n'est plus dans les mains de ton fidèle ami ; il est dans les mains impures et trompeuses d'Ulysse[6]. Oiseaux de proie, bêtes farouches, ne fuyez plus cette

1. Cf. *Philoctète*, 1055 : « Laissez-le rester. Nous n'avons pas besoin de toi puisque nous avons tes armes... Cet arc, qui fut ton partage, me donnera la gloire que tu aurais dû obtenir. »

2. Encore une comparaison familière à Fénelon (cf. livre VI) : elle est empruntée à Homère (*Iliade*, XVIII, 318). En comparant les deux passages de Fénelon avec le texte d'Homère on verrait encore la façon si large et si originale avec laquelle Fénelon imite l'antiquité. Non seulement, les deux passages diffèrent du texte grec, mais encore ils ne sont pas tout à fait analogues. Voici la comparaison homérique : « Tel un lion à l'épaisse crinière, dont un chasseur aurait dérobé les petits dans une épaisse forêt ; à son retour, il rugit de douleur, puis, cherchant les traces du ravisseur, il erre à travers les vallées pour le rejoindre, en proie à la plus violente colère. » Voici aussi ce que dit Fénelon au livre VI : « Calypso, plus furieuse qu'une lionne à qui on a enlevé ses petits, courait au travers de la forêt sans suivre aucun chemin, et ne sachant où elle allait. » — Il y a là quelque chose de plus touchant que dans le texte de cette page.

3. Cf. *Philoctète*, 1081 : « O caverne profonde, abri contre la chaleur et le froid, je ne devais donc jamais, hélas ! te quitter ; tu seras donc témoin de ma mort. O misérable refuge, tout plein de ma douleur, comment me nourrirai-je chaque jour ? Comment soutenir mon corps ? Que puis-je espérer ? »

4. Cf. *Philoctète*, 1204 : « Philoctète : Avez-vous une épée, une hache, une arme quelconque ? — Le chœur : Que veux-tu faire ? — Philoctète : Je veux me couper la tête et tous les membres. »

5. Cf. *Philoctète*, 1093 : « Oh ! si les oiseaux pouvaient m'enlever au milieu des souffles aigus du vent ! Je ne me défendrais pas. » Et 1109 : « Je ne saurai plus me nourrir, ni de mes mains puissantes percer les oiseaux. »

6. Cf. *Philoctète*, 1128 : « O mon arc chéri, qu'on arrache par force de mes mains, oui certes, tu vois avec pitié, si tu peux éprouver quelque sentiment, le malheureux ami d'Hercule auquel tu ne serviras plus désormais. Mais

caverne, mes mains n'ont plus de flèches. Misérable, je ne puis vous nuire, venez m'enlever [1] ! ou plutôt que la foudre de l'impitoyable Jupiter m'écrase [2].

Votre père, ayant tenté tous les autres moyens pour me persuader, jugea enfin que le meilleur était de me rendre mes armes ; il fit signe à Néoptolème, qui me les rendit aussitôt [3]. Alors je lui dis : Digne fils d'Achille, tu montres que tu l'es [4]. Mais laisse-moi percer mon ennemi. Aussitôt je voulus tirer une flèche contre votre père ; mais Néoptolème m'arrêta, en me disant : La colère vous trouble, et vous empêche de voir l'indigne action que vous voulez faire [5]. Pour Ulysse, il paraissait aussi tranquille [6] contre mes flèches que contre mes injures. Je me sentis touché de cette intrépidité et de cette patience. J'eus honte d'avoir voulu, dans ce premier transport, me servir de mes armes pour tuer celui qui me les avait fait rendre ; mais, comme mon ressentiment n'était pas encore apaisé, j'étais inconsolable de devoir mes armes à un homme que je haïssais tant. Cependant Néoptolème me disait : Sachez que le divin Hélénus [7], fils de Priam, étant sorti de la ville de Troie par l'ordre et par l'inspiration des dieux, nous a dévoilé l'avenir. La malheureuse Troie tombera, a-t-il dit ; mais elle ne peut tomber qu'après qu'elle aura été attaquée par celui qui tient les

aujourd'hui tu passes entre les mains du fallacieux Ulysse, et tu frémiras en voyant les fourberies honteuses de cet homme odieux, et les maux sans nombre que lui plus que tout autre m'a causés. »

1. Cf. *Philoctète*, 1146 : « Oiseaux de proie, peuples des bêtes farouches, que renferme cette contrée, ne vous écartez pas en fuyant de cette retraite ! Je n'ai plus entre mes mains ces flèches qui faisaient ma force autrefois. O malheureux que je suis, je ne vous suis pas à crainte ; rien ne troublera plus en ce pays votre sécurité. Venez et rassasiez vos gueules avides de ma chair livide ! »

2. Cf. *Philoctète*, 1198 : « Non, quand bien même le dieu qui lance la foudre et les éclairs me brûlerait par les lueurs éclatantes de son tonnerre ! »

3. La scène n'est pas tout à fait semblable dans Sophocle. Néoptolème et Ulysse sont partis avec les armes de Philoctète, mais Néoptolème revient bientôt, pris de pitié, les rendre à Philoctète, malgré Ulysse. Fénelon devait nécessairement donner un rôle plus digne à Ulysse.

4. Cf. *Philoctète*, 1310 : « Tu as montré, mon fils, de quel sang tu es né. »

5. Cf. *Philoctète*, 1300 : « Oh ! arrête ; ne lance pas cette flèche, au nom des dieux. Ce ne serait ni pour toi ni pour moi une belle action. »

6. C'est-à-dire : calme.

7. Il avait, comme Cassandre sa sœur, le don de la divination.

flèches d'Hercule : cet homme ne peut guérir que quand il sera devant les murailles de Troie ; les enfants d'Esculape[1] le guériront[2].

En ce moment je sentis mon cœur partagé : j'étais touché de la naïveté de Néoptolème, et de la bonne foi avec laquelle il m'avait rendu mon arc ; mais je ne pouvais me résoudre à voir encore le jour[3], s'il fallait céder à Ulysse ; et une mauvaise honte me tenait en suspens. Me verra-t-on, disais-je en moi-même, avec Ulysse et avec les Atrides[4] ? Que croira-t-on de moi?

Pendant que j'étais dans cette incertitude, tout à coup j'entends une voix plus qu'humaine : je vois Hercule[5] dans un nuage éclatant ; il était environné de rayons de gloire[6]. Je reconnus facilement ses traits un peu rudes, son corps robuste, et ses manières simples ; mais il avait une hauteur et une majesté qui n'avaient jamais paru si grandes en lui quand il domptait les monstres. Il me dit : Tu entends, tu vois Hercule. J'ai quitté le haut Olympe pour t'annoncer les ordres de Jupiter. Tu sais par quels travaux j'ai acquis l'immortalité : il faut que tu ailles avec le fils d'Achille, pour marcher sur mes traces dans le chemin de la gloire. Tu guériras ; tu perceras de mes flèches Pâris[7], auteur de tant de maux. Après la prise de Troie, tu enverras

1. Cf. le dict. myth.

2. Cf. *Philoctète*, 1329 : « Jamais, sache-le, tu n'éprouveras de soulagement à ce mal si pénible à supporter avant que tu aies consenti à venir dans les plaines de Troie, que là les fils d'Esculape t'aient apporté quelque adoucissement à ta douleur, et que tu aies pris, avec le secours de tes flèches, de concert avec moi, la ville de Pergame. Il en sera ainsi ; je vais te dire comment je le sais. Nous avons parmi nous un prisonnier troyen, le devin Hélénus ; il nous a dit clairement qu'il en devait être ainsi. En outre il a ajouté que toute la Troade serait prise cette année, de toute nécessité. Ainsi l'ordonnent les destins. »

3. C'est-à-dire : à vivre.

4. Cf. *Philoctète*, 1354 : « O vous, mes deux yeux, qui voyez mes douleurs, comment supporterez-vous que je vive avec les fils d'Atrée qui m'ont perdu, avec le fils de Laerte qui a causé tous mes maux. »

5. De même dans le *Philoctète*, Hercule apparaît ; il triomphe non plus des irrésolutions de Philoctète, comme ici, mais de la décision prise de ne pas aller à Troie. Dans le *Philoctète*, Hercule joue le rôle du « Deus ex machinâ ».

6. Terme de peinture. — « Cercles lumineux mis par les peintres autour de la tête des saints ou des personnes illustres par leur vertu. » — Ces mots sont un anachronisme, ici, dans la bouche de Philoctète.

7. Cf. dict. myth., article Troie.

de riches dépouilles à Péan ton père, sur le mont Œta ; ces dépouilles seront mises sur mon tombeau comme un monument de la victoire due à mes flèches. Et toi, ô fils d'Achille ! je te déclare que tu ne peux vaincre sans Philoctète, ni Philoctète sans toi. Allez donc comme deux lions qui cherchent ensemble leur proie. J'enverrai Esculape à Troie pour guérir Philoctète. Surtout, ô Grecs, aimez et observez la religion : le reste meurt ; elle ne meurt jamais[1].

Après avoir entendu ces paroles, je m'écriai : O heureux jour, douce lumière[2], tu te montres enfin après tant d'années ! Je t'obéis[3], je pars après avoir salué ces lieux. Adieu, cher antre. Adieu, nymphes de ces prés humides. Je n'entendrai plus le bruit sourd des vagues de cette mer. Adieu, rivage où tant de fois j'ai souffert les injures de l'air. Adieu, promontoire où Écho[4] répéta tant de fois mes gémissements. Adieu, douces fontaines qui me fûtes si amères. Adieu, ô terre de Lemnos ; laisse-moi partir heureusement, puisque je vais où m'appelle la volonté des dieux et de mes amis[5] !

1. Cf. *Philoctète*, 1411 : « Oui, c'est bien la voix d'Hercule que tu entends, c'est bien lui-même que tu vois, c'est à cause de toi que je viens ; je veux t'annoncer les volontés de Jupiter... Mais tout d'abord je te rappellerai ma destinée, quelles douleurs, quels travaux j'ai supportés pour acquérir cette gloire immortelle dont tu me vois jouir. Toi aussi, sache-le bien, tu devras supporter les mêmes souffrances, et c'est par les mêmes travaux que tu parviendras à illustrer ton nom. Une fois arrivé avec Néoptolème près de l'enceinte de Troie, tu guériras de ton mal funeste ; tu arracheras la vie à Pâris, auteur de tous nos maux, grâce à mes flèches ; tu renverseras Troie ; quant aux dépouilles troyennes, tu les enverras dans ton palais : ce seront les plus magnifiques ; tu les enverras à Péan, ton père ; dans les plaines de ta patrie, au pied de l'Œta. Mais les dépouilles que tu recevras de l'armée dépose-les sur mon bûcher, en souvenir de mes flèches. Et toi, fils d'Achille, reçois les mêmes conseils : car sans cet homme tu ne pourras t'emparer de Troie, ni cet homme sans toi. Mais comme deux lions amis veillez l'un sur l'autre. Moi j'enverrai Esculape à Troie pour te guérir de cette maladie... Mais vous, ô Grecs, songez, quand vous aurez ravagé et renversé Troie, à respecter les dieux. La piété ne meurt pas avec les hommes ; qu'ils vivent, qu'ils périssent, elle ne meurt jamais. »

2. C'est l'image d'Hercule, environnée de rayons lumineux, qu'il appelle ainsi.

3. Cf. *Philoctète*, 1445 : « O toi qui me laisses enfin entendre ta voix tant désirée, toi qui m'apparais après tant d'années, je ne désobéirai pas à tes ordres. »

4. Cf. le dict. myth.

5. Cf. *Philoctète*, 1452 : « Oui, maintenant, avant de partir, je veux invoquer

Ainsi nous partîmes : nous arrivâmes au siège de Troie. Machaon et Podalyre, par la divine science de leur père Esculape, me guérirent, ou du moins me mirent dans l'état où vous me voyez. Je ne souffre plus ; j'ai retrouvé toute ma vigueur : mais je suis un peu boiteux. Je fis tomber Pâris comme un timide faon de biche qu'un chasseur perce de ses traits. Bientôt Ilion[1] fut réduite en cendres ; vous savez le reste. J'avais néanmoins encore je ne sais quelle aversion pour le sage Ulysse, par le souvenir de mes maux ; et sa vertu ne pouvait apaiser ce ressentiment : mais la vue d'un fils qui lui ressemble, et que je ne puis m'empêcher d'aimer, m'attendrit le cœur pour le père même[2].

cette terre. Adieu, caverne où j'ai trouvé un refuge; adieu, nymphes des eaux et des prairies. Adieu, bruit retentissant de la mer qui se brise contre les rochers, promontoire où souvent ma tête fut mouillée par le notus, au fond même de ma retraite, où souvent le mont d'Hermès me renvoya les échos de ma voix, quand la douleur me saisissait. Et vous, fontaines, breuvage divinement doux, je vous quitte, oui je vous quitte aujourd'hui. Adieu, terre de Lemnos que baignent de toutes parts les flots. Puisse un vent favorable me pousser où m'appelle le puissant Destin, le désir de mes amis et le dieu indomptable qui a tout fait. » — Il y a sans doute quelque chose de plus ému dans le texte grec que dans le texte français : C'est que chez Sophocle, Philoctète est censé éprouver, au moment même où il parle, ces sentiments et ces douleurs; chez Fénelon, ce n'est plus une scène en action, c'est un récit d'événements et d'impressions passés, sur lesquels se reporte la pensée de Philoctète. — Cette remarque s'applique à tout le livre.

1. Troie.

2. Ainsi se termine ce livre, de la façon la plus naturelle et la plus simple. Le sentiment chrétien qui perce dans ces derniers mots associe ici étroitement, comme ils étaient réellement associés dans l'âme de Fénelon, le culte de l'antiquité et celui du christianisme.

RÉSUMÉ SOMMAIRE

DES

SIX DERNIERS LIVRES DU TÉLÉMAQUE

Le livre XIII nous transporte en pleine guerre contre les Dauniens. Mais voici qu'un différend surgit entre Phalante, chef des Lacédémoniens, et Télémaque, au sujet de quelques prisonniers Dauniens. Le différend est soumis à l'assemblée des rois alliés ; malheureusement, pendant que ceux-ci discutent, Hippias, frère de Phalante, enlève les prisonniers. Télémaque n'écoutant que sa colère attaque Hippias et parvient à le terrasser, grâce à l'aide de Minerve. Le trouble règne dans l'armée des alliés ; l'ennemi en profite. Il surprend cent vaisseaux, fait passer des troupes dans le camp même des alliés, y met le feu, et attaque avec impétuosité le quartier où campe Phalante. Déjà Hippias, frère de Phalante, est tué dans la mêlée, déjà Phalante lui aussi est percé de coups, quand Télémaque survient avec ses troupes : il rassemble l'armée en désordre, dirige les efforts des combattants et repousse bientôt, grâce à son courage et à sa sagesse, l'ennemi victorieux. Les deux armées sont séparées par une tempête. Télémaque arrêté au milieu de ses actions d'éclat, prend du moins un grand soin des blessés et surtout de Phalante ; il s'occupe en outre de faire rendre au corps d'Hippias des honneurs funèbres magnifiques. Tels sont les faits que contient le XIII[e] livre.

La scène change au XIV[e]. Télémaque ayant rétabli la discipline dans le camp, voyant qu'Adraste ne peut combattre pour l'instant, met à exécution le dessein qu'il méditait depuis longtemps d'aller chercher son père dans les enfers. Persuadé

qu'Ulysse n'est plus sur la terre, il part ; suivi seulement de deux Crétois, il se rend à la fameuse caverne d'Achérontia. Toujours guidé par Minerve, il y pénètre courageusement, arrive au bord du Styx, monte dans la barque de Charon, et se présente enfin devant le dieu des enfers qui lui permet de chercher Ulysse parmi les ombres. Télémaque se met en route ; il a tout d'abord à traverser le Tartare : il y voit les tourments que subissent parjures, ingrats, impies, hypocrites, etc. Il remarque surtout les peines infligées aux mauvais rois. Les Champs Élysées apparaissent ensuite à sa vue. Là les justes et les bons jouissent d'un bonheur sans mélange. Il y est reconnu par Arcésius, son bisaïeul, qui lui affirme qu'Ulysse est vivant, qu'il le reverra à Ithaque. Arcésius lui dépeint avec complaisance le bonheur que goûtent les bons rois dans les Champs Élysées. Il lui donne ensuite de longs et sages conseils sur l'art de régner ; il lui recommande enfin de bien suivre les instructions de Mentor. Télémaque quitte Arcésius et revient en hâte au camp des alliés.

Nous le retrouvons, au XVe livre, au milieu de l'assemblée. Les rois avaient conçu le dessein de s'emparer par surprise de Vénuse, ville autrefois usurpée sur ses voisins par Adraste, mais que d'un commun accord on avait placée en dépôt entre les mains des Lucaniens. Télémaque s'oppose à ce projet et convainc les alliés. Il ne montre pas moins de sagesse dans sa conduite envers deux transfuges, dont l'un était chargé de l'empoisonner et auquel il fait grâce, dont l'autre offre aux alliés la tête d'Adraste et qu'il refuse d'écouter, le livrant même généreusement à Adraste. Dans la bataille, il se distingue entre tous par sa valeur ; il cherche Adraste pour lutter en combat singulier avec lui. Adraste de son côté cherche aussi Télémaque ; son courage n'est pas moindre : il tue tout ce qu'il rencontre sur son chemin. Enfin, les deux chefs sont face à face. Un terrible combat commence, où Télémaque l'emporte ; il terrasse Adraste et n'écoutant que sa générosité il lui laisse la vie. Mais Adraste ne se relève que pour essayer de surprendre son jeune vainqueur en se jetant sur lui à l'improviste. Télémaque le perce de son glaive. A cette vue les Dauniens, qui d'ailleurs bien loin

de déplorer leur défaite et la perte d'un roi si tyrannique et si injuste, se réjouissent de leur délivrance, demandent la paix. Leur seul désir est qu'on leur permette de choisir un roi de leur nation pour effacer l'opprobre dont Adraste a couvert la royauté.

Après avoir rendu les derniers devoirs à Pisistrate, fils de Nestor, mort dans la bataille, les alliés se réunissent pour examiner ce qu'il leur reste à faire. C'est le sujet du livre XVI. La plupart des chefs voudraient partager entre eux les terres des vaincus; ils offrent à Télémaque pour sa part la riche contrée d'Arpine. Télémaque refuse. Il montre aux alliés que leur intérêt commun exige de laisser aux Dauniens leur pays : il propose de leur donner comme roi, un de leurs généraux, Polydamas. Les rois alliés se rangent à cet avis; les Dauniens sont au comble de la joie. Comme on délibérait, un étranger se présente. Il vient d'aborder sur le rivage; il demande un peu de terre pour s'y établir lui et ses compagnons. C'est Diomède, roi d'Étolie, qui ayant blessé Vénus, au siège de Troie, était depuis lors poursuivi par la colère de la déesse et errait de mer en mer. Sur la proposition de Télémaque, on lui donne la contrée d'Arpine. Ensuite les alliés se séparent pour retourner chacun dans son pays. « Télémaque, les larmes aux yeux, partit avec sa troupe, après avoir embrassé tendrement le vaillant Diomède, le sage et inconsolable Nestor et le fameux Philoctète. »

Télémaque est revenu à Salente, au livre XVIIe. Il admire l'état florissant de la campagne, mais est tout étonné de ne plus trouver une ville aussi magnifique. Mentor lui explique en quoi consistent les vraies richesses d'un État, et le met en garde contre les deux choses les plus pernicieuses dans le gouvernement des peuples : l'autorité injuste et trop violente des rois; le luxe qui corrompt les mœurs. Il loue Idoménée, en critiquant toutefois certaines tendances du roi. (Là encore bien des traits peuvent s'appliquer à Louis XIV.) Télémaque avoue à Mentor qu'il aime Antiope, fille d'Idoménée. Mentor approuve Télémaque, vante les qualités de la jeune princesse et assure à Télémaque qu'il l'épousera. Mais auparavant Télémaque doit partir pour Ithaque. Idoménée pour retenir des hôtes si pré-

cieux dit à Mentor qu'il est encore dans une situation trop embarrassante pour pouvoir se passer de lui. Mentor après lui avoir donné de derniers conseils persiste à vouloir partir. Idoménée alors pour retarder leur départ les engage à une chasse à laquelle Antiope doit prendre part. Télémaque ne saurait refuser. Antiope blesse le sanglier; mais celui-ci se retourne contre elle et elle eût péri sans le courage et l'adresse de Télémaque. Mentor et Télémaque obtiennent enfin d'Idoménée la permission de le quitter.

Dans le XVIII[e] et dernier livre, Mentor et Télémaque, naviguant vers Ithaque, s'entretiennent des principes d'un sage gouvernement. Ils examinent les différents moyens de connaître les hommes et de les employer selon leurs talents, avec le plus de profit pour l'État et pour eux-mêmes. Le calme de la mer les force à relâcher dans une île où stationnait déjà un vaisseau phéacien. Parmi ces Phéaciens était un étranger inconnu « qui avait un air majestueux, mais triste et abattu ». Télémaque, s'adressant par hasard à cet étranger, lui demande s'il n'a pas vu Ulysse, dans la maison d'Alcinoüs, roi des Phéaciens. L'étranger répond qu'Ulysse n'est plus chez les Phéaciens et « se jette dans un petit bois épais sur le haut d'un rocher d'où il regardait tristement la mer... et paraissant affligé de ne pouvoir partir ». Télémaque après avoir vu l'étranger s'embarquer, sent un étonnement et un trouble secret. Mentor lui apprend alors que c'est à Ulysse lui-même qu'il a parlé ; il le console en l'assurant qu'il reverra bientôt son père ; il éprouve sa patience en retardant le départ par un sacrifice à Minerve. — Enfin, la déesse, cachée sous les traits de Mentor, reprend sa vraie forme, se fait connaître de Télémaque et lui donne ses dernières instructions. Télémaque se hâte de retourner à Ithaque ; il trouve son père chez le fidèle Eumée.

DICTIONNAIRE MYTHOLOGIQUE [1]

POUR L'INTELLIGENCE DES LIVRES V, VII, X, XII DU TÉLÉMAQUE

Adonis. — Jeune homme d'une grande beauté, aimé à la fois de Proserpine déesse des enfers, et de Vénus, déesse de l'amour. Les deux déesses prennent comme juge suprême de leur amour Jupiter, qui déclare qu'Adonis passera six mois avec chacune d'elles. Adonis devait bientôt périr à la chasse, blessé par la défense d'un sanglier. Telle est du moins la légende la plus acceptable. — Adonis est la personnification du printemps qui descend périodiquement sous les ténèbres de la terre, où règne Proserpine, et en revient pour rester six mois sur la terre.

Amphitrite. — Déesse de la mer, épouse de Neptune. On la représente généralement debout, à côté de Neptune, sur un char attelé de chevaux marins.

Apollon, en grec Phoibos. — C'est le Dieu du soleil et de la lumière. Sa naissance, ses voyages, ses épreuves représentent

1. La mythologie (μῦθος, fable, et λόγος, discours, récit) est l'histoire fabuleuse des dieux, des demi-dieux et des héros. L'imagination des Grecs, si brillante et si poétique, a personnifié les différentes forces et les différents phénomènes de la nature, ainsi que les divers sentiments de l'âme humaine. Elle en a fait des dieux et des héros qui auraient vécu à une époque préhistorique et dont les grandes actions sont pour les hommes un merveilleux enseignement. Chaque dieu, chaque héros a sa légende, souvent même ses légendes : elles varient selon les lieux et les époques. Il est indispensable de connaître cette mythologie des Grecs, c'est-à-dire leur religion, œuvre de leurs premiers chantres et de leurs premiers poètes.

dans l'imagination des Grecs le lever du soleil, la route qu'il parcourt, etc. Apollon est né de l'union de Jupiter et de Latone (Léto), c'est-à-dire du ciel et de la nuit. Selon la légende, Latone, après avoir erré de contrée en contrée, ne trouve enfin un asile que dans l'île de Délos (la brillante). Là entourant un palmier de ses bras elle avait donné naissance à Apollon et à Diane. — Apollon enfant tua le serpent Python envoyé contre lui par Junon, épouse de Jupiter, jalouse de Latone : ce mythe signifie sans doute la victoire des premiers rayons du soleil contre les nuages orageux de la nuit. Une autre fable est celle de la servitude d'Apollon chez Admète, roi de Phères, en Thessalie. Irrité de la mort de son fils Esculape, que Jupiter avait foudroyé, Apollon, avait tué les Cyclopes qui avaient forgé la foudre de Jupiter. Celui-ci, pour le punir, l'avait exilé sur la terre. Il y resta neuf ans. Apollon est l'archer céleste dont les traits ne manquent jamais le but; il est aussi le Dieu qui guérit, le médecin divin. Apollon est de plus le Dieu de la musique, de la poésie, etc. Les Muses l'accompagnent; c'est lui qui inspire les hommes, poètes, artistes, etc. Par suite il est le Dieu de la puissance prophétique. Comme Dieu prophète, il fut honoré dans plusieurs sanctuaires, dont le plus illustre est celui de Delphes. On a représenté Apollon ou bien debout, la chlamyde rejetée en arrière, la figure animée de l'orgueil de la victoire (Apollon du Belvédère), ou bien à l'état de repos, adossé contre un tronc d'arbre, le bras droit reposant au-dessus de sa tête, ou bien encore jouant de la cithare.

Astrée. — Déesse de la justice, resta sur la terre pendant l'époque dite : âge d'or, puis retourna au ciel.

Bacchus, en grec Dionysos. — Dieu du vin. Il a pour mère Sémélé, fille de Cadmos, Sémélé « personnification probable de la terre à l'époque du printemps ». Son père est le Dieu du ciel, Jupiter. Sémélé ayant commis l'imprudence de vouloir regarder Jupiter dans tout l'éclat de sa gloire, malgré la défense du Dieu, fut foudroyée. Jupiter recueillit l'enfant qu'elle portait dans son sein et l'enferma dans sa cuisse jusqu'au moment où

Bacchus vit le jour pour la seconde fois. Cette légende sur la naissance de Bacchus est la personnification mythique des phénomènes naturels qui concourent à la naissance de la vigne. « A peine la terre, dit M. Decharme, est-elle sortie du sommeil de l'hiver qu'elle subit l'action du ciel et de cet hymen fécond conçoit les germes de la vie. La sève printanière monte aux sarments de la vigne qui déjà bourgeonne et le Dieu commence à se former. Mais bientôt Jupiter foudroie Sémélé : l'ardeur des rayons solaires dessèche et consume le sol, et le jeune fruit périrait s'il ne se cachait sous les feuilles de l'arbrisseau qui le porte. C'est alors le ciel qui achève l'œuvre de la terre; c'est lui qui défend et protège Dionysos en se couvrant de nuées d'où s'échappent de rafraîchissantes rosées dont l'humidité nourrit la grappe naissante et hâte sa maturité. » — Bacchus grandit et, selon la légende, conquit le monde : Entendons par là que la vigne fut bientôt cultivée dans tout l'univers. — Le Dieu de la vigne fut célébré en Grèce dans des fêtes appelées grandes Dionysies (où on donnait en son honneur de fameuses représentations théâtrales), petites Dionysies, Lénées (du mot ληναῖος qui veut dire pressoir), Anthesteries ou fêtes du mois Anthesterien, février, mois où naissent en Attique les premières fleurs. — On représenta d'abord en Grèce Bacchus comme un Dieu viril et barbu, puis comme un éphèbe, à l'éternelle et florissante jeunesse.

Calypso. — Nymphe océanide, qui personnifiait pour les Grecs la profondeur des eaux.

Centaures. — Monstres nés d'Ixion et d'une nuée. — Ixion, fiancé à Dia, fille de Deïoneus, refuse de l'épouser et pour éviter la vengeance de son beau-père il l'invite à un banquet, soi-disant pour se réconcilier avec lui, et le fait tomber traîtreusement dans une fosse remplie de feu. La colère des Dieux et des hommes le poursuit pour ce crime. Jupiter seul lui pardonne enfin et l'admet même à sa table. Ixion, malgré ces bienfaits, poursuit de désirs criminels l'épouse de Jupiter, Junon. Jupiter forme une nuée semblable à Junon; Ixion est trompé, et

bientôt naît un être monstrueux : Kentauros, qui s'unissant dans la suite aux cavales de Magnésie, donne naissance aux Centaures. (Leur buste est celui d'un homme; ils ont la croupe et les sabots d'un cheval.) — Les Centaures sont évidemment la personnification des démons des ouragans et des tempêtes; Ixion n'est-il pas l'image de la trombe qui se forme au sein des nuages avant de crever sur la terre?

Cerbère. — Chien de garde qui veillait sans cesse au seuil des enfers. Il est représenté comme ayant trois têtes. « Ceux qui entrent dans les enfers, dit le poète grec Hésiode, il les flatte dela queue et des oreilles, mais il ne les laisse plus sortir; toujours aux aguets, il dévore ceux qu'il surprend prêts à franchir les portes. »

Cérès, en grec Déméter. — Personnification de la terre nourricière, dispensatrice des fruits du sol et surtout du blé. Elle était adorée à Athènes aux fêtes des Thesmophories. Elle était mère de Proserpine que Pluton, enflammé d'amour, enleva et emporta sur son char dans l'empire des morts. Cérès partit à la recherche de sa fille, ne découvrit sa retraite qu'après force voyages et grâce à la nymphe Aréthuse. Elle implora le secours de Jupiter. Celui-ci déclara que Proserpine serait rendue à sa mère si elle n'avait encore pris aucune nourriture dans les enfers. Hélas, elle avait mangé quelques grains de grenade! Aussi Jupiter décida-t-il qu'elle demeurerait six mois avec Pluton et six mois sur la terre. Proserpine n'est rien autre que la personnification de l'épi de blé.

Cupidon. — Dieu de l'amour, représenté sous les traits d'un enfant nu, les yeux couverts d'un bandeau, un carquois rempli de flèches à la main.

Cyclopes. — Géants fils du Ciel et de la Terre. Ils n'avaient qu'un œil au milieu du front. Ils forgeaient dans l'île de Lemnos, sous les ordres de Vulcain, la foudre de Jupiter.

Danaïdes. — Les cinquante filles de Danaüs, poursuivies par

leurs cousins, les fils d'Egyptus, et forcées de les épouser, les firent périr la nuit même de leurs noces. Seule Hypermnestre épargna Lycnée. Jupiter condamna les Danaïdes à remplir éternellement un tonneau sans fond. — Les Danaïdes sont des personnifications des nymphes des sources. Les fils d'Egyptus sont les torrents qui inondent la plaine. Au fort de l'été ces torrents sont à sec. Les simples sources au contraire coulent encore. De là, cette légende assez obscure.

Dédale. — Artiste légendaire. Banni par l'aréopage athénien à la suite d'un meurtre, il s'était réfugié en Crète. Il y bâtit sur l'ordre de Minos le labyrinthe destiné à enfermer le Minotaure. Bientôt il encourt la disgrâce du roi et reste prisonnier dans le labyrinthe que lui-même a construit. Il s'en échappe avec son fils Icare en fabriquant des ailes de cire et de plumes d'oiseaux. Icare périt pour avoir voulu s'élever trop haut dans les airs : ses ailes avaient fondu sous l'ardeur des rayons du soleil. Dédale arrive à Camicos, en Sicile, où le roi Cocalos le fit bientôt mourir par crainte de Minos. — Dédale est sans doute une forme secondaire de Vulcain (Héphœstos), l'artiste divin, un Dieu du feu considéré comme le premier maître des arts et du travail des métaux.

Écho. — Pour expliquer le phénomène de l'écho, les Grecs avaient imaginé plusieurs légendes : Écho aurait été une belle jeune fille, instruite par les Muses dans l'art du chant. Pan, jaloux d'elle, aurait animé contre elle tous les bergers, qui, après l'avoir mise en pièces, dispersèrent ses membres dans tout l'univers. Dès lors, Écho n'a plus de demeure fixe, mais elle a conservé dans la mort le don musical de répéter les sons qui frappent ses oreilles. — Selon une autre légende, la nymphe Écho amusait Junon par ses discours pendant que Jupiter se livrait à ses amours. Pour la punir, Junon la condamna à ne pouvoir plus parler sans qu'on l'interrogeât et à ne répondre qu'en répétant les derniers mots des questions faites. — Écho aima aussi, dit-on, le beau Narcisse. Dédaignée elle se laissa mourir de faim et fut métamorphosée en rocher.

Élysées (Champs). — C'était pour les anciens le séjour réservé, après la mort, aux héros, aux bons et aux justes. Dans son *Énéide,* au livre VI, Virgile décrit ces lieux de délices où brille une lumière plus pure, où l'on jouit d'un bonheur sans mélange.

Esculape, en grec Asclépios. — Fils d'Apollon et de Coronis, fille du roi Phlégyas. Coronis ayant été infidèle à Apollon, meurt bientôt percée par les traits d'Arthémis, sœur du Dieu. Celui-ci arrache du sein de sa mère à demi consumée sur le bûcher le petit Asclépios, que le centaure Chiron éleva et instruisit dans son art. Asclépios sut, selon la légende, rappeler les morts à la vie. Jupiter, irrité de voir les hommes rendus ainsi immortels, foudroie Esculape. Apollon se venge en tuant les Cyclopes et est forcé de s'exiler auprès d'Admète, comme on sait. — Esculape fut donc pour les Grecs le Dieu de la médecine, le Dieu sauveur; il tenait évidemment cette fonction de son père Apollon, dont les rayons sont si bienfaisants pour le corps humain. — On représente généralement Esculape comme un homme barbu et fort, assis sur un trône, ayant dans la main gauche un bâton autour duquel s'enroule un serpent, appuyant sa main droite sur un dragon. On lui avait élevé un temple fameux, à Épidaure.

Faunes. — Génies des bois et des pâturages. On les représente généralement avec des cornes et des pieds de chèvre.

Furies. — Appelées aussi Erinyes. Elles sont au nombre de trois : Tisiphone, Mégère et Alecto. Elles sont nées du sang d'Ouranos (le Ciel) mutilé par son fils. « Le sang répandu crie vengeance ; là est la raison d'être des Erinyes. » Aucun meurtrier ne leur peut échapper, même quand le crime est involontaire. Elles sont représentées avec des ailes comme symbole de la rapidité de leur poursuite, un flambeau à la main pour dissiper les ténèbres qui entourent les criminels. Leurs regards sont terribles. Elles ont des serpents entrelacés dans leurs cheveux.

Ganymède. — Jeune Troyen d'une rare beauté que Jupiter,

ayant pris la forme d'un aigle, emporta dans le ciel. Il est dans l'Olympe l'échanson de Jupiter. — C'est le génie qui verse sur la terre les eaux célestes.

Hébé. — Personnification de l'éclatante et éternelle jeunesse, sert, comme Ganymède, d'échanson aux Dieux. Quand Hercule fut admis dans l'Olympe elle devint son épouse.

Hercule, en grec Héraclès. — Fils de Jupiter et d'Alcmène, femme d'Amphitryon, roi de Thèbes. Junon dans sa jalousie poursuit dès sa naissance le fils d'Alcmène et envoie des serpents pour le dévorer. La force déjà prodigieuse d'Hercule en triomphe. Cette force extraordinaire ne fit qu'augmenter. Hercule tua d'un coup de sa lyre, dans un accès de colère, son maître Linus. Puis pour obéir aux ordres d'Eurysthée il va exécuter ses douze fameux travaux. (Nicippe, femme de Sthénélus, roi d'Argos, était enceinte en même temps qu'Alcmène. Junon fit jurer à Jupiter que celui des deux enfants qui naîtrait le premier aurait tout pouvoir sur le second; elle fit accoucher Nicippe la première et Eurysthée devint ainsi le maître d'Hercule contre lequel il partagea la haine de Junon.) Hercule tua le lion de Némée, l'hydre du marais de Lerne, le sanglier d'Érymanthe; il amène vivante à Eurysthée la biche du mont Cerynée, nettoie, en un jour, comme il en avait reçu l'ordre, les immenses étables d'Augias, roi d'Élis, encombrées par un fumier épais, et cela en perçant une ouverture dans le mur de l'étable et en y faisant passer le fleuve Alphée; ensuite Hercule lutte avec avantage contre le taureau de Crète; il se rend maître des cavales de Diomède, roi de Thrace, qui mettaient en pièces les étrangers jetés à la côte par la tempête, et leur donne à dévorer leur propre maître; il tue la reine des Amazones, Hippolyte; il vainc le monstre Géryon et enfin se rend maître des pommes d'or du jardin des Hespérides, gardées par des dragons terribles. Son douzième et dernier travail est son apparition dans les enfers d'où il doit tirer le redoutable chien de garde Cerbère pour le montrer à Eurysthée. Il y parvint sans le secours de ses armes. — La mort d'Hercule occasionnée par la

jalousie de Déjanire, sa femme, furieuse de l'amour d'Hercule pour Iole, est racontée par Fénelon, au livre XII. Déjà auparavant Hercule avait été vaincu par l'amour. Les poètes romains nous le représentent, selon la légende, amoureux d'Omphale, reine de Lydie, et s'abaissant au point de filer de la laine aux pieds de sa maîtresse, revêtu d'habits de femme, tandis qu'Omphale, au contraire, a endossé la peau du lion de Némée. — Hercule est un héros solaire. Sa carrière triomphante et laborieuse semble celle du soleil lui-même et les monstres dont il est vainqueur sont des personnifications des orages, des ténèbres, etc., contre lesquels le soleil a à lutter. — Les statues d'Hercule nous le montrent en général couvert de la peau du lion de Némée et armé de sa puissante massue. La légende lui prête aussi un appétit immense qui est l'expression de la force dévorante du soleil.

Ixion. — Osa aimer Junon. (Cf. article Centaure.) Il fut enchaîné au Tartare sur une roue toujours en mouvement. — On a vu dans Ixion attaché à une roue la personnification d'un mauvais génie habitant dans les trombes des ouragans et condamné à tourner avec elles comme s'il était attaché à une roue.

Jupiter, en grec Zeus. — Personnification du ciel lumineux. Jupiter est le père des Dieux et des hommes, l'ordonnateur de toutes choses, l'intelligence suprême. Il habite l'éther, au-dessus de l'atmosphère terrestre sans cesse obscurcie par les nuages, l'éther où règne une splendeur éternelle. Il est fils de Saturne et de Rhéa (Cf. article sur Saturne). Il fut élevé secrètement en Crète, allaité par la chèvre Amalthée, nourri par les nymphes Adrastée et Ida, pour que son existence fût ignorée de Titan (Cf. article Saturne). Jupiter ayant exilé Saturne sur la terre partagea l'empire du monde avec ses deux frères Neptune et Pluton. Il eut aussitôt une guerre à soutenir contre les Titans (personnification des volcans et des montagnes) et en sortit victorieux après bien des hasards et des vicissitudes. — Jupiter était conçu comme le Dieu générateur par excellence : aussi devait-il avoir nécessairement plusieurs épouses, dans l'imagi-

nation des Grecs. Ce sont : Métis, la sagesse, qu'il enferma dans ses entrailles ; Thémis, la loi, et physique et morale ; Mnémosyne, la déesse de la mémoire qui devint la mère des Muses. Jupiter eut pour femme légitime Junon (en grec Héra), déesse elle aussi du ciel et qui a les mêmes attributs, ou à peu près, que Jupiter. Jupiter et Junon ne vécurent pas longtemps en bonne intelligence. Les Grecs exprimaient par l'histoire de leurs querelles domestiques la lutte des éléments déchaînés. Un jour tous les Dieux se joignirent à Junon contre Jupiter et voulurent l'enchaîner. Mais Thétis, nymphe océanide, amena au secours de Jupiter le géant Briarée. Junon fut suspendue par une chaîne d'or entre ciel et terre, et Vulcain qui essaya de délivrer sa mère fut précipité du ciel sur la terre. — Jupiter était adoré partout et en grande pompe. Un simple mouvement de sa tête faisait trembler l'Olympe et la terre entière. On le représente assis sur un trône d'or, tenant d'une main la foudre, de l'autre un sceptre. L'aigle, oiseau de Jupiter, est à ses pieds, les ailes déployées.

Linus. — Fils d'Apollon et de la muse Calliope. Il inventa, dit-on, le rythme et la mélodie. Selon les uns, il périt de la main d'Hercule, son élève, qu'il avait frappé ; selon les autres, pour avoir voulu rivaliser avec Apollon. Sa mort a été célébrée dans des chants de deuil qui portent son nom. — Linus, mort jeune comme Adonis, était aussi une personnification du printemps de la nature, qui chaque année meurt si vite, et pour lequel les Grecs ont eu une très vive sympathie.

Ménélas. — Cf. article Troie.

Minerve, en grec Athené. — Jupiter ressentait de terribles douleurs de tête après avoir dévoré sa première femme Métis ou la Réflexion. Il appelle Vulcain et se fait asséner sur la tête un grand coup de hache. Du crâne ouvert s'élança, dit la légende, une jeune fille armée de pied en cap, Minerve. Le mythe est facile à comprendre. Jupiter représente, on le sait, le ciel ; Vulcain, le feu. « Le ciel d'orage ne semble-t-il pas s'ouvrir, sous la violente action du feu électrique, pour livrer passage au jail-

lissement de l'éclair? » Minerve a d'abord personnifié le jaillissement de l'éclair. C'est ce qui explique son caractère guerrier. Elle tua elle-même dans la guerre avec les Titans la Gorgone (puissance des ténèbres). « Par une conséquence naturelle, comme elle donne la victoire, elle assure aussi aux peuples les bienfaits de la paix. » C'est la *protectrice des arts*. Elle préside aux travaux des hommes et des femmes, aux progrès des arts, et personnifie les mille ressources de l'intelligence. C'est donc aussi la Déesse de l'intelligence, de la *sagesse*. N'est-elle pas d'ailleurs sortie du cerveau de Jupiter, et cela, alors que le Dieu venait de dévorer Métis? — Minerve était la divinité protectrice des Athéniens qui célébraient en son honneur des fêtes dites Panathénées. La Minerve guerrière a la poitrine couverte de la fameuse égide, au centre de laquelle est la tête de la Méduse; sa main droite brandit une lance ; la physionomie est sombre et redoutable; la tête est coiffée d'un casque. La Minerve pacifique a un grand manteau qui cache ses attributs guerriers ; le casque est rejeté en arrière ; la physionomie est calme et souriante.

Minos. — Fils de Jupiter et d'Europe, fut, selon la légende, un des premiers rois de l'île de Crète. Après sa mort, il fut, à cause de sa justice, un des juges des enfers avec Éaque et Rhadamanthe.

Minotaure. — Monstre ayant la tête d'un taureau et le corps d'un homme, né de l'amour de Pasiphaé, femme de Minos, pour un taureau. Il eut pour demeure le fameux labyrinthe construit par Dédale. Minos et les Crétois ayant vaincu les Athéniens, exigèrent, comme tribut, que sept jeunes garçons et sept jeunes filles seraient envoyés chaque année pour servir de pâture au Minotaure. Thésée, fils du roi d'Athènes Égée, délivra sa patrie de ce cruel tribut en tuant le Minotaure, avec l'aide d'Ariane, fille de Minos.

Narcisse. — Jeune homme d'une beauté remarquable, fils du fleuve Céphise et de la nymphe Liriope. Il méprisa l'amour de

la nymphe Écho, devint amoureux de sa propre image reflétée par les eaux ; et se noya par chagrin de ne pouvoir la posséder. — Narcisse n'est que la personnification de la fleur dont il porte le nom. Cette fleur naît et croît sur le bord des sources ; elle s'y reflète au printemps, mais bientôt penche sa tige et meurt.

Neptune, en grec Poseidon. — Personnification de la mer. Il était fils de Saturne, comme Jupiter et Pluton ; il est soumis à l'autorité du roi du ciel. Neptune est représenté sous les traits d'un homme fort et puissant, mais farouche et sombre, tenant en main le fameux trident. Les Grecs l'appelaient κταύρεος (caractère de taureau) parce que les tempêtes de la mer leur rappelaient les fureurs des taureaux et ils avaient institué des combats de taureaux en l'honneur de Neptune. Neptune est de plus représenté debout sur un char en forme de conque. Ses chevaux sont ou les vagues de la mer, qui écument et se cabrent sous l'effort de la tempête, ou les sources qui jaillissent de terre et bondissent sur les rochers.

Némésis. — Les Grecs ont personnifié sous ce nom le sentiment moral réprobateur de toute violence et de tout excès. Némésis est chargée de punir tout mortel qui par un orgueil excessif tend à sortir des limites imposées à la nature humaine. Elle est associée à Adrastée, l'inévitable. Toutes deux sont représentées avec l'index de la main droite se rapprochant de la bouche comme allusion au silence et à la retenue que doit toujours garder l'homme. Némésis est souvent aussi représentée avec des ailes, un gouvernail et une roue. Elle tient en main un flambeau ; sa tête est couronnée de serpents.

Nérée. — Fils de l'Océan. On le représente sous la forme d'un vieillard avec une longue barbe azurée. Il était réputé pour sa sagesse. C'est grâce à ses conseils qu'Hercule put s'emparer des pommes d'or du jardin des Hespérides. Son nom éveille l'idée de l'eau en mouvement.

Néréides. — Filles de Nérée. Elles étaient au nombre de cin-

quante. C'étaient de gracieuses personnifications des bienfaits de la mer, de ses richesses, de sa force et de sa douceur, etc.

Nestor. — Roi de Pylos. Il vécut jusqu'à un âge très avancé. Il se fit remarquer au siège de Troie, par sa sagesse et son éloquence.

Olympe. — Petite chaîne de montagnes entre la Macédoine et la Thessalie. Leur masse imposante et leurs cimes élevées parurent aux Grecs une demeure digne des Dieux. Dès lors l'Olympe devint synonyme de ciel.

Orphée. — Fameux chantre de Thrace, qui charmait, selon la légende, les animaux et même les rochers. Aux sons de sa lyre le vaisseau des Argonautes glisse doucement sur une mer apaisée; le redoutable dragon de la Colchide s'endort. Sa femme Eurydice étant morte, piquée par un serpent, il descendit dans les enfers, charma Pluton par sa musique harmonieuse et obtint que sa femme lui serait rendue. Mais ce fut à la condition qu'il ne la regarderait qu'après avoir quitté les enfers. Il ne put résister au désir de la voir auparavant et la perdit pour toujours. De retour en Thrace, les femmes de ce pays tentèrent de lui faire oublier ses chagrins, et furieuses de ses dédains le mirent en pièces. Orphée est, croit-on, un héros solaire; mais le mythe n'est pas très clair.

Pan. — D'abord personnification du zéphire purifiant qui chasse les nuages. Comme le zéphire peut être comparé au berger qui pousse son troupeau devant lui, comme de plus il a une action bienfaisante sur les animaux, Pan est devenu un dieu pastoral. C'est le génie des *bois, des montagnes et des pâturages*. Il ne devait pas tarder à être relégué au rang de satellite de Bacchus.

Pénélope. — Femme d'Ulysse et mère de Télémaque. Pendant l'absence d'Ulysse elle résista aux prétendants (principaux chefs ithaciens) qui voulaient l'obliger à choisir l'un d'eux

comme époux. Pour échapper à leurs poursuites, elle avait promis de se décider quand elle aurait terminé une tapisserie à laquelle elle travaillait : elle défaisait la nuit l'ouvrage de la journée. Elle est devenue dans l'histoire comme le type de la fidélité conjugale.

Pluton, en grec Hadès. — C'est la personnification et le roi des ténèbres d'en bas, des enfers, comme Jupiter est le souverain de la lumière d'en haut. Il vit dans une nuit profonde et n'en est sorti qu'une fois, pour revoir Proserpine. C'est le « grand hôtelier » qui reçoit tout le monde, puisque tout le monde meurt. Sous ses ordres sont les Erynies, les Kères, etc., déesses infernales, chargées de poursuivre les criminels.

Proserpine. — Cf. article Cérès.

Saturne, en grec Cronos (le Temps). — Il déposséda du trône son père Ouranos et régna au préjudice de son frère aîné Titan, auquel toutefois le trône devait revenir à sa mort. Il était convenu que Saturne dévorerait ses enfants mâles. Mais Cybèle trompa son époux, lui donna chaque fois au lieu d'un enfant une pierre à avaler, et Jupiter, Neptune, Pluton, furent élevés secrètement. Titan, l'ayant appris, chassa Saturne du trône par force. Jupiter venge son père, le rétablit sur le trône, mais l'exile bientôt sur la terre où Saturne réfugié en Italie auprès du roi Janus fit fleurir dans les États de ce roi une telle abondance que cette époque de bonheur conserva jusque dans les âges les plus reculés le nom d'âge d'or. On représente Saturne avec une faux à la main, parce que le Temps moissonne tous les êtres.

Sisyphe. — Est célèbre par ses fourberies. Voici la dernière. Il avait supplié avant de mourir sa femme Mérope de ne pas lui rendre les honneurs funèbres. Aussitôt qu'il est dans les enfers, il se plaint à Pluton de n'avoir reçu aucun honneur et obtient de revenir sur terre pour punir son épouse. Il refuse alors de redescendre aux enfers. Il fallut que Mercure l'entraî-

nât de force. Il fut condamné à rouler au haut d'une montagne un rocher qui retombait sans cesse. Les Grecs considéraient ce châtiment comme une image de l'agitation perpétuelle de l'esprit humain.

Satyres. — Génies des bois et des montagnes, au corps velu, au nez camus, aux oreilles pointues, aux pieds fourchus, dont l'imagination grecque avait peuplé les forêts. Ils étaient, selon la légende, lâches et fainéants, ne songeant qu'à boire et à gambader. Ils faisaient partie du cortège de Bacchus.

Styx. — Fleuve qui prenait naissance en Arcadie, entre des masses de rochers, au milieu d'une nature horrible, dans la gorge étroite d'une montagne. Il allait se perdre dans la terre où il arrosait, croyait-on, l'empire infernal. Ce fleuve devint dans l'imagination des Grecs une divinité terrible par laquelle les Dieux mêmes ne juraient qu'en tremblant.

Tantale. — Roi de Sipyle, en Phrygie, condamné à souffrir éternellement la faim et la soif pour avoir servi aux Dieux invités à sa table les membres de son fils Pélops afin d'éprouver leurs puissance. Déméter (Cérès) seule, absorbée par la douleur d'avoir perdu sa fille Proserpine, mangea une partie de l'épaule de Pélops. Jupiter chargea Mercure de rappeler le jeune homme à la vie en rassemblant les parties de son corps et remplaça l'épaule qui manquait par une épaule d'ivoire. Tantale est condamné à une soif et à une faim éternelles. Les branches chargées de fruits lui échappent ; l'eau de l'étang fuit ses lèvres. Ce personnage de Tantale paraît être une nouvelle personnification du soleil. Le soleil brûle, en été, les moissons écloses grâce à lui, comme Tantale fait périr son propre fils.

Titye. — Géant qui insulta Latone, et que tuèrent Apollon et Diane. Deux vautours lui rongent continuellement le foie, supplice analogue à celui de Prométhée.

Tritons. — Triton, fils de Neptune et d'Amphitrite, est moi-

tié homme, moitié poisson ; il a une tête d'homme et une queue de dauphin. Dans la guerre des Dieux et des géants il fit retentir sa conque marine avec une telle force que les géants épouvantés s'enfuirent. Les Grecs représentèrent en lui le mugissement de la mer soulevée. Leur imagination multiplia les Tritons. Les Tritons forment avec les Néréides le cortège de Neptune.

Troie. — Ville située sur le revers occidental du mont Ida. Les murs qui l'entourèrent furent construits, selon la légende, par Neptune et Apollon. C'est sous le règne de Priam et vers 1270 qu'eut lieu la fameuse guerre de Troie. La cause en fut l'enlèvement d'Hélène, femme de Ménélas, roi de Sparte, par Pâris, fils de Priam. Troie fut prise par les Grecs après un siège de dix ans. Voyez Virgile, *Énéide*, livre II, le récit de la prise et de la destruction de Troie par les Grecs.

Ulysse. — Se signala au siège de Troie par sa prudence et son intrépidité ; son esprit était fertile en ruses. C'est lui qui conseilla aux Grecs de construire un cheval de bois immense, et de feindre d'abandonner le siège en se retirant dans une terre voisine. Ce cheval était laissé comme offrande à Minerve. Les Troyens, joyeux de voir la guerre terminée, sortent en foule des murs, introduisent dans la ville le cheval consacré aux Dieux, se livrent à des festins, puis goûtent un doux sommeil. Mais des flancs du cheval sortent les principaux chefs grecs ; ils ouvrent les portes aux leurs revenus sans bruit sur les flots ; Troie est livrée aux flammes et les Troyens périssent en grand nombre. Ulysse erra vingt ans au gré des ondes avant de pouvoir rentrer à Ithaque.

Vénus, en grec Aphrodité. — Déesse née de l'écume des mers ; puissance féminine de l'amour qui pénètre toute la nature et y entretient une vie inépuisable. C'est aussi la Déesse de la grâce et de la beauté. Lors des noces de Pélée et de Thétis, la Discorde furieuse de n'avoir point été invitée jeta au milieu de l'assemblée divine une pomme où était cette inscription : A la plus belle. Minerve, Junon et Vénus se la disputèrent. Pâris,

choisi pour arbitre, donna le prix à Vénus. De là la haine de Minerve et de Junon contre les Troyens.

Vulcain, en grec Héphœstos. — C'est la personnification et le Dieu du feu céleste et du feu souterrain. Il est né boiteux (c'est la légende la plus probable), et pour cette raison précipité du ciel sur la terre par sa mère Junon. La démarche du Dieu exprime les mouvements en zigzag de la flamme et ceux que décrit la foudre en tombant. C'est lui qui fend la tête de Jupiter (le ciel) pour en faire sortir Minerve (l'éclair). Ses ateliers sont soit à Lemnos, soit à Etna en Sicile (là, en effet, se trouvaient des volcans terribles). Vulcain est le forgeron divin. Il a construit le char du soleil (Hélios), la cuirasse d'or d'Hercule, le sceptre de Jupiter et son trône d'or. Vulcain sait même donner la vie et le mouvement à ses œuvres. Il fabrique des vierges d'or qui deviennent des servantes. C'est lui qui façonna, sur l'ordre de Jupiter, la première femme, Pandore, que Vénus armera de toutes les grâces. On représente, en général, Vulcain sous les traits d'un homme robuste, velu et nerveux. Il est appuyé sur une enclume; ses ouvriers sont les Cyclopes.



P. Bineteau del (fac simile)

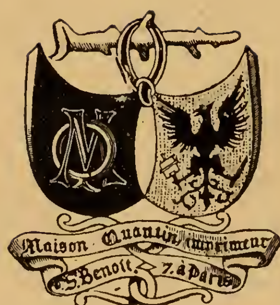
CARTE
des
VOYAGES
de
TÉLÉMAQUE

Selon Monsr Fénelon par le Sr Roussot.

Abidos
Sestos
Misie
Troie
Olimpe Mont
Treade
Phrigie
Antandre
Pergame
Lesbos
Adramite
Phocée
Clazomene
Lidie
Asie
Chio I.
Smirne
Ionie
Andros I.
Ephèse
Samos I.
Icare I.
Milet
Pathmos I.
Carie
Halicarnasse
Licie
Pamphilie
Attalie
Elipolis
Cilicie
Seleucie
Tarse
Nicopolis
Issus
Myra
Patara
Sporado I.
Gnide
Cos I.
Rodes
Melos I.
Astipale I.
Eleutère
Carpathe I.
RHODES I.
Paphos
Temple de Venus
Salamine
Amathé
CYPRE I.
Seleucie
Daphne
Orthosie
Betris
Salmone
CRÈTE I.
Sidon
Tyr
Phénicie
Samarie
Joppé
Canaan
Accaron
Azotus
Jerusalem
Gaza
Judée
M. Morte
M. de Libie
I. Pharos
Bouches du Nil
Chersonese
Apis
Paliure
Sélinis
Zigis
Leucospe
Héracle
Panorme
Zygris
Zagilis
Sophanus
Hierax
Libie
ÉGYPTE
Memphis
Palemaris
Arabie Pétrée
Pharan
Angyron
Hammon
Oasis
Acoris
Nil
M. ROUGE
Thèbes ou Diospolis

TABLE DES MATIÈRES




Maison Quantin imprimeur
r. S. Benoit, 7. à Paris

